

Jean-Jacques Greif

Sans accent



1944

25 Août. Les chars.

Pourquoi me dérange-t-on dans mes rêveries obscures ? Arrêtez de me secouer ! Je sens qu'il se passe quelque chose. Bien que mes oreilles soient pleines d'eau, j'entends une cacophonie de cris effrayants : "LES VLÀ ! Z'ARRIVENT ! AVENUE D'ORLÉANS ! VIVE LECLERC ! VIVE DE GAULLE !"

Et deux voix essoufflées, plus proches :

– Ne cours pas si vite, Malvina euh Jacqueline... À huit mois, quand même... Pense à ton bébé.

– Ne t'inquiète pas, Tounia... S'il sort aujourd'hui... beau jour pour naître... La libération de Paris !

Ça gronde, ça vibre, ça saute, ça hurle... "LES CHARS ! LES CHARS ! VIVE LA FRANCE ! OH, REGARDEZ, UN SÉNÉGALAIS ! VIVE L'AFRIQUE !"

23 septembre. La bosse des maths.

Cette fois, bien obligé de sortir. Mon milieu naturel devient hostile. Ça me serre, ça me pousse, ça me bascule. Soudain, l'eau s'en va. Au secours ! Un naufrage à l'envers ! Je m'affole, j'essaie de suivre le flot qui fuit. Je fonce la tête la première, mais la porte est trop étroite. Là, c'est malin, mon crâne est coincé. Je commence à souffrir d'une sale migraine. Faites quelque chose ! Des pinces de fer agrippent mon front pour me dévisser la tête. Non, ne faites rien ! Laissez-moi tranquille ! Continuez sans moi !

Juste au moment où je m'apprête à renoncer parce que c'est trop difficile, j'y arrive. Quelle aventure ! Oh, ce n'est pas fini... Un grand vent froid m'envahit les poumons. Je rassemble toutes mes forces pour l'expulser. Je tousse, j'éternue, je hoquette, j'étouffe.

Ils m'ont attaqué à coup de tenailles et maintenant quelqu'un me frappe sauvagement. Désespéré, je hurle. Sales brutes ! Bourreaux d'enfant ! Mes assaillants n'éprouvent aucun remords. Au lieu de me rassurer, ils rient.

– Te fâche pas, mon mignon, dit une voix aigüe.

– Il a du coffre, celui-là ! ajoute une voix beaucoup plus grave. Vous en ferez un chanteur d'opéra, Madame.

– Il est pas commode. Trente ans que je suis sage-femme, j'en ai vu passer des mômes. Je peux vous dire tout de suite qu'il est colérique. Vous êtes colérique ? Son père est colérique ? Ce petit bout de chou vous donnera du fil à retordre, vous pouvez me croire.

– Au fait, où est-il, le père ? demande la voix grave

– Prisonnier, Docteur, répond une voix faible, qui me semble familière.

– La guerre est bientôt finie, il reviendra et verra son petit garçon.

– Je ne sais même pas s’il est vivant... Ils l’ont déporté à l’Est dans un camp... On n’a pas de nouvelles, on entend des choses affreuses...

– Allons, ne vous mettez pas dans cet état, ma petite dame. Il ne faut pas vous inquiéter. Pensez à votre fils, il a besoin que sa maman soit de bonne humeur. Voyons, quel nom avez-vous choisi pour ce petit gars ?

– Jean-Jacques. Son père c’est Jacques...

Ils me malaxent le crâne pour essayer d’atténuer les marques de leur maladresse.

– On n’a qu’à appeler ça la bosse des maths, dit Voix Grave en riant.

Heureusement, je n’appartiens pas à ce butor, mais à la personne dont la voix douce m’est familière. Je me sens tout chose quand elle me susurre des mots gentils dans le creux de l’oreille. Je découvre sur son corps deux fontaines bosselées dont coule un liquide exquis.

Abandonné chez la concierge

La personne aux fontaines délicieuses m’emmène ailleurs. Je n’entends plus l’affreuse voix grave, c’est toujours ça de pris.

L’éclairage de ce nouveau monde est mal réglé. Baissez donc la lumière ! Poussé par la curiosité, j’ouvre quand même les yeux. J’observe que la voix douce sort d’un visage ovale encadré de cheveux blonds.

Après quelques jours de bonheur parfait, les ennuis commencent. La belle blonde dit :

– Je dois partir travailler. Madame Solange est venue pour te garder... Tu seras bien sage !

Un gros nez, des yeux rouges et des cheveux gris s’approchent de moi. Une voix éraillée s’élève.

– Oh le bébé qu’il est mimi...

Cet être diabolique diffuse une odeur brutale. Vade retro, Satanas ! Comment pourrais-je supporter une telle puanteur ? Je pousse quelques cris bien sentis.

– Il a pas l’air commode, dites donc.

– C’est ce que la sage-femme m’a dit quand il est né. Qu’il est colérique et qu’il me donnera du fil à retordre. Vous n’avez qu’à le laisser pleurer, Madame Solange. Il finira bien par se calmer.

Je vais vous montrer, moi, si je me calme. J’ai des poumons tout neufs ! Je peux crier pendant des heures ! Surtout que le liquide exquis ne coule plus des deux jolies fontaines, mais d’un capuchon de caoutchouc très mal conçu.

– Bébé boit bon bibron, susurre la voix éraillée.

Eh, le trou du bibron est trop petit ! Comment voulez-vous que le liquide passe ? Je suce en vain, c’est énervant.

– Bébé boit lolo !

Oh, oh, maintenant le trou est trop grand ! Vous voyez bien que j’avale de travers ! Alors que les fontaines chauffent le lolo juste comme il faut, le bibron fabrique un

lolo trop chaud ou trop froid. Quand je me brûle la langue, je me fâche tout rouge, c'est normal.

Au moment où je cesse enfin de hurler, fatigué mais pas maté, la personne douce revient. Où avait-elle disparu ? Pourquoi m'a-t-elle laissé à Gros Nez Puant ? Va-t-elle repartir ? Je retrouve ma voix pour l'accueillir.

– Ouin ! Ouin !

– Oh mon pauvre Jean-Jacques, que se passe-t-il ? Allons, ne pleure plus, je suis là... Il a beaucoup pleuré, Madame Solange ?

– Un peu seulement, Madame. Là, bien sûr, en vous revoyant, l'émotion... En tout cas, il a de l'appétit. Finit bien ses biberons. Mais dort pas beaucoup.

Comme je manque d'expérience, je n'imagine pas que la situation puisse empirer. C'est pourtant ce qui se passe bientôt. Madame Solange nous présente sa démission.

– À mon âge, avec c'te froid, ça me vaut rien de sortir. Et le verglas, pensez donc... Une chute est vite arrivée !

La personne douce (je crois qu'elle s'appelle "Madame", mais beaucoup de gens s'appellent "Madame", je me demande comment ils font pour s'y retrouver) me prend sous son bras en partant le matin. Elle me secoue si fort en descendant six étages que je ne sais pas si je dois rire ou pleurer. Et puis elle cherche une concierge qui accepte de me garder. Elle frappe aux vitres des loges, toc toc.

– Je vous en prie, Madame la concierge, ouvrez-moi, je sais que vous êtes là...

Toc toc. Quand elle accepte d'ouvrir, la concierge est très aimable.

– Bien sûr, que je peux garder votre Jean-Jacques, ma petite dame. Et alors, son papa, toujours pas de nouvelles ? Allons vous en faites pas, il va sûrement revenir. Les Boches sont foutus, maintenant, c'est qu'une question de semaines. Ils l'ont même dit à la TSF.

Je ne m'y habituerai jamais. Elle m'abandonne. J'attends, je pleure, j'espère... Elle revient ! Oh, le parfum grisant de sa peau, le son velouté de sa voix... Je repense à ma terrible solitude dans la loge si sombre – un rez-de-chaussée, au mois de janvier. Quand elle me prend dans ses bras, je pleure des larmes brûlantes, je veux rire, j'avale mes larmes de travers, je m'étrangle, je suis secoué par les spasmes d'un bonheur intense. Malheureux et heureux en même temps... Ça se mélange, je n'y comprends rien. Cette planète est bien bizarre.

Je passe mes journées au fond de la loge, couché dans un panier avec le plafond pour tout spectacle. Un animal monstrueux vient parfois me renifler. Il ouvre une gueule remplie de crocs acérés et en sort une langue sanguinolente. Pitié ! Je vous en supplie, débarrassez-moi de cet ogre ! Au lieu de me croquer tout cru, il s'en va sans rien dire. C'était peut-être un cauchemar.

Les concierges se rendent souvent visite. Cela me distrait un peu.

– Y'a quéqu'un ?

– Entrez, entrez... Tiens, Mame Germaine. J'pensais à vous, justement !

– Si j'traversais la rue, que j'me dis, histoire d'changer d'air...

– Zavez distribué le courrier ?

– Oh, dpi longtemps ! L'déjeuner est djà sul'feu ! Moment d'partir, figurez-vous, vlà que je trouve pus ma pancarte "La concierge revient de suite" ! Obligée d'accrocher "La concierge est dans l'escalier"... Ah, zavez pris l'gosse à la Polonaise !

– Faut bien l'aider, la pauve.

– Courageuse, cette tite-là. Les Boches ont pris son homme, m'étonnerait qu'il revienne.

– L'était étudiante, avant-guerre, qué m'a dit. Fait des ménages, si c'est pas malheureux. Mais son gosse l'est pas commode.

– M'en parlez pas, j'lai gardé mardi dernier. Dort jamais, c'te môme-là. Mais pour pleurer, ça, il pleure.

Je pleure parce que ça fait parfois venir la personne douce. Par exemple, je me réveille au milieu de la nuit. À l'aide ! Je ne vois plus rien ! Je hurle de terreur – elle arrive aussitôt. D'ailleurs elle n'est pas très douce à ce moment-là.

– Jean-Jacques, écoute, tu n'es pas gentil : tu me réveilles juste quand je viens de m'endormir. J'ai passé toute la soirée à laver tes langes dans la cuvette, je me couche à minuit, je dois me lever à six heures pour préparer tes biberons d'avance. Ah là là, tu es de nouveau sale. Regarde, tu as les fesses toutes rouges. Tu as la peau sensible... Attends, je vais te mettre du talc... Voyons... Ah sapristi, je n'ai plus de langes !

La personne douce ne dit jamais *Ah merde* comme les concierges, mais *Ah zut* ou *Ah sapristi*.

– Ah flûte, il faut bien que je trouve un moyen... Attends un peu, Jean-Jacques.

Elle défait son drap du dessus et le découpe en bandes avec ses ciseaux. Ben ça c'est rigolo : clic-clac, frrrr... Elle va chercher de l'eau sur le palier pour mettre le linge sale à tremper. Quand elle veut me donner mon bain, elle chauffe des casseroles d'eau sur un petit réchaud et les verse dans une bassine. C'est assez distrayant, comme spectacle, mais un peu longuet.

J'ai l'habitude que toutes sortes de tissus, chiffons et bouts de drap soient entortillés entre mes jambes. De temps en temps, ça devient tout chaud et c'est plutôt agréable, mais ensuite ça refroidit et ça sent mauvais, ah flûte. La personne douce me change promptement, je ne peux pas me plaindre. Oui, mais la concierge... Elle fait semblant de ne rien remarquer et me laisse moisir pendant des heures.

– Dis-donc, tu t'as encore sali ! Tu crois qu'j'ai qu'ça à faire ?

Pas étonnant que je me lamente et que mes fesses soient rouges.

– Il a les fesses irritées, dit la personne douce à la concierge. Il faut bien lui mettre du talc.

– Zinquiétez pas, Mame. Zont toujours les fesses rouges, à ct'âge, mais ça leur passe quand ils grandissent.

– Il ne pleure pas trop, quand je suis partie ?

– Juste un peu pour marquer le coup. Ensuite, il reste couché dans son panier bien sage. L'aime beaucoup qu'on vienne secouer ses p'tits hochets. C'est qu'il est très éveillé : l'observe tout ce qui se passe.

Sans accent

– Vous trouvez aussi ? Je ne dis pas ça parce que c’est mon bébé, mais j’ai l’impression qu’il comprend déjà beaucoup de choses.

Il est vrai que je suis très précoce – une qualité qui passe avec l’âge, comme les fesses rouges – mais en vérité je ne comprends rien. Je commence à reconnaître certains mots. Il me semble que je m’appelle “Pacomode” ou “Janjac”. La femme douce s’appelle “Madame” ou “Jacline” ou “Maman” ou “Malvina”. Cette abondance de noms prête à confusion, à mon avis.

1945

Vi... vant !

La chambre est glacée. Je claque des dents, ou plutôt des gencives. Pour me réchauffer, Jacqueline me couche dans son lit. Quand je me réveille au milieu de la nuit, je reconnais son corps parfumé et je me rendors sans pleurer.

Je me réjouis d'appartenir à une personne qui m'aime autant. Je suis son trésor, son seul amour, son petit garçon chéri, son gentil Jean-Jacques. J'ai les plus beaux yeux bleus du monde, les plus belles boucles blondes, le plus adorable sourire, les plus jolies petites menottes – même Tounia le reconnaît.

Je n'aime pas trop que Tounia rende visite à ma maman et perturbe notre félicité. Souvent, quand elle me regarde, ses yeux deviennent brillants et de grosses perles roulent sur ses joues. Quand Tounia est là, Jacqueline pleure aussi. Elles parlent de "Jacques" (un nom qui ressemble au mien, encore une de ces délicates affaires d'homonymie) et de "Armand", qui ont été emmenés *là-bas* et ne vont sans doute jamais revenir. J'ai d'autant plus de mal à suivre leur conversation que souvent elles sanglotent et se mettent à parler en charabia.

– Niah ! Rojwiajanié jabiédjounié pjechigatz...

– Wouh ! Miéchkowotz gajowié !

Une nuit, je suis réveillé par un grand vacarme. On frappe à la porte. Toc toc ! Jacqueline se lève et va ouvrir. Tounia est là, toute échevelée. Sans même reprendre son souffle après avoir monté les six étages, elle se met à crier comme si nous étions devenus sourds.

– JACQUES... LA RA... DIO... L'ARMÉE... ROUGE...

– Comment ? Jacques ?

– VI... VANT !

– Tu es sûre ?

– Je l'ai entendu... à la radio... polonaise ! Ils ont libéré... le camp fin janvier... Les Boches ont emmené... les prisonniers, mais quelques-uns se sont... cachés pour attendre les Russes...

– À la radio ? Il a parlé ? C'était lui ?

– Il a parlé de toi, il a... demandé qu'on te prévienne. Ils ont dit : un médecin... français d'origine polonaise... Le premier rescapé d'Auschwitz.

Jacqueline rit et pleure en même temps. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Un homme qui sent mauvais

Jacqueline n'est plus la même. Elle cesse de m'adresser des déclarations d'amour enflammées. Auparavant, son humeur était changeante. Elle pleurait à chaudes larmes avec Tounia, elle riait bruyamment avec moi. Maintenant, elle pleure parfois en

silence, elle me sourit tendrement, elle est devenue grave et sérieuse. Tounia pleure pour deux.

– Armand ne reviendra jahamais... Ils sont tous morts, je sais bien qu'ils sont tous morts... Mes parents, mes frères, mes sœurs, touhous ! Les Russes ont libéré la Pologne et nous n'avons reçu aucune nouvelle...

Tout le monde dit à Jacqueline qu'elle paraît fatiguée et que je suis pâlichon. Ils me laissent toute la journée dans une loge de concierge et ensuite ils s'étonnent que je sois pâle !

– Nous allons passer quelques jours chez Hélène, me dit Jacqueline. Le bon air de la campagne te fera du bien.

Nous nous installons dans une grande maison appelée wagon, qui se met à s'agiter de manière inexplicable. Une foule suante et mouvante nous entoure, des voix inconnues volent dans tous les sens.

– Assoyez-vous Madame...

– Votre petit !

– Place !

– Faites !

– Ici !

Notre banquette a la tremblote. Je sais qu'en regardant à travers une fenêtre on voit le monde, mais je n'ai pas l'habitude qu'il défile à toute vitesse.

Ce "bon air de la campagne" qu'ils vantent tout le temps sent la même chose qu'un linge souillé, et je ne parle même pas des horribles créatures qui sautillent en hurlant : "Ket-kot-kot-ket !" Je remarque encore cette curieuse affaire des noms... Hélène s'appelle aussi Hala, et parfois même *Hala euh je veux dire Hélène*.

J'ai à peine eu le temps de parcourir mon nouveau domaine dans les bras de Jacqueline qu'elle semble prise d'un brusque accès de folie. Elle commence par parler toute seule en tenant une espèce de machin noir dans la main.

– Allo ? Aaloo ? Comment ? Quoi ? Allo ? Qui ? C'est qui ? C'est toi ? Ooooh !

J'ai vu d'autres personnes se livrer à cette pratique curieuse : l'objet sonne, et ils lui parlent. Elle rit, elle trépigne, elle bredouille en mélangeant le français et le charabia. Il faut reprendre le train tout de suite...

– Il n'y a pas de train avant demain matin, remarque Hélène.

– Demain matin ? Mais non ! C'est impossible. Tout de suite ! On peut sûrement trouver une voiture...

– Si tu crois que c'est facile. En supposant que nous trouvions une automobile, nous aurons besoin de bons d'essence. Cela fait quand même cent cinquante kilomètres, et ensuite il faut revenir.

– Hélène, ma bonne Hélène, je suis sûre que tu peux trouver un moyen !

– Je vais demander à mon beau-père. Je crois qu'il connaît quelqu'un.

La maison roulante appelée notomobile ressemble au wagon, en plus petit. Sauf que je ne vois pas grand-chose par la fenêtre, parce que la lumière incertaine des phares n'éclaire pas beaucoup le paysage. L'odeur a changé : le wagon sentait la

fumée comme le poêle de certaines concierges, la notomobile exhale une odeur nouvelle qui donne mal au cœur. L'essentiel, c'est que Jacqueline me serre contre elle, ce qui me permet de m'endormir sans crainte.

Quand je me réveille, je constate que nous sommes revenus à la maison et que nous montons les six étages familiers. La porte de la chambre est ouverte ; j'entends des voix et des rires. Je vois Tounia, et aussi une amie de maman nommée Wanda et d'autres personnes que je connais vaguement. Un homme est assis dans un coin. Il se lève. Il ne me plaît pas du tout. Il est bizarre. Ses yeux pâles regardent dans le vide. La peau de son visage est grise et flétrie. Jacqueline pleure. Elle me tend à cet homme en disant :

– Voici ton fils.

Tonfisse ? Un nouveau nom pour moi ? Pourquoi pleure-t-elle ? Je crois comprendre : c'est un de ces nazis dont ils parlent tout le temps, qui emmènent les vilains petits enfants. Il me saisit comme si j'étais une bûche. Il sent encore plus mauvais que Madame Solange. Me touche pas, sale kidnappeur ! Je hurle, je me débats, mais je n'arrive pas à me libérer.

C'est toujours la même chose. Au lieu de m'arracher à ce personnage qui n'a pas figure humaine, au lieu de me rassurer, ils éclatent de rire. Même Jacqueline sèche ses larmes et sourit. L'homme porte plusieurs noms. Les uns lui disent "Jacques", d'autres "Lonek", et tous veulent me convaincre que pour moi il s'appelle "Tonpapa".

Vers la fin de la nuit, les visiteurs s'en vont. Ils veulent m'embrasser. Eh, vous voyez bien que je suis fatigué. Laissez-moi dormir ! Bientôt, je me réveille parce que le jour se lève et je crie pour signaler que je suis mouillé. Tiens... Jacqueline m'a couché dans mon panier et non dans son lit comme d'habitude. Elle m'entend, s'éveille, me prend dans ses bras. C'est alors que je découvre une chose stupéfiante : l'homme gris est allongé à ma place dans le lit de ma maman ! La panique m'envahit, le désespoir me broie le cœur. Que se passe-t-il ? Que dois-je comprendre ?

Je sanglote doucement en pensant au paradis perdu. Ce qui est atroce, c'est que l'odeur fétide de l'inconnu s'est mélangée au parfum délicieux de Jacqueline.

– Oh, Jean-Jacques, si tu savais comme je suis heureuse ! Tonpapa est là ! Mais tu dois être tout mouillé, mon pauvre petit. J'ai complètement oublié de te changer avant de te mettre au lit.

Le Tonpapa ne dit rien. Il dort. Il ronfle aussi bruyamment que le moteur de la notomobile. Des gouttes de sueur perlent à son front. Quand il se réveille, il dit :

– J'ai été malade à Odessa... Je crois que j'ai encore un peu de fièvre.

Il reste dans le lit toute la journée pour bien montrer que ce n'est plus ma place mais la sienne. Je le déteste.

– Il faut que je reprenne mon appartement, dit-il.

– Je suis allée voir, dit Jacqueline. Le docteur Rosen, un médecin qui n'avait plus de cabinet, l'occupe en t'attendant. Il partira quand tu voudras.

Quelques jours plus tard, nous déménageons. Après m'avoir chassé du lit de Jacqueline, ils m'exilent dans une chambre séparée. Ils veulent se débarrasser de moi.

– Regarde, Jean-Jacques, tu as une chambre à toi ! Nous allons t’acheter un vrai lit, et des jouets. Tu as vu comme tu as une grande fenêtre ? Elle donne au sud, tu auras du soleil toute la journée. Ici, c’est le boulevard Saint-Marcel¹, regarde les voitures qui passent. Oh, il y a déjà des petites feuilles qui poussent sur les arbres !

J’observe ce monde depuis un peu plus de six mois. L’heureuse stabilité de l’objet de mes études m’a permis de m’en faire une idée assez précise : la vie consiste à habiter sous les toits avec une personne qui vous adore, même si – pour des raisons que je n’ai pas encore élucidées – elle vous confie six jours sur sept à je vous en prie madame la concierge.

Ça, c’était jusqu’à la semaine dernière. Maintenant, tout s’est écroulé. D’abord un voyage en train, suivi par un retour en notomobile et par l’irruption d’un étranger hagard dans notre nid d’amour. Ensuite, un déménagement. Je mange mal, je dors mal, je suis grognon. Je ne supporte pas la présence de cet homme dans l’appartement. Il m’a même volé une partie de mon nom. Comme je souffre quand Jacqueline murmure “Jacques” de sa voix la plus tendre et l’embrasse !

Quatre jours seulement après notre arrivée boulevard Saint-Marcel, Jacqueline m’annonce de nouveaux bouleversements.

– Comme Tonpapa ne va pas bien, nous partons dans le Midi pour qu’il se repose. Wanda a trouvé une dame très gentille qui va te garder.

Je n’arrive pas encore à comprendre une phrase aussi compliquée, mais je sens bien qu’il se trame quelque chose de louche. On me dépose chez une femme qui semble appartenir à la catégorie des concierges. Allons-nous revenir à l’emploi du temps désagréable mais rassurant d’antan ? Vers la fin de l’après-midi, je commence à attendre Jacqueline, en retrouvant une délicieuse sensation d’impatience que j’avais presque oubliée... Le soir tombe, et puis la nuit. Personne ! Pourquoi ? Je me mets à pleurer, et je sens bien que je ne pourrai pas m’arrêter. L’homme qui porte la moitié de mon nom n’était pas venu pour m’enlever, mais pour enlever Jacqueline !

Je pleure, je gémis, je sanglote. Maman ! Jacqueline ! Malvina ! Madame ! Je deviens brûlant, j’ai froid, j’ai mal aux yeux et à la gorge ; ma tête veut éclater, mon pauvre cœur s’affole dans ma poitrine. La femme qui me garde répète sans arrêt :

– Mais ça alors, quelle histoire ! Si j’avais su...

Au matin, elle demande à sa voisine de téléphoner à Wanda, qui vient aussitôt.

– Oh mon Dieu ! Qu’est-ce qu’il a ? Je vais aller chercher mon amie Tounia. Elle est docteur.

J’ai soif. Je bois un biberon de lait, mais je le vomis aussitôt. Je m’endors, épuisé, et je pleure en dormant. Wanda revient avec Tounia.

– Ce n’est peut-être rien, mais je préfère que tu l’examines.

– Il a de la fièvre.

¹ Dans le cinquième arrondissement, près du carrefour des Gobelins. Voir *Une nouvelle vie*, Malvina et Lonek le hussard.

– C’est ce qui me semblait... Pauvre petit ! Qu’allons-nous faire ? Quand quelque chose ne va pas, je demande toujours l’avis de Malvina, mais juste quand on a besoin d’elle...

– Cela ne sert à rien de se lamenter. Il faut agir. Tu as leur adresse ?

– L’adresse de leur hôtel ? Oui.

– Nous devons leur envoyer un télégramme tout de suite. On dirait qu’il ne supporte pas la séparation... Une sorte de choc nerveux... Espérons que ça s’arrangera avec le retour de la mère.

Cet homme est arrivé d’on ne sait où et m’a dérobé ma maman adorée. Il est parti se reposer sous prétexte qu’il était malade. Eh, le voleur de mère, moi aussi je peux tomber malade ! Bébé bobo !

Je savais bien qu’en pleurant très fort, je ferais revenir Jacqueline. C’est vrai qu’elle ramène mon ennemi, mais j’aime encore mieux la partager que la perdre.

Un deuxième rival

J’ai changé. Maintenant, je me méfie. J’ai peur qu’elle m’abandonne de nouveau. Elle ne me confie plus aux concierges, c’est un progrès. Elle réussit quand même à disparaître dans la journée.

– Je pars au journal, Jean-Jacques. Si je n’ai pas trop de travail, je reviendrai pour le dîner.

Elle me laisse avec une jeune femme qui habite chez nous, “Labone”. Je suis morose. Je ne me réjouis plus quand l’arrivée de la nuit annonce son retour probable. J’ai toujours les plus beaux yeux et les plus beaux cheveux du monde, mais j’ai perdu mon gentil sourire.

Je ne supporte plus les biberons de lait. Je mange des bouillies et des purées que l’on me donne à la cuiller.

Labone m’emmène au Jardin des Plantes tous les jours. Jacques a acheté une automobile et nous conduit parfois à la campagne.

Il sent moins mauvais et ressemble à un homme ordinaire, mais il a toujours ce regard étrange qui survole les choses et les gens sans les voir. Heureusement, il n’essaie plus de me prendre dans ses bras. Il s’occupe peu de moi et c’est tant mieux. Parfois, il me donne des ordres. De quel droit ? Il m’appelle “Lenfant”.

– Je trouve que Lenfant pleurniche beaucoup. Tu l’as peut-être trop gâté quand je n’étais pas là.

– Il n’est pas bien dans son assiette depuis qu’il a été malade. Quand nous irons en Bretagne, il respirera le bon air et j’espère qu’il se remettra.

Je pleurniche peut-être, mais ce donneur de leçons est très nerveux lui-même. Sa voix enfle et gronde soudain. Il frappe la table de son poing, Zbam ! Les verres se mettent à trembler de peur, les assiettes sautent à trois mètres de haut. Jacqueline pleure ; moi aussi, par sympathie.

Ils sont fous. Ils décident d'habiter dans la voiture. Ils m'installent dans mon panier sur la banquette arrière. Je préfère ma chambre. Après plusieurs jours de réclusion, nous ressortons à l'air libre dans un endroit où il pleut tout le temps. Nous aurions mieux fait de rester à la maison. À la fin nous repartons en sens inverse, alors si c'est comme ça à quoi ça servait d'y aller ? Peu après notre retour, ils apportent un gâteau orné d'une bougie à la fin d'un repas. Ils m'ordonnent de souffler sur la bougie pour l'éteindre. Ils ne savent vraiment pas quoi inventer.

Je n'aime pas les nouveautés. Je ne suis pas un aventurier. Laissez-moi le temps d'acquérir des habitudes avant de les modifier.

Quand tout va à peu près bien, je crois que le bonheur s'est installé dans ma chambre pour toujours et j'oublie d'être inquiet. Ensuite, je suis bien étonné quand le malheur s'invite sans prévenir. Je remarque vaguement que le ventre de Jacqueline gonfle de plus en plus, à croire qu'elle avale un oreiller chaque matin au petit déjeuner. Elle change constamment de robe. Sa démarche s'alourdit. Des événements bien plus étranges accaparent mon attention. Je m'aperçois que je peux tenir debout et je me demande pourquoi je ne l'ai pas fait plus tôt, parce que c'est très amusant... Il fait de plus en plus froid dans la rue... Je marche, je tombe, je cours, je grimpe... Les journées raccourcissent... Je dis "manman manman"... On installe un arbre dans la salle à manger. Pourquoi pas toute une forêt ? Comme ça nous pourrions respirer le bon air. Ils accrochent des guirlandes et des boules brillantes aux branches de l'arbre.

– C'est bientôt la fête de Noël, dit Jacqueline, tu recevras des cadeaux.

– Dado...

Ils parlent, ils parlent, mais on ne peut pas leur faire confiance. Alors qu'elle a annoncé une fête, Jacqueline disparaît. Elle reste absente plusieurs jours, et puis Jacques me dit :

– Maman revient demain.

– Manmain...

Le lendemain, alors que je joue tranquillement dans ma chambre, j'entends la porte d'entrée de l'appartement se refermer et je reconnais la voix chantante de Jacqueline. Tout rentre dans l'ordre, c'est parfait. Mais... Que vois-je ? Un bébé dans ses bras ! L'arrivée de Jacques m'a chassé de cette position merveilleuse ; voici maintenant qu'un autre s'y met... Cela fait seulement quinze mois que j'ai émergé à l'air libre, et c'est déjà la deuxième fois que l'on m'évince. Il y a de l'abus, quand même.

– Regarde, Jean-Jacques, c'est ton petit frère. Il s'appelle Noël, parce qu'il est né le jour de Noël. Toi aussi, quand tu es né, tu étais tout petit comme ça. Regarde comme il est mignon !

– Nion.

J'ai vu, au jardin, des enfants jouer ensemble dans un bac à sable. Si ce nouveau venu ressemblait à ces enfants, il pourrait jouer avec moi, mais il ne pense qu'à manger et à dormir.

– Au moins, il ne pleure pas, dit Jacqueline, cela me change de Jean-Jacques.

Sans accent

Elle le serre tout contre elle et il suce son sein ; quand il s'arrête, un sourire béat fend son gros visage. Au lieu de dire : "Il n'est pas commode", elle dit : "C'est un enfant facile". Je sais bien à qui vont ses préférences. Personne ne m'aime.

1946

Comme il fait soudain très chaud nous retournons nous rafraîchir en Bretagne, le pays où il pleut tout le temps. Tounia nous accompagne. Elle nous garde, Noël et moi, ainsi papa et maman peuvent se promener un peu. Son mari, un gros bonhomme qui est revenu de *là-bas*, passe lui rendre visite.

– Donne-moi ta main, me dit-il.

Je refuse. Et quoi encore ? Ma main, je la garde.

1947

Maman trouve que c'est fatigant, deux gosses. En plus, elle aide papa. Elle ne va plus au journal. Au début de l'été, elle nous envoie dans une colonie de vacances en Alsace pour se débarrasser de nous.

J'apprends à découper des figurines en papier de toutes les couleurs et à cueillir des fraises des bois au bord des chemins. Noël a seulement un an et demi. Que voulez-vous qu'il apprenne, à son âge ?

1948

Sous la table

Nous montons dans la voiture pour aller chez Jeannette et Pierrot, des amis de papa et maman. Noël aime beaucoup jouer dans leur jardin. Maman doit le surveiller, sinon il s'enduit de boue de la tête aux pieds.

Papa s'installe dans la cuisine avec Pierrot. Ils comparent leurs numéros. Souvent, les hommes ont un numéro bleu sur le bras.

– À Buchenwald, dit Pierrot, c'est pas pareil. Ils ont pas de chambre à gaz, ça fait toute la différence. Les gars se contentent de mourir de faim et d'épuisement. Le kapo les tue aussi à coups de matraque, évidemment.

– Quand tu descends du train, à Auschwitz, ils font la sélection. Ils disent : “Les vieux, les mères de famille avec des enfants, les gens malades, tous ceux qui ne peuvent pas marcher, vous partez au camp en camion.” Ensuite, ils leur disent : “Vous allez prendre une bonne douche avant de vous installer dans les blocks.” Les gosses ont passé trois jours dans le wagon, tu penses si les mères sont contentes de pouvoir les laver... La chambre à gaz est déguisée en cabine de douche, les gens y vont sur leurs deux jambes. Au début, nous avions du mal à y croire. Nous demandions : “Où sont les femmes et les enfants ?” Les camarades nous montraient le ciel. Le kapo disait : “Fils de pute ! Vous vous croyez dans un sanatorium ? D'Auschwitz, on ne sort que par la cheminée !”

– Tout à l'heure, le kapo était à Bourrenvalde et là il est à Ochevitse... Il est partout à la fois ou alors quoi ?

– Tiens t'es là, toi ? Il est marrant, Jacques, ton gamin !

– Qu'est-ce que tu fais sous la table, Jean-Jacques ? Va jouer dans le jardin avec ton frère, ce n'est pas une histoire pour les enfants.

M'en fiche. Je connais toutes leurs histoires depuis longtemps. Les kapos, les kommandos, la Gestapo, le grand méchant loup.

Maman ne supporte pas de nous voir sales. Avant chaque repas :

– Est-ce que vous vous êtes lavé les mains, vous deux ?

– Oui maman.

– Oui m'an.

– Montrez voir. C'est ça que vous appelez propre ? Retournez dans la salle de bains et frottez plus fort. Je veux que vos mains soient toutes rouges !

J'imagine la mère avec son petit garçon qui s'est pas lavé les mains pendant trois jours et trois nuits. Comme y avait pas de cabinets dans le wagon il est peut-être tout sale de caca. Oh mon bébé, dès que nous arrivons là-bas je cherche de l'eau pour te laver et en même temps nous pourrions boire... Ah voilà regarde, une douche, une bonne douche... Elle déshabille son petit garçon et elle entre dans la douche avec lui

mais c'est pas de l'eau qui coule de la douche c'est un gaz empoisonné... Elle martèle la porte à coups de poing, ça sert à rien la porte est fermée à clé.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? On gaze les enfants ? Une douche, une bonne douche... Ils sont fous, ma parole ! Avant ma naissance c'était le chaos, la guerre, la destruction, le sang, le gaz, la mort sans raison. Ils prétendent que c'est fini, qu'ils ont bâti un monde tout neuf pour m'accueillir. Est-ce que je peux les croire ?

Il existe trois périodes dans le temps : avant-guerre, la guerre, après la guerre. La guerre, c'est un truc qui occupe les adultes juste avant qu'ils deviennent parents, ensuite ils parlent que de ça tout le reste de leur vie.

La bonne sait rien faire, donc maman est très occupée. Le ménage du grand appartement prend toute la matinée. Elle doit aussi répondre au téléphone.

– Allo ? Allo ? Appuyez sur le bouton, appuyez sur le bouton¹ ! Allo... Oui, vous êtes bien chez le docteur Greif. Oui, madame. C'est de la part de qui ? Parlez plus fort ! Vous voulez un rendez-vous ? Demain à quatre heures. Soixante-huit boulevard Saint-Marcel... Mais non : soixante-huit ! Vous verrez une épicerie et un marchand de journaux. L'escalier sous le porche, à l'entresol. Comment ? L'entresol, entre le rez-de-chaussée et le premier étage.

Je la dérange. Je suis capricieux. Je pleurniche sans raison.

– Si tu n'es pas sage, Jean-Jacques, je serai obligée de t'enfermer dans le cabinet noir.

Papa pense que j'ai juste besoin d'une bonne fessée.

– Pourquoi tu pleures ?

– Sais pas !

– Eh bien je vais te donner une bonne raison de pleurer, moi.

Je deviens si méchant, à la fin, que maman doit m'enfermer dans le cabinet noir. C'est un cabinet de toilette sans fenêtre. Elle a pas besoin de fermer la porte à clé. La poignée est trop haute, je peux pas l'atteindre. J'y reste des jours et des nuits, ou peut-être bien une heure entière.

– J'espère que tu as compris, me dit-elle.

J'ai pas compris. Je reste méchant. Maman me le dit souvent :

– Tu es très méchant, Jean-Jacques. Quand tu seras grand, personne ne t'aimera. Tu n'auras aucun ami.

– M'en fiche. D'abord je deviendrai jamais grand. Je mourirai et vous serez bien attrapés.

– Range au moins ta chambre.

Elle est prête à me pardonner toutes mes erreurs si je range ma chambre, on dirait que c'est la chose la plus importante du monde, mais moi je vois pas l'intérêt.

¹ Pour faire fonctionner les téléphones publics que l'on trouvait dans les cafés, il fallait mettre un jeton métallique, composer le numéro, puis appuyer sur un bouton. Les gens qui n'avaient pas l'habitude de téléphoner oubliaient d'appuyer sur le bouton.

– Toute façon c’est pas la peine, puisque demain on va redécaler pour jouer.
– Tu veux que je t’enferme encore dans le cabinet noir ? Que je te prive de dessert ? Tu te rends malheureux pour rien. Tu n’as qu’à obéir, tout simplement. C’est quand même facile à comprendre.

Elle me raisonne pour que je devienne raisonnable. Oui, mais si j’essaie de raisonner de mon côté et de lui répondre, elle n’est pas contente.

– Ben alors toi, quand tu te disputes avec papa, c’est pareil. Tu te rends malheureuse pour rien. T’as qu’à lui obéir tout simplement.

– Tu es trop intelligent, Jean-Jacques, cela te perdra.

Son ton est chargé de menaces indistinctes. Je devine que de terribles malheurs m’attendent. C’est pourtant pas de ma faute si je suis trop intelligent. Comment faire pour devenir idiot ?

Elle tient ma vie entre ses mains. Chaque soir, quand nous sommes endormis, elle vient éteindre le radiateur à gaz. C’est une grosse boîte en fonte noire appelée salamandre.

– Surtout, ne touchez pas à la salamandre, dit-elle.

La lourde bête est accroupie sur des pattes griffues, prête à cracher le feu. Je scrute l’obscurité depuis mon lit pour vérifier que les flammes rougeoient derrière ses yeux de mica¹. Si maman oublie de venir, nous risquons d’être gazés dans notre chambre à gaz.

J’ai peur de la nuit. L’air est noir, opaque, dense, métallique. Respirer devient de plus en plus difficile. Je lutte contre le sommeil sournois qui vous emmène on ne sait où sans promesse de retour.

Tounia vient nous garder. Papa et maman partent à la campagne. Maman ramène une nouvelle bonne, papa un chien.

Ginette, la bonne, nous promène dans notre double-poussette. Je suis assis en face de Noël.

– Arrêtez de faire des grimaces, les enfants. Si un courant d’air passe, vous resterez comme ça pour toujours.

Wicky, le chien, veut jouer avec nous. Il se coince la queue dans les roues de la poussette. Ouik ! Ouik ! Ses glapissements nous donnent la chair de poule...

Il veut traverser le boulevard Saint-Marcel en dehors des clous. Maman nous dit toujours de faire attention en traversant, mais Wicky ne comprend rien. C’est un gros chien noir avec des cheveux tout emmêlés qui masquent ses yeux. Faudrait l’emmener chez le coiffeur ; il voit pas plus loin que le bout de son nez. Les voitures klaxonnent, font grincer leurs freins, menacent de l’écraser. Reviens, Wicky ! Il hurle de terreur, et nous aussi.

¹ Le mica est un minéral volcanique. On l’utilisait pour fabriquer des sortes de vitres foncées résistant à la chaleur.

J'observe Noël et Wicky. Ces deux-là, ils ne pensent pas plus l'un que l'autre. Ou alors peut-être que Noël pense un peu, à la rigueur. Oui, mais moi, je pense que je pense. Quand je dis : "je pense que je pense", ça veut dire que je pense que je pense que je pense. Au moment où j'examine cette pensée-là dans ma tête, je pense que je pense que je pense que je pense. Noël est pas près de me rattraper.

Et les adultes ? Eux, ils ne pensent pas plus que Wicky. Sinon, ils ne passeraient pas leur temps à gazer et à atomiser de pauvres gosses qui n'ont fait de mal à personne.

1949

Accent

Ginette nous emmène à l'école tous les matins. Pour aller prendre l'autobus boulevard de Port-Royal, nous devons traverser l'avenue des Gobelins. Elle nous tient chacun par la main. Dès que le feu passe au rouge, nous avançons, mais elle nous retient.

- Viens, Ginette, c'est rouge.
- On ne peut pas, regardez toutes les voitures qui arrivent.
- Elles vont s'arrêter, pisque c'est rouge !

Elle a tellement peur que nous devons la tirer, Noël et moi. La vie n'est pas facile, je vous jure. C'est parce qu'elle vient de la campagne, elle connaît juste les vaches et les cochons.

Nos copains du quartier, avec lesquels nous jouons à la marelle et au chat perché sur les larges trottoirs du boulevard Saint-Marcel, s'étonnent.

- Pourquoi vous allez pas à la communale, les frères ?
- En plus, elle est juste en bas de chez vous...
- Comment qu'elle s'appelle, votre école ?
- Le collègue Sévigné.

Nous habitons à côté de l'école communale. On ne peut pas faire plus près : de la chambre de papa et maman, on voit la cour de récréation. Seulement, maman a décidé que nous n'irions pas. Ce serait trop beau. Elle nous a expliqué pourquoi.

– À l'école communale, ils ne prennent les enfants qu'à six ans. Mais toi, Jean-Jacques, tu sais déjà tes lettres et tu peux apprendre à lire. Nous n'allons pas attendre encore un an.

D'ailleurs, ça faisait longtemps qu'elle disait : "Vivement que vous alliez à l'école. La maison sera plus calme."

Ma classe s'appelle la onzième. Noël est au jardin d'enfants. Lui, il n'a pas encore quatre ans. Il est né le 25 décembre, donc il s'appelle Noël. S'il était né le 1^{er} janvier, il s'appellerait Nouvel An. C'est pas rigolo, d'être né le 25 décembre, parce que la fête de Noël et son anniversaire sont tout mélangés. Mes parents disent :

– La voiture de pompiers c'est ton cadeau d'anniversaire et le livre d'images c'est ton cadeau de Noël.

Il aimerait mieux recevoir les cadeaux à trois mois d'intervalle, comme moi.

La maîtresse dit que je prononce pas les r comme il faut. Ça fait une seule lettre sur vingt-six, mais quand même. Je comprends ce qui se passe : l'accent de mes parents est contagieux, donc je l'ai attrapé. Tous les amis de mes parents ont un accent. Ils l'ont apporté de Pologne. Quelquefois, ils parlent polonais, j'y comprends rien.

Comme mes parents sont nés en Pologne aussi, ils ont sûrement le même accent, mais je l'entends pas à cause de l'habitude. Maman parle polonais avec papa quand elle veut pas que nous comprenions. Je connais une phrase que j'ai beaucoup entendue : *Zchostjouwiché rrazmitzki dchogo zjawatcha*¹. Ça veut dire : "Ces deux garnements deviennent vraiment insupportables."

Le soir, à table :

– Alors, Jean-Jacques, quoi de neuf ? Il s'est passé des choses à l'école, aujourd'hui ?

– La maîtresse a choplé Chapol...

– On ne parle pas la bouche pleine !

À force de parler la bouche pleine, j'ai attrapé l'accent polonais. Je l'entends pas plus que celui de mes parents, alors comment pourrais-je le perdre ? C'est très embêtant, cette histoire. Je peux pas me passer des r, ou alors quoi.

Fessées

– Eh, Noël, je sais écrire, ils m'ont appris à l'école. Si tu veux, je vais écrire un numéro sur ton bras. Comme ça, tu ressembleras à papa.

Sauf que le crayon bleu ne marque pas du tout et d'ailleurs on aurait pu le prévoir, papa nous l'a bien expliqué : son beau numéro, qui résiste au savon et même à la pierre ponce, il a été gravé sous la peau avec une aiguille spéciale.

– Ça fait rien. Tu ressembles déjà à papa, tout le monde le dit.

– Faudrait naiguille.

Il a raison, cet enfant. Comme dit maman : "Quand on commence un travail aujourd'hui, faut pas le remettre à demain." J'emprunte donc une aiguille à Ginette.

C'est très intéressant, cette expérience de tatouage. Tel un magicien, je fais apparaître des petites perles rouges sur le nacre de sa peau. Eh, qui crie comme ça ? Dérangez pas l'artiste ! Noël ne crie jamais, je le connais bien ; il est résistant, comme papa... Justement, nous aurions dû faire un peu de bruit, car c'est notre silence qui nous perd. Maman se doute de quelque chose. Quand nous sommes trop sages, c'est que nous inventons une nouvelle bêtise. Elle entre dans notre chambre en douce. Elle me découvre en train de tamponner le bras de mon frère avec un mouchoir taché de sang, alors forcément elle crie. Un mouchoir tout propre !

Papa écoute le cœur d'un malade avec son stéthoscope. Comme le bruit le dérange, il vient voir ce qui se passe. Lui c'est le juge, moi je suis l'accusé. La victime, bien sûr, c'est maman.

– Regarde, Jacques ! Ces enfants me rendront folle. Ils passent leur temps à salir. Le mouchoir de Jean-Jacques est plein de sang, la chemise de Noël aussi. Vous croyez peut-être que ça s'en va tout seul ? *Zchostjouwiché rrazmitzki dchogo zjawatcha* !

¹ Euh, la transcription est approximative. Les gens qui savent le polonais rétabliront facilement la bonne orthographe.

Sans accent

Je tente de me défendre, mais je suis un avocat débutant. J'ai le don d'irriter le tribunal par mes plaidoiries. J'aggrave mon cas.

– C'est pas de ma faute, c'est Noël qui voulait.

Papa devient tout rouge. C'est mauvais signe.

– Comment ça, Noël qui voulait ? Que tu lui piques le bras ? Il est devenu fou, d'un seul coup ? Réponds : Il est devenu fou ?

– Euh... Ben non...

– Tu obéis à Noël, maintenant ? Alors si demain il veut sauter par la fenêtre pour s'envoler, tu vas lui fabriquer des ailes en papier ?

– Il voulait pas s'envoler, il voulait un numéro !

– Comment ça, un numéro ? Toi tu es plus grand, tu es l'aîné, tu dois savoir. Je vais te dire, tu n'as même pas le courage de reconnaître que tu as fait une bêtise, alors tu essaies de mettre la faute sur le dos de ton frère. Cela porte un nom : cela s'appelle être lâche.

Le mouchoir ensanglanté, papa s'en moque, mais il me donne une fessée parce que j'ai été lâche. Allez comprendre.

Je ferais mieux de tourner ma langue sept fois dans ma bouche avant d'improviser une défense. Quand la lampe tombe de la cheminée :

– C'est pas de ma faute, elle s'est cassée toute seule...

– Comment ça, cassée toute seule ? Les lampes se cassent toutes seules, maintenant ?

Papa est un grand savant. Il connaît les lois de la physique. Les lampes ne peuvent se casser toutes seules ni sur la planète Mars, ni au pôle Nord, ni dans notre appartement du boulevard Saint-Marcel. Depuis l'époque des Gaulois, aucune lampe ne s'est jamais cassée toute seule. Ce serait la première fois, peut-être ? Une fessée pour m'apprendre à mentir !

Les fessées sont nécessaires, sinon nos mauvais penchants prendront le dessus et nous finirons mal.

L'appartement se trouve au coin du boulevard Saint-Marcel et de la rue Scipion. Notre chambre donne sur le boulevard. Le soir, nous poussons nos lits jusqu'à la fenêtre, nous ouvrons les volets et nous regardons les yeux jaunes des voitures qui luisent dans la nuit.

– Dis, Jean-Jacques, t'apprendras à conduire quand tu seras grand ?

– Ben ouais. Pas toi ?

– C'est ptêt très dur.

– Mais non.

– J'ai regardé papa quand il change de vitesse, même temps l'appuie sur les pédales, j'y comprends rien.

– T'auras qu'à conduire une voiture à cheval. Pas besoin de changer de vitesse. Faut juste dire "Hue !" et "Ho !"

À côté de notre chambre se trouve la salle d'examen de papa. Elle contient une grosse machine pour voir le squelette des gens et un lit de fer haut sur pattes recouvert d'une alèze de caoutchouc très froide. La porte qui la sépare de notre chambre est condamnée. Pour la punir, on lui a retiré sa poignée. Noël me demande pourquoi.

– Peut-être qu'elle a coincé les doigts de quelqu'un.

– L'a fait exprès ?

– Euh, je crois pas.

– Alors z'auraient pas dû la condamner.

Il est malin, cet enfant.

Du côté de la salle d'examen, on a aménagé un placard rempli de médicaments. La porte condamnée correspond-elle au placard de médicaments ? Il semble que oui, mais pour nous, qui ne connaissons pas encore les lois de la physique aussi bien que papa, ce n'est pas absolument certain. De l'autre côté du grand miroir qui surmonte la cheminée de marbre, il y a deux enfants dans une chambre semblable à la nôtre. Au lieu de jouer avec nous, ils passent leur temps à nous faire des grimaces. Nous les prions de nous aider.

– Eh, les gars, j'arrive pas à voir le coin de votre chambre, là-bas. Vous pourriez jeter un coup d'œil ? C'est une porte sans poignée ou un placard avec des médicaments ?

Ils commencent par remuer les lèvres en silence, comme des carpes, puis ils nous regardent d'un air stupide sans rien dire. La vie serait plus drôle si les lampes se cassaient toutes seules et si les portes condamnées cachaient des passages secrets vers le monde du miroir.

Nous résistons longtemps au désir d'ouvrir cette porte. Et puis, un jour de grand ennui, alors que la curiosité monte en nous comme une fièvre, nous cédon à la tentation. Les médicaments sont bien là. Pour nous montrer que nous avons eu tort de douter de leur présence, les boîtes de pilules, les tubes de pommade et les bouteilles de sirop dégringolent en ricanant dans notre chambre. Fritchi, kling, katatras !

Tous ces médicaments par terre, c'est désolant. Ce coup-là était vraiment mal préparé ; nous aurions mieux fait d'attendre le jour où papa consulte à l'hôpital... Le voici déjà qui entre dans la chambre, et son visage cramoisi n'annonce rien de bon.

Je ne peux pas prétendre que la porte s'est ouverte toute seule : je me suis donné beaucoup de mal pour farfouiller dans la serrure avec un tournevis de Meccano et je suis tellement bête que je le serre toujours dans ma main.

– Nous voulions voir derrière.

– Comment ça, voir derrière ? Maintenant, c'est ton derrière qui va voir.

Papa me paraît très grand, mais en vérité il est plutôt petit et trapu. Son avant-bras n'est pas tant remarquable par son numéro bleu que par sa monstrueuse épaisseur. Ah ça, on n'en fait pas le tour à deux mains !

La fessée doit nous aider à mieux retenir les leçons.

– Si tu as mal quand tu t’assois, au moins tu te souviendras qu’il ne faut pas mentir.

Ou bien :

– Je t’ai battu pour t’apprendre à ne pas frapper ton petit frère. Tu vois ce que ça fait, d’être battu par plus fort que soi !

– C’est lui qu’a commencé !

Noël profite de son poids monstrueux pour se jeter sur moi et tenter de m’étouffer. Je lui assène quelques coups de pied dans le ventre pour le repousser. Il faut bien que je défende mon droit d’aïnesse !

Moi j’ai pas le droit de taper, mais papa a le droit. Ça ne tient pas debout. Vivement que je devienne adulte.

Ce qui est évident, c’est qu’il faut se conduire comme un homme et non pleurer comme une fille. Nous apprenons donc à subir les fessées crânement et à ravalier nos larmes. Papa nous raconte l’histoire du brave petit Spartiate.

– Il élevait un renardeau en cachette. Plutôt que de l’avouer au maître, il s’est laissé manger le ventre. Ça, c’est vraiment du courage.

Le piano

Papa était pianiste quand il était plus jeune. Comme je suis précoce et que je vais déjà à l’école, je pourrais commencer le piano.

Il m’emmène dans un endroit qui porte un nom bizarre et même un peu inquiétant : la Schola Cantorum. Je me demande où ils sont allés chercher un nom pareil. Pour le retenir, je me dis : “chocolat au rhum”. Nous entrons dans une salle immense. À l’autre bout de la salle se trouve un piano noir, immense lui aussi. Près du piano, une dame très vieille et toute petite. Moi, encore plus petit que la dame, je dois traverser la salle immense pour aller m’asseoir au piano immense, et il n’y a personne pour me tenir la main parce que papa a disparu sans laisser d’adresse en disant :

– Je vous le confie... J’ai une visite dans le quartier... Je reviens dans une heure.

La vieille dame murmure :

– Viens ici, mon enfant.

Je secoue la tête pour dire non. J’ai peur des vieilles dames parce que je n’en connais aucune. C’est la faute aux Assassins, qui ont tué mes grands-mères et mes grand-tantes là-bas en Pologne. Les Assassins, ce sont les gens qui habitent en Allemagne.

En Amérique les Américains.

En Italie les Italiens.

En Australie les Australiens.

À Paris les Parisiens.

En Allemagne les Assassins.

Cette vieille dame est une méchante sorcière, ça se voit tout de suite. Qu’est-ce que je vais devenir ? Papa m’a fait un coup que je connais bien. Quand il dit : “J’ai une visite... Je reviens dans une heure”, il peut disparaître jusqu’au lendemain, comme la

baleine qui abandonne Babar et Céleste sur un rocher parce qu'elle a vu un banc de poissons. Les clients de papa sont contents d'être guéris, alors ils lui offrent un petit verre de vin et il les offenserait beaucoup s'il refusait. On parle de la guerre, de l'occupation, des Boches, de la résistance, des camps. Moi, pendant ce temps, je résiste comme je peux à la vieille dame chocolat au rhum qui veut que j'apprenne à nommer des taches noires posées sur des lignes. Si je cède et si je répète les formules magiques qu'elle susurre, *Do ré mi fa abracadabra*, je serai changé en souris et elle m'avalerait tout cru.

Papa voit bien que ça n'ira pas.

– Au prix que ça coûte, si l'enfant n'a pas envie, cela ne vaut pas la peine, que diable.

1950

Le petit dernier.

Le 3 janvier 1950, papa revient de la clinique.

– C’est un garçon, dit-il sans paraître bien ému.

Une fille ? Un garçon ? Un éléphant ? Cela lui est égal. Quelle différence ? La Nature ne nous demande pas notre avis. Inutile d’en faire toute une histoire.

Il est comme ça, papa. Moi, je sais bien qu’il y a une différence. Maman doit être déçue. Elle espérait une gentille petite fille. Deux brise-fer c’est assez, comme dit la baleine.

Le nouveau bébé se nomme Olivier. Il remplace le chien. La preuve, son berceau est juste au même endroit que le panier de Wicky. Papa et maman l’ont mis dans une ferme en Normandie, Wicky. Noël et moi, nous nous demandons si nous avons gagné au change.

– Wicky pleurait moins.

– Il était plus sale. Il faisait pipi et caca partout.

– Ils auraient dû lui mettre des langes.

– C’était le chien de papa. Maman l’aimait pas.

– Il est sûrement plus heureux, là-bas à la campagne. Il garde les moutons.

– Tu crois ? Papa te l’a dit ?

– Puisque c’est un berger briard. Son métier, c’est de garder des moutons. *Il était une bergère, et ron et ron petit patapon, il était une bergère, qui gardait ses moutons ron ron, qui gardait ses moutons.* Il courait après les voitures, il les prenait pour des moutons.

– Il était bête.

– Les bêtes sont bêtes, c’est forcé. Il pouvait pas voir la différence entre une voiture et un mouton, avec tous ses poils devant les yeux. Au moins, Olivier a pas de poils.

– C’est normal, qu’il soit chauve ?

– Bien sûr que non. Maman va lui acheter une perruque.

Ils ont échangé Wicky contre une nouvelle bonne, Éliane. C’est que Ginette est partie pour se marier. Maman n’était pas d’accord.

– On va les chercher à la campagne, elles ne savent rien faire, on leur apprend tout, et puis c’est leur mari qui en profite.

La colonie de Mimizan

Avant d’aller à l’école, nous n’avions pas de vacances. Maintenant, nous en avons. C’est un des avantages de l’école. Nous travaillons dur et nous apprenons beaucoup de choses. Par exemple, à compter à l’envers : plus que neuf jours de classe, plus que

huit, plus que sept... Plus qu'un, plus que zéro ! Les vacances de Pâques sont arrivées ! Nous partons en colonie à Mimizan, dans les Landes, chez Monsieur Daniel et Madame Christiane.

Nous prenons le train à la gare d'Austerlitz. Beaucoup d'enfants pleurent en disant au revoir à leurs parents. Pas nous, bien sûr. Pleurer comme des fillettes ?

La colonie du Pylône est bâtie sur le sable, entre la forêt et la dune. De l'autre côté de la dune, c'est la plage et l'océan. Je dors dans la même chambre que Noël. Le matelas s'appelle paillasse, parce qu'il contient de la paille. Il est recouvert d'un drap, mais ensuite il y a juste une couverture sans aucun drap du dessus.

Chaque matin avant le petit déjeuner, nous allons faire de la gymnastique dans une clairière. Dans la grande forêt des Landes, il y a des millions de pins tous pareils ; je me demande comment Madame Christiane arrive à retrouver la clairière. Le sol sablonneux est tapissé d'aiguilles de pin. Des pots de terre cuite sont accrochés au flanc des arbres pour recueillir leur résine. En déshabillant les pommes de pin, on trouve parfois des petites graines qui craquent sous la dent. Tant que nous sommes sur la route, nous marchons au pas. Madame Christiane donne le rythme.

– Gauche deux trois quatre, gauche deux trois quatre ! Attention, Jean-Jacques, tu es sur la mauvaise jambe. Regarde ton voisin ! Nous y serons bientôt. Ça va plus vite avec cette belle route que les Allemands nous ont construite.

– C'est eux qu'ont construit aussi les blockhaus, Mame Christiane ?

– Bien sûr. Mais les blockhaus, on n'en a pas besoin, donc on va les démolir, tandis que cette route toute neuve, on va la garder. Bon, les anciens vous chantez la chanson de la colonie. Les nouveaux, vous écoutez bien.

*L'été à Mimizan-Plage,
Tout là-bas au bord de l'eau,
Les petits enfants bien sages
S'amusent à faire des châteaux*

*Et on chante, et on crie,
Oui c'est nous, c'est bien nous, les gars du Pylône,
Regardez bien, nous sommes bien
Les vrais Pylôniens !*

Nous nous rangeons en cercle dans la clairière. Ciseaux des bras, moulinets, toucher le sol sans plier les genoux, lancer la jambe, s'allonger sur le sol pour les abdominaux. Ça sert à rien tout ça mais nous sommes obligés, sinon c'était pas la peine de venir dans la colonie. Après la gymnastique, nous trempions nos tartines à la confiture dans notre café au lait. Il n'y a pas de beurre parce que ça gâcherait le bon goût de la confiture.

Le déjeuner de midi est aussi très bon. De toute façon, quand nous avons bien couru dans les dunes et sur la plage nous avons si faim que nous pourrions manger

n'importe quoi. On nous sert une viande en sauce que nous avalons en deux minutes. Ensuite, Madame Christiane demande :

– Qui veut du rat ?

Noël et moi, nous sommes un peu étonnés. Du rat ? Vu que nous avons encore faim et que nous sommes très curieux, nous nous levons tous les deux pour aller en chercher. Madame Christiane nous ressert la même viande en sauce que nous venons de manger. Ainsi, c'était du rat. C'est pas mauvais, évidemment, mais ça ressemble à du bœuf. Nous discutons avec nos voisins.

– C'est vraiment du rat ?

– Du rat ? Vous êtes fous, vous deux. Ça se mange pas, du rat.

– Mais Madame Christiane vient de demander qui veut du rat.

– Elle n'a pas dit "du rat", elle a dit "du rab". Du rabiote, quoi. Ça veut dire encore plus de la même chose.

Nous sommes déçus. J'espère qu'une autre fois je pourrai manger du rat. J'aimerais bien goûter aussi le chat et le chien.

Tout le monde nous connaît, dans la colonie, parce que nous sommes frères ; la preuve, c'est que nous portons tous les deux les mêmes culottes courtes à bretelles et les mêmes tricot rayés. Si Noël était moins gros et s'il avait des cheveux bouclés comme moi, on pourrait nous prendre pour des jumeaux. C'est pratique, d'être deux : personne n'ose nous attaquer. D'abord chacun sait que l'union fait la force, et puis nous avons appris à nous bagarrer dans notre chambre du boulevard Saint-Marcel.

Notre voisin de chambre à Mimizan, on l'appelle le petit Michel. Y a-t-il un grand Michel quelque part ? Ce qui est sûr, c'est que le petit Michel est vraiment petit. Il a le même âge que nous, mais il est minuscule.

– Vous êtes catholiques, les frères ? nous demande-t-il, histoire de faire connaissance.

– Catholiques, nous ? Euh, non.

– Vous êtes protestants, alors ?

– Protestants ? Mais non.

– Si vous êtes ni catholiques ni protestants, c'est que vous êtes juifs¹.

Tiens, un nouveau mot. J'aime beaucoup apprendre des nouveaux mots. Par exemple, anticonstitutionnellement, c'est le mot le plus long de la langue française. Vingt-cinq lettres ! Juif, c'est plus court. Catholique et protestant, je connais, ce sont des gens qui croient qu'une sorte de Père Noël trône dans le ciel. Quand on est mort, on a le droit de s'asseoir sur ses genoux comme sur ceux du Père Noël des Galeries Lafayette.

¹ J'ai attribué ce dialogue aux personnages de mon premier récit publié, *De trop longues vacances* ("Je Bouquine", février 1996) – dont une nouvelle version, intitulée *Mes enfants, c'est la guerre*, a été publiée par à l'École des Loisirs en 2002.

L'an dernier, maman nous y a emmenés, aux Galeries Lafayette. Il y avait beaucoup de monde, mais les gens s'écartaient pour laisser passer son gros ventre avec Olivier dedans. On nous a photographiés sur les genoux du père Noël. Ensuite, maman a acheté un grand sapin et invité nos camarades de classe. Un autre père Noël est arrivé chez nous pour distribuer les cadeaux.

– Qui ait Rricharrd ? Teu as aité sage, cette année, Rricharrd ?

Il parlait avec un gros accent polonais ; nos camarades ont peut-être cru que c'était l'accent du Pôle Nord.

Le soir, mon frère et moi, couchés dans nos lits, nous avons discuté à propos de cette affaire. D'abord, le père Noël des Galeries Lafayette n'avait pas d'accent. Ensuite, le père Noël qui est venu à la fête avait l'accent du docteur Rosen, qui joue au bridge avec nos parents. Et puis notre cheminée... Elle ne ressemble pas aux cheminées que l'on voit dans les livres d'images, avec un grand feu. Elle est fermée par une plaque de fer, à laquelle aboutit la queue de la salamandre. S'il passe par là, le père Noël tombera dans le gaz. Pauvre vieux père Noël !



Décembre 1949

Surtout, nous avons demandé à nos parents à quoi servaient les églises que l'on voit en traversant les villages.

– Les gens y vont pour prier Dieu.

– Et nous, alors, pourquoi qu'on y va pas ?

– Nous ne croyons pas que Dieu existe. Vous, quand vous serez grands, vous pourrez décider si vous y croyez.

Nos parents ne se trompent jamais. Donc ça veut dire que Dieu existe pas. Et si Dieu existe pas, comment le père Noël pourrait-il exister ? Donc tous ces catholiques et ces protestants qui croient au Père Noël, ce sont des idiots.

Jusqu'à maintenant, nous répondions que nous n'avions pas de religion, quand on nous demandait. Alors d'après le petit Michel, ça s'appelle juif. C'est commode, comme mot, c'est plus simple que "pas de religion".

Ce qu'il y a de mieux, à Mimizan, c'est le théâtre. Nous jouons la pièce des trois vœux. Un pauvre bûcheron rentre chez lui tout joyeux.

– Tu sais ce que j'ai trouvé dans la forêt ? demande-t-il à sa femme.

– J'ai autre chose à faire que de répondre à tes devinettes !

– Une biche prise au piège.

– Eh bien, nous aurons au moins de quoi manger cette semaine.

– Je ne l'ai pas tuée, je l'ai relâchée.

– Tu es fou, mon mari ?

– Elle m'implorait avec ses yeux de biche, j'ai eu pitié.

– Tu n'es qu'un bon à rien. Nous serons toujours pauvres.

– Attends... Dès que je l'ai délivrée, elle s'est transformée en fée.

– Qu'est-ce que tu me racontes ? Tu as encore bu.

– Elle était moins méchante que toi. Pour me remercier, elle m'a offert trois vœux.

– Ah ah ah ! Comment peux-tu être aussi naïf ? Des vœux ? Ça n'existe pas.

– Nous allons voir tout de suite. J'ai faim, je voudrais une belle saucisse.

La saucisse tombe du ciel. En fait, Madame Christiane, cachée au-dessus du décor, la fait descendre avec une ficelle très fine. C'est une saucisse en tissu rouge. La bûcheronne s'arrache les cheveux.

– Qui m'a fichu un idiot pareil ? Tu n'as que trois vœux et tu gaspilles le premier en demandant une vulgaire saucisse. Tiens, tu mériterais qu'elle te saute au nez !

La saucisse lui saute au nez. Ça, c'est le moment le plus rigolo. Madame Christiane tire sur le fil pour que la saucisse remonte. L'enfant qui joue le bûcheron s'accroche la saucisse au visage avec un gros élastique pendant que la bûcheronne hurle et trépigne pour détourner l'attention du public.

Le bûcheron se met à pleurer.

– Regarde ce gue du as fait. Je vais passer le reste de ma vie avec une saucisse à la place du nez... Au moins, bon vœu ne faisait de mal à personne.

– Euh... Disons que c'est une erreur. Tout le monde peut se tromper. La colère m'a emportée. Je vais essayer de la couper...

– Aïe aïe ! Du be fais mal. C'est bon nez !

– Bon, écoute, mon mari, il nous reste encore un vœu. Je souhaite que ton nez redevienne comme avant.

La saucisse se détache. Ils la mangent de bon appétit.

Sans accent

Après le théâtre, dans notre chambre, nous imaginons ce que nous ferions des trois vœux. Le petit Michel n'aime pas les saucisses.

– Je demande un million. Ensuite, je peux acheter tout ce que je veux.

Noël est jeune, mais il connaît déjà la valeur de l'argent.

– T'es fou, toi ! Un million, c'est pas du tout beaucoup. Il faut demander au moins un million de milliards. Moi, je demande de jamais mourir. Et toi, Jean-Jacques ?

– Mon premier vœu, ce serait de pouvoir faire mille vœux. Au millième vœu, je demanderais encore mille vœux. Ça s'arrêterait jamais.

– Tu peux pas demander ça.

– Ah bon, la fée l'a interdit ?

Pour montrer à papa et maman que nous avons bien profité, nous chantons les chansons que nous avons apprises.

*Vent frais vent du matin,
Vent qui souffle au sommet des grands pins
Joie du vent qui souffle
Allons dans le grand...
Vent frais vent du matin,
etc.
(Ça, c'est un canon comme Frère Jacques.)*

*La route est longue, longue, longue,
Marche sans jamais t'arrêter !
La route est dure, dure, dure,
Chante si tu es fatigué !
(C'est une chanson pour marcher.)*

*Le joli matin tout plein de lumière,
Le joli matin nous met en train.
Qu'il pleuve, qu'il vente, toujours on chante,
Ah qu'il sait bien nous plaire le joli matin.
(Ouais, ben quand il pleut, le joli matin me plaît pas tant que ça.)*

Les Amis de la Nature

Papa connaît des gens qui s'appellent *Les Amis de la Nature*. On dit : *Les A. N.* Chaque samedi, ils prennent le train en emportant leur tente dans leur sac à dos. Ils vont camper près de Paris. Une fois c'est au bord de la Seine, une autre fois au bord de la Marne. Ils ont aussi des rivières à eux, que personne d'autre connaît, comme la Bièvre ou le Grand Morin. Nous les rejoignons le dimanche, parce que papa le samedi c'est le jour où ses clients ont le temps de venir le consulter. En plus maman veut pas dormir sous la tente ; elle aime pas la Nature. Nous partons en voiture après le petit

déjeuner, nous avons le temps de barboter un peu dans la rivière pendant que papa joue au volley-ball avec ses amis et puis c'est déjà l'heure du déjeuner. C'est pas du camping, c'est un pique-nique.

En été, les A. N. louent des prairies aux paysans sur la côte basque ou en Bretagne.

En juillet 1950, papa nous emmène chez les A. N. à Belle-Isle en mer, Noël et moi. Où est maman ? Dans un hôtel de la côte normande avec le bébé. Elle s'est disputée avec papa.

– À six mois, il ne peut pas camper, tout de même.

– Cela lui fera beaucoup de bien, au contraire. Il respirera l'air du large sans être confiné dans une chambre.

– L'air du large, ah oui, parlons-en de l'air du large. Alors moi, je dois faire la cuisine pour cinq sans Éliane, et sur quoi ? Sur un réchaud à alcool qui s'éteint toutes les trente secondes à cause de l'air du large !

– Ils vendent des petits paravents en fer.

– Eh bien tu n'as qu'à en acheter un, parce que tu en auras besoin. Tu verras si c'est facile...

– Si je fais la cuisine à ta place, tu viens ?

– Je reconnais que ça me ferait bien rire de te voir faire la cuisine. Tu me donnes presque envie... Il faudrait juste emporter la baignoire, parce que le seau troué que vous appelez douche, avec ses trois petits filets d'eau froide, non merci.

– Tu n'auras qu'à te baigner dans la mer, comme tout le monde.

Maman ne se baigne jamais dans la mer ; elle a honte, elle sait pas nager.

À la maison, papa s'appelle Jacques. Chez les campeurs, qui l'ont connu avant-guerre, il s'appelle Lonek. Les autres personnes ne changent pas de nom tous les trois jours, mais mes parents c'est spécial : ils ont fait la résistance, et pour la résistance, il faut changer de nom. C'est comme ça. Les premiers jours, à Belle-Isle, tous ses copains viennent saluer papa.

– Tout seul avec tes gamins, Lonek ! disent-ils comme s'ils admiraient un grand exploit.

– Il faut bien, répond papa en ébauchant un sourire modeste.

Le camp de Belle-Isle occupe le fond d'une petite crique rocheuse ; on y descend par un sentier très raide. Papa a laissé notre Peugeot en haut. Pour aller chercher à manger, il faut remonter le sentier et marcher jusqu'au village. Papa achète des tomates, du pain, du fromage, des carottes que nous mangeons toutes crues. Nous ne saurons jamais si le paravent empêche le vent du large d'éteindre le réchaud à alcool. Papa a trouvé une ferme où il y a du bon lait et des œufs frais. Il nous enseigne l'art de gober les œufs : on perce un trou à chaque bout, on aspire le contenu.

– Alors, les enfants, est-ce que c'est pas meilleur qu'un œuf au plat ?

– Pourquoi faut deux trous ?

– Le deuxième trou, c'est pour que l'air puisse rentrer. Tu n'as qu'à essayer avec un seul trou, tu verras que ça ne marche pas.

Certaines de nos voisines ont des idées d'avant-guerre. Elles pensent que les plats chauds sont meilleurs que les froids. Elles font sauter quelques pommes de terre de plus et les apportent à papa.

– Tiens, Lonek, il nous reste des patates, alors si tes gamins ont encore faim...

Nos voisins les plus proches, ce sont les Garbarz. Comme ils ne trouvaient pas de nom pour leur fils, ils ont choisi Jean-Jacques en copiant sur moi, c'est vraiment bête. Il est tout bébé. Il dit : "Jaja veut caca", alors tout le monde l'appelle Jaja. Tant mieux. Faudrait pas confondre.

Maurice Garbarz porte un numéro bleu sur le bras, comme celui de papa¹. Les campeurs admirent papa. Son numéro bleu, il l'a attrapé en se battant contre la Gestapo. Mon papa, c'est un grand héros de la résistance.

Ça le dérange pas du tout d'être un héros. Au contraire. Il accomplit de nouveaux exploits tous les jours. Il ne veut pas décevoir ses admirateurs. Chaque joli matin tout plein de lumière, qu'il pleuve ou qu'il vente, que la mer soit chaude ou froide, plate ou démontée, il s'élance dans un feu d'artifice d'éclaboussures, splish splash splouf ! et nage jusqu'aux grands rochers pointus qui gardent l'entrée de la crique.

Le dieu de la mer n'aime pas qu'on vienne le provoquer. Un matin, il agite les vagues et anime les courants juste ce qu'il faut pour mettre papa en difficulté. On voit sa minuscule silhouette, tout là-bas, à l'endroit où la crique s'ouvre sur la pleine mer, ballotée d'un affreux rocher à l'autre. Les campeurs commencent à s'agglutiner sur le rivage.

– Lonek va avoir du mal à rentrer.

– La mer est mauvaise aujourd'hui.

– Il est allé trop loin...

Noël et moi, comme tout le monde, nous regardons le petit bouchon humain qui monte et descend avec les vagues. Je demande aux adultes, qui savent ces choses-là, si papa va se noyer. Qui s'occupera de nous ? C'est que je peux pas conduire la Peugeot, moi. On nous conseille d'aller jouer ailleurs et de ne pas avoir peur.

– Lonek, il s'en sort toujours.

– S'il avait été là au mois de mai, quand Arlette s'est noyée dans la Bièvre, il l'aurait sauvée.

Des rires et des acclamations nous annoncent le retour victorieux de papa. Les rochers cruels, en jouant à la balle avec son corps, l'ont lacéré de zébrures rouges.

– Bah, ce n'est rien, dit-il.

Tiens, bien sûr, ces petits rochers sont des amateurs à côté des kapos et des SS. Il a survécu à Auschwitz, donc il craint rien, forcément.

J'aimerais bien devenir aussi fort que lui. Pour l'instant, je sais même pas nager. Nous barbotons dans un petit bassin que la mer nous offre quand elle se retire à marée basse. Je soulève un pied, et puis l'autre, et hop je coule tout de suite. Mon papa le héros arrive à flotter je me demande comment, même là où il n'a pas pied.

¹ J'ai raconté son histoire dans *Le ring de la mort*.

– Pas la peine d’en faire toute une histoire, que diable, grommelle-t-il en se badigeonnant de mercurochrome dans notre tente.

Il emporte des médicaments en vacances, c’est normal puisqu’il est médecin. Où les trouve-t-il ? Dans le placard de la porte condamnée, tiens.

Les campeurs viennent le voir quand ils ont mal quelque part. C’est gratuit. À Paris aussi, c’est gratuit, maman le lui reproche assez souvent.

– Si tu ne te fais pas payer, comment veux-tu que j’achète à manger ?

– Je ne peux tout de même pas faire payer quelqu’un qui n’a pas d’argent !

Elle voudrait que nous quittions notre quartier de pauvres pour aller nous installer chez les riches. Nous habitons sur le boulevard, mais les clients de papa se cachent dans des petites rues puantes, entre la Halle aux Cuirs et la Halle aux Vins, au dernier étage de maisons lépreuses qui tiennent à peine debout. J’accompagne parfois papa dans ses visites. Les toilettes se trouvent sur le palier, ou bien dans la cour. Un air moisi venu du fond des âges s’accroche aux marches des escaliers. Les gens n’ont même pas des maladies intéressantes ; ils toussent et se soignent en buvant du vin. Maman demande à papa à quoi ça lui sert d’avoir étudié pendant des années et d’être devenu spécialiste. Les pauvres ont pas besoin de spécialistes : ils sont alcooliques, et puis c’est tout.

Moi, les clients de la rue Poliveau, ils me font peur, avec leurs yeux rouges et leur visage gris. J’aime mieux les campeurs, qui ont des maladies de gens bien portants.

– Dis-donc, Lonek, je viens te voir parce que je me suis tordu le pied en jouant au volley.

Dans les camps des A. N., il y a toujours un terrain de volley-ball délimité par des rubans blancs cloués au sol. C’est très difficile, le volley-ball. Il faut envoyer la balle par-dessus le filet en visant l’intervalle entre deux joueurs. Ils crient en même temps :

– À moi !

– Je l’ai !

Chacun hésite en entendant l’autre réclamer la balle, puis se précipite au dernier moment en voyant l’autre hésiter. Pendant que la balle roule à terre, Sboum c’est le choc ! Les joueurs du même camp font la grimace, ceux de l’autre camp rigolent.

Après le match, ils vont voir le “toubib”, ça veut dire docteur.

– Ça te fait mal, dans cette position ? demande papa.

– Ah oui, aïe aïe, très mal.

– Et là ?

– Là, ça va.

– C’est normal, c’est le ligament qui s’est distendu quand tu t’es tordu le pied. Essaie de maintenir ton pied dans la position qui ne fait pas mal, ne joue plus au volley, et reviens me voir après-demain.

Les campeurs sont contents que papa leur décrive les choses bien clairement. Rien qu’en l’entendant, on se sent déjà mieux. Il est sûr de son diagnostic à cent pour cent. Il sait ce qu’il dit, il peut pas se tromper. C’est comme si sa voix possédait une sorte de pouvoir magique qui lui permet de convaincre les malades qu’ils vont guérir.

Souvent, j'assiste aux consultations ; d'ailleurs quand je serai grand, je serai docteur comme papa. Je dirai aux malades de prendre une bonne nuit de sommeil et de faire confiance au temps.

Papa n'arrive pas à guérir les poivrots de la rue Poliveau, mais ceux-là, ils le font exprès. Ils savent que l'alcool est un poison, pourtant ils boivent quand même.

La voix magique de papa lui est très utile quand il joue au volley. Il peut dire *J'ai !* sans que personne n'ose lui opposer un *À moi !* C'est moins rigolo que lorsque les joueurs hésitent et finissent par s'embrasser sans l'avoir voulu, Sboum, mais au moins la balle repart en l'air au lieu d'aller brouter l'herbe.

Ah, papa, il est jamais ridicule.

Sauf aux yeux de maman, bien sûr. Elle accepte de passer ses dimanches au bord de la Marne ou du Grand Morin, parce que l'air de la campagne fait du bien aux enfants, mais elle ne va tout de même pas jouer à la balle comme un gosse. Pendant que papa s'amuse, maman tricote. Au moins, c'est pas du temps perdu.

Noël et moi, nous portons les pullovers les plus solides du monde. Heureusement que nous grandissons, alors ils finissent par devenir trop petits. Maman coupe aussi des culottes courtes selon des patrons qu'elle trouve dans *Femmes Françaises*. Elle dit que l'on attrape froid par le haut. En hiver, il faut donc porter un gros tricot, un cache-nez et une casquette. Le bas, qui ne risque rien, on l'habille comme en été. En plus, les culottes courtes présentent l'avantage qu'elles ne se trouent jamais aux genoux. Les pantalons ne peuvent pas en dire autant ! Le moment où nous porterons des pantalons comme nos camarades n'est pas près d'arriver ; nous le voyons s'éloigner chaque fois que nous rentrons à la maison avec les genoux écorchés.

Maman dit que pour deux garçons aussi turbulents que nous, l'idéal ce serait des culottes de peau. Sauf qu'on ne peut pas s'habiller comme les Assassins.

À Belle-Isle, nous nous contentons de porter un maillot de bain, pour mieux profiter du soleil. Le soir, il fait froid, donc papa est bien obligé de nous couvrir un peu. Il voudrait nous endurcir, mais on ne sait jamais, maman a peut-être raison avec son histoire d'attraper froid par le haut. À Paris c'est elle notre médecin, parce que papa n'a pas le temps de s'occuper de nous. Il a pas envie, non plus.

– Comment ça, tu as mal ? Où est-ce que tu as mal ?

– Au ventre.

– Si tu as vraiment mal, je vais t'emmener à l'hôpital, ils vont t'opérer.

– Euh, j'ai pas si mal que ça.

– Bon, tant mieux.

L'année dernière, maman a fait venir un chirurgien qui nous a opéré des amygdales. Il nous a fait respirer un gaz qui nous a endormis, mais heureusement nous nous sommes réveillés et alors nous avons mangé de la glace pour la première fois de notre vie. La glace, c'est le meilleur remède du monde. Maman connaît aussi les tisanes, les citronnades au miel, les inhalations. C'est elle qui s'occupe de ranger les médicaments dans le placard de la porte condamnée. Et puis, bien sûr, elle est seule capable de donner le baiser qui réconforte.

Sans accent

Pourquoi sommes-nous dehors, le soir, à notre âge, au lieu de dormir sagement sous la tente ? C'est que nous assistons à la veillée.

Un immense feu de camp envoie ses flammèches folles vers le ciel. Assis dans l'herbe, les campeurs chantent en chœur des mélodies populaires.

*Aux Marches du Palais, aux marches du palais
Y'a une tant belle fille lon la, y'a une tant belle fille.
Elle a tant d'amoureux, elle a tant d'amoureux
Qu'elle ne sait lequel prendre lon la, qu'elle ne sait lequel prendre.
C'est un p'tit cordonnier, c'est un p'tit cordonnier
Qu'a-z-eu la préférence lon la, qu'a-z-eu la préférence.
C'est en la l'y chaussant, c'est en la l'y chaussant
Qu'il lui fit sa demande lon la, qu'il lui fit sa demande.
La belle si tu voulais, la belle si tu voulais
Nous dormirions ensemble lon la, nous dormirions ensemble
Dans un grand lit carré, dans un grand lit carré
Garni de taies blanches lon la, garni de taies blanches.
Aux quatre coins du lit, aux quatre coins du lit
Un bouquet de pervenches lon la, un bouquet de pervenches.
Au beau mitan du lit, au beau mitan du lit
La rivière est profonde lon la, la rivière est profonde.
Tous les chevaux du roi, tous les chevaux du roi
Pourraient y boire ensemble lon la, pourraient y boire ensemble.
Et nous y dormirions, et nous y dormirions
Jusqu'à la fin du monde lon la, jusqu'à la fin du monde.*

Elle est idiote, cette chanson. Personne n'a jamais vu une rivière au milieu d'un lit. En plus, comment voulez-vous dormir si tous les chevaux du roi viennent boire au milieu de la nuit ?

Les campeurs chantent *Le pont du Nord*, *Perrine était servante*, *La complainte de Mandrin*, *Les canuts*. Les visages éclairés par la lumière dorée du foyer brillent comme des lanternes dans l'obscurité. Plus la nuit devient fraîche, plus nous apprécions la chaleur humaine qui nous entoure. La soirée s'achève toujours sur *Le Chant des Partisans*.

*Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme !
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes.
Montez de la mine, descendez des collines, camarades !
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades !
Ohé ! francs-tireurs, à vos armes, à vos couteaux, tirez vite !
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite !*

Tous les campeurs se souviennent des années sombres. Le chant s'élève avec la flamme, tel une offrande adressée aux camarades disparus. Nous avons chaud du côté du feu, froid du côté de la nuit. Notre corps, traversé par l'émotion de la musique, apprend la souffrance et la gloire de nos aînés.

La pêche au lion

Vers la fin de notre séjour à Belle-Isle, papa nous encourage à manger avec les Garbarz. Il se demande si nous avons bonne mine et si nous avons pris du poids en quinze jours. Il imagine d'avance les reproches que lui adressera maman, après nous avoir pesés d'un seul coup d'œil.

Pour papa, un départ c'est toujours très tôt le matin. Le jour n'est pas encore levé que déjà il plie la tente, démonte les lits de camp et range les casseroles qui ont si peu servi. Nous voici bientôt en train de remonter le petit chemin qui conduit à la Peugeot. C'est une 402 décapotable que papa a achetée en souvenir du cabriolet Chrysler qu'il possédait avant-guerre¹. Elle a des sièges horribles en cuir rouge tout craquelé.

Même si les sièges piquent nos cuisses nues, nous sommes bien contents de nous asseoir dans la Peugeot au lieu de marcher jusqu'à la ville comme les autres campeurs. La tente sur le dos, en plus, on dirait des escargots.

La ville où nous devons reprendre le bateau s'appelle Le Palais, mais le seul palais c'est une grande maison qui a appartenu à une femme célèbre nommée Sarah Bernhardt. Papa range sa voiture devant la porte.

– Venez, les enfants, nous allons la visiter. Il faut profiter de l'occasion.

Dans la vie, il faut toujours profiter de l'occasion. Par exemple, quand il y a des soldes aux Galeries Lafayette, maman profite de l'occasion pour nous acheter les manteaux les plus moches de tout le magasin. Sans nous demander notre avis, en plus.

Nous visitons donc la maison de Sarah Bernhardt. C'est juste une maison, et nous ne comprenons pas du tout pourquoi papa veut la voir. Les maisons de la rue Poliveau, il les visite pour soigner ses clients, mais la propriétaire de cette maison est déjà morte. Le guide dit que la dame y vivait toute seule comme un ermite ; je me demande si c'est de là que vient le nom de Bernard l'ermite donné à des bestioles que nous avons vues sur la plage. Cette île est bizarre, de toute façon. Par exemple, nous mangeons des araignées de mer dans un restaurant en attendant le bateau, mais elles sont beaucoup plus grosses que les araignées de terre.

Pendant la traversée, je découvre que la Nature a choisi de faire de moi son souffre-douleur. Papa et Noël paraissent enchantés de monter et de descendre sur les vagues et ne comprennent pas pourquoi je deviens de plus en plus pâle. J'annonce que j'ai un peu envie de vomir. Papa essaie de me soigner par la suggestion.

– N'y pense plus... Fais un effort, que Diable !

Malgré le pouvoir magique de sa voix, le traitement échoue.

¹ Voir *Lonek le hussard*

– Ça sert à rien que t’as mangé de l’araignée de mer, remarque Noël. T’aurais mieux fait de me donner ta part.

Il fait nuit noire, nous sommes égarés quelque part entre Quiberon et Rennes. Papa trouve une vieille auberge sans électricité. La chambre est humide, les draps sont glacés, la lampe à pétrole plaque des ombres inquiétantes sur les murs. Où sont les cabinets ? Pas dans la chambre, bien sûr. Pas même sur le palier... Ils sont de l’autre côté de la cour. Notre lampe à pétrole jette une vague lueur dehors. Je n’ai donc aucune raison de demander l’aide de papa. Déjà que j’ai pas suivi son conseil judicieux sur le bateau. Je devine que le sol de la cour est boueux, parsemé d’orties, traversé par grasses limaces et chats sournois. Sss... Miaou... Comme d’habitude, Noël s’en sort à merveille : il a fait arrêter la voiture au bord de la route tout à l’heure et n’a plus besoin d’y aller. Je ne peux pas avouer que j’ai peur, parce que papa et Noël se moqueraient de moi. Je fais semblant d’être courageux, mais je retrouve ma peur au milieu de la nuit quand je rêve que je vais aux cabinets et que des centaines de rats viennent me grimper dessus en ricanant.



La Peugeot 420 décapotable

Comme papa est champion pour nager et donner des fessées, c’est pas étonnant qu’il soit très fort aussi pour refermer la capote quand il pleut. Il réussit à imposer sa volonté aux tringles de fer, aux goupilles et aux crochets ; le temps qu’il y passe et les jurons qu’il émet, ah saloperie de nom de Dieu de merde, prouvent que c’est un travail vraiment difficile.

Une règle étrange s'applique à la toile de la tente et à celle de la capote : faut pas les toucher quand il pleut, sinon la pluie traverse. Toutes ces lois de la physique, que nous découvrons peu à peu en grandissant, nous fascinent.

– Regarde, Noël, je touche.

– Moi aussi, moi aussi !

Il ne se passe rien. C'est presque décevant. Sauf qu'au bout d'un moment, quand la pluie redouble, la toile n'arrive plus à lutter contre ces millions de gouttes et en laisse passer quelques-unes. Papa est furieux.

– Vous avez touché ?

– Moi non.

– Moi non pus.

– Si ça coule, c'est que vous avez touché !

Maman nous attend avec Olivier dans un hôtel de Lions sur Mer, en Normandie. Nous avons hâte de découvrir ces lions de mer. Maintenant que nous connaissons les araignées de mer, nous ne nous attendons pas à voir des lions semblables à ceux de nos livres d'images, mais peut-être des crabes à crinière ou des rochers à tête de lion. Le monde est vaste et renferme bien des mystères.

Hmm. Pas le moindre lion. Les gens auraient pu nommer cet endroit autrement, au lieu de donner de faux espoirs à de pauvres enfants. Ah, mais il y a mieux que des lions. Sur la plage, le squelette d'une baleine échouée jadis habite dans une grande tente, et il suffit de payer une somme modeste pour le voir. Au large, des carcasses de navires de guerre rouillent paisiblement depuis le débarquement.

Olivier n'a pas grandi en quinze jours ; c'est un bébé brailleur, et voilà. Ses langes sont tout le temps mouillés. Maman ne peut pas le changer toutes les cinq minutes, et d'ailleurs elle n'a pas emporté assez de langes.

– Il faudrait qu'il s'arrête de pleuvoir, dit-elle. Avec cette humidité, le linge ne sèche pas.

Elle ne peut tout de même pas découper les draps de l'hôtel. Peut-être bien qu'il pleure aussi parce que l'air du large lui ouvre l'appétit, à ce moutard. Maman ne veut pas en faire un enfant gâté, donc elle ne lui donne pas à manger en dehors des heures de repas.

Noël et moi, le bébé, nous l'aimons bien. Depuis qu'elle s'occupe de lui, maman ne peut plus nous consacrer autant de temps. Il arrive qu'elle n'inspecte pas nos mains avant les repas ou notre chambre avant la nuit. Elle prétend qu'elle suit un plan délibéré.

– Maintenant que vous êtes grands, je peux vous faire confiance.

Bah, nous savons bien que nous devons ce petit souffle de liberté à notre frerot.

Maman connaît tous les clients de l'hôtel, parce qu'ils lui demandent quel âge a son bébé et comment il s'appelle et tout ça.

– J'ai trouvé deux brideuses, la mère et la fille, dit-elle à papa.

Madame Martinet, la mère, est toute vieille ; Mademoiselle Martinet, la fille, est vieille aussi mais quand même plus jeune.

Madame Martinet est professeur de piano, sa fille est pianiste. Papa décide de profiter de l'occasion. Puisqu'il veut justement nous mettre au piano. Elles jouent au bridge, donc ce sont certainement de très bons professeurs de piano. En plus, ça tombe bien, ces deux dames habitent boulevard Saint Michel, pas très loin de chez nous. Dès notre retour à Paris, nous prenons l'habitude d'aller chez elles une fois par semaine.

Elles sont aimables. Elles nous offrent des gâteaux et ne ressemblent pas à la vilaine sorcière de la Schola Cantorum, malgré leur nom. Maman dit souvent que la seule solution, pour des voyous comme nous, c'est d'acheter un martinet.

– J'en ai vu chez le marchand de couleurs, ils viennent d'en recevoir tout un lot.



Madame et mademoiselle Martinet à Lions sur Mer

Dignes de confiance

Au mois d'octobre 1950, nous commençons notre deuxième année d'école au Collège Sévigné. Noël quitte le jardin d'enfants et entre en onzième, moi je passe en dixième.

Depuis le temps, nous savons monter dans l'autobus à Gobelins et descendre à Observatoire-Port-Royal. Je donne les deux tickets au receveur de l'autobus, je lui montre nos cartes de réduction de famille nombreuse. Pas besoin d'Éliane. Maman me confie Noël. Elle dit que je suis un enfant très responsable.

Au moment où Noël traverse la rue Pierre Nicole en courant, à la sortie du collège Sévigné, une voiture manque l'écraser. Je bavarde avec mes copains. J'entends un grand bruit de freins, suivi d'un "Badang !" qui claque comme un pétard. Je me retourne, je vois mon frère précipité en l'air. Il fait un looping et retombe sur le capot, un peu étonné.

– Ouah, t'as vu ! me dit-il. C'est quoi, comme voiture ?

– Une Ford Vedette, c'est écrit dessus. Faudrait que t'apprennes à lire, quand même.

Il parle, j'en déduis qu'il est vivant. J'aime mieux ça, parce que s'il était mort je me ferais tirer les oreilles par maman. Le conducteur a eu très peur. Il a l'air plus embêté que nous.

– Ça va ? Tu n'as rien ?

– Oui, ça va.

– Tu es son frère ?

– Oui msieu.

– Euh, hmm, où habitez-vous, les enfants ?

– 68 boulevard Saint-Marcel.

– Ce n'est pas loin. Montez, je vais vous conduire chez vous.

Nous sommes enchantés, c'est drôlement mieux que l'autobus. Au lieu de marcher jusqu'à l'arrêt, d'attendre, de rester debout sur la plate-forme, nous sommes assis sur une banquette moelleuse et nous filons à toute vitesse. Nous trouvons le voyage beaucoup trop court. En plus, nous économisons deux tickets. Le seul ennui, c'est que Noël a les genoux arrachés, une fois de plus, et que ses mains sont toutes noires. Maman sera fâchée ; elle me demandera pourquoi je ne l'ai pas empêché de tomber et de se salir.

Nous allons chez Madame et Mademoiselle Martinet tout seuls. C'est à peine plus loin que le collège Sévigné. Il y a un truc intéressant en bas de leur immeuble, c'est la vitrine de la société de lutte contre la tuberculose.

– T'as vu, Noël, le microbe de la tuberculose, là sur l'image. Il a une sale tête.

– Il a pas de tête.

– Tu veux dire qu’il te ressemble ! Eh, mais dis donc, t’es venu jusqu’ici en chaussons.

– Ah ouais, tiens.

– Tu t’en es pas aperçu ?

– Ben, et toi ?

– Je regarde pas tes pieds.

– Moi non plus.

– On n’a qu’à dire que tu l’as fait exprès.

– Elles vont croire que je suis bête.

– Mais non. Tu diras que la lanière de ta sandale s’est cassée.

Les gâteaux chez les dames Martinet c’était juste au début, pour nous amadouer. Maintenant, nous étudions le solfège depuis des mois et des mois. Je connais rien de plus barbant que de lire une partition à haute voix en battant la mesure avec la main.

– Fa bécarré, la bémol, si bécarré, ré...

Ce qui prolonge le supplice, c’est que je ne suis pas du tout doué pour lire la clé de fa. Saleté de clé de fa.

Mais si, au fait, je connais un truc encore plus horrible, c’est de faire des tenues. Il faut poser les cinq doigts sur le clavier, les arrondir comme des arceaux, les lever un par un pour jouer chaque note cent mille fois.

Noël a de la chance, comme d’habitude. Il prend ses leçons avec Madame, qui est gentille. Elle est un peu comme une maman, et d’ailleurs elle a une fille. Moi, puisque je suis l’aîné, j’ai le privilège d’étudier avec Mademoiselle. Elle est très anguleuse. Sa voix est coupante. Elle trouve que je n’attaque pas les notes avec assez de vigueur et de précision. Je concentre toute mon énergie sur mes pauvres doigts, mais je me sens aussi mou qu’une méduse. Ces leçons m’épuisent, et je ne peux pas m’empêcher de bâiller...

– Allons, Jean-Jacques, mon garçon, réveillez-vous un peu, dit-elle. Du nerf !

– Oui, mademoiselle.

On dirait bien que je suis moins musicien que papa. À mon âge, il jouait déjà la Grande Polonaise de Chopin et aussi la Petite Polonaise et la Moyenne Polonaise et il préparait le Conservatoire là-bas chez lui.

Noël et moi, nous n’avons pas le droit de poser nos mains sales sur le clavier du grand Pleyel qui somnole dans le salon. Une fois par an, papa réveille le Pleyel en jouant la Sonate à Kreutzer avec Gelbhart, un violoniste qu’il a connu à Auschwitz. Le buste du compositeur est justement posé sur le piano. Son visage renfrogné montre qu’il n’est pas si sourd que ça. “*Ach*, le violoniste joue un bon demi-ton à côté. Le pianiste n’est pas mauvais, mais il confond ma musique avec celle de Chopin.”

Nous avons seulement le droit de travailler sur un vilain piano droit qui se trouve dans la chambre du bébé. Non, ce n’était pas le piano du chien. Papa et maman l’ont acheté après son départ, quand ils ont rencontré Madame et Mademoiselle. Nous ne deviendrons pas de vrais pianistes comme papa ; nous ne jouerons jamais sur le piano du salon.

Le salon est une pièce mystérieuse, réservée aux clients de papa. Nous les apercevons vaguement à travers les rideaux de la porte vitrée. Ils attendent en silence, assis bien droit sur leur chaise. Les dames lisent des vieux numéros de *Femmes Françaises* pour passer le temps.

Quand Monsieur Tavernier vient consulter papa, il ne reste pas assis sur sa chaise. Il se lève pour vérifier que les radiateurs fonctionnent bien, car c'est lui qui les a installés. Après avoir vu papa, il fait le tour de l'appartement pour examiner tous les radiateurs.

- Alors, les enfants, la sahalamandre chauhauffe bien ?
- Oui, msieu.
- Surtout ne la touhouchez pas !
- Non, msieu.

Il parle d'une voix pâteuse. Il marche en titubant. Il ne ressemble pas à une personne civilisée. On ne peut pas prévoir ce qu'il va faire. Si maman voulait me menacer, elle n'aurait pas besoin d'évoquer le croque-mitaine – elle n'aurait qu'à dire *M. Tavernier va t'emmener*. J'ignore si elle a peur de lui, comme moi. En tout cas, elle ne l'aime pas beaucoup.

- Tavernier était encore ivre, dit-elle à papa.
- Bah, avec son nom, il ne peut pas s'empêcher de boire... Je lui ai quand même dit que s'il continue, il va devenir alcoolique.
- Comme s'il ne l'était pas déjà !
- S'il paraît ivre, c'est qu'il n'est pas alcoolique. Les vrais alcooliques sont tellement habitués à l'alcool qu'ils peuvent en absorber d'énormes quantités sans devenir ivres.
- Eh bien moi, je me demande si c'est prudent de le laisser changer les radiateurs. Il pourrait faire une bêtise.
- Qu'est-ce que tu racontes ? C'est un excellent plombier. Il bat peut-être sa femme, mais nos radiateurs ne risquent rien.
- Il habite sûrement rue Poliveau avec les autres pauvres.

1951

L'Étoile mystérieuse

Après deux années au collège Sévigné, j'entre au lycée Montaigne, où il y a un "petit lycée".

Papa a tout prévu. Le lycée Montaigne est une école publique qui n'accepte pas les enfants de six ans en onzième, mais je peux entrer en neuvième malgré mon jeune âge parce que je viens d'une bonne dixième. Je dois prendre de l'avance pour aller à Polytechnique. J'ai entendu papa l'expliquer à Monsieur Daniel et Madame Christiane, un jour qu'ils étaient chez nous.

– Votre Serge, s'il a eu des bonnes notes en maths au bachot, il faut qu'il entre en Maths Sup et ensuite il ira en Maths Spé pour préparer les concours. Mais dites-moi, il est déjà grand, non ? Il a quel âge ?

– Vingt ans.

– Comment ça, il a passé son bachot à vingt ans ? Attention, pour Polytechnique il y a un âge limite.

– C'est à cause de la guerre. Il était à Mimizan.

– Mimizan ou pas Mimizan, il n'a plus que deux ans pour se présenter à Polytechnique. Le mien, il a déjà un an d'avance. S'il redouble une classe pour une raison ou pour une autre, il aura encore le temps. En plus, je l'ai mis au lycée Montaigne. Ce lycée s'arrête à la troisième. En seconde, les élèves vont à Louis-le-Grand. Pour les classes préparatoires, c'est ce qu'il y a de mieux¹.

– T'es drôlement bien renseigné, dis donc.

– Avant-guerre, j'ai travaillé à la fondation Curie. Mon patron avait son fils à Polytechnique, il m'a tout expliqué. Je pensais faire venir mon neveu de Pologne pour préparer le concours. Il était très fort en maths. Il s'appelait Dolek. Il aurait habité chez moi...

– Il est mort ?

– Ils sont tous morts.

Je suis le plus jeune de la classe. Les autres n'ont jamais entendu parler de Polytechnique. S'ils ratent l'examen d'entrée en sixième, ils ne pourront pas rester au lycée. Ils iront au cours complémentaire comme les élèves de l'école communale. Papa dit qu'il n'y a pas de mal à exercer un métier manuel.

– Médecin ou chaudronnier, c'est pareil. La seule chose qui compte, c'est de travailler le mieux possible.

¹ Aujourd'hui, le lycée Montaigne n'a plus de liens avec le lycée Louis-le-Grand. Ce dernier reste le meilleur endroit pour préparer le concours de Polytechnique.

Je me demande ce qui va se passer si tous mes copains du boulevard Saint-Marcel deviennent chaudronniers. J'en discute avec Noël.

– On n'a pas besoin de tellement de chaudrons, quand même.

– T'as les oreilles bouchées. Il a pas dit chaudronnier, il a dit cordonnier.

Chaque fois que Noël voit une échoppe de cordonnier, il se dit qu'il doit faire ses devoirs en vitesse et apprendre ses leçons par cœur, sinon il passera sa vie à ressemeler des chaussures.

Noël reste un an de plus au collège Sévigné, donc je prends l'autobus tout seul pour aller au lycée. La station Guynemer-Vavin n'est pas un arrêt obligatoire, comme Observatoire-Port-Royal. Il faut sonner pour demander l'arrêt, seulement la sonnette est bien trop haut pour moi. Je dois tirer la manche d'un adulte et le prier, *s'il vous plaît Monsieur, s'il vous plaît Madame*, de sonner à ma place.

Le jour de la rentrée, papa m'accompagne pour me montrer où est le lycée Montaigne. Avant d'arriver à Guynemer-Vavin, il tire la manche d'un passager de l'autobus.

– S'il vous plaît Monsieur, est-ce que vous pouvez sonner pour moi ?

Papa n'est pas très grand, mais le passager paraît quand même étonné.

– C'est pour montrer à mon garçon, lui explique papa.

Le lycée, c'est pas comme le collège Sévigné. On est noté et classé. Moi, je suis tout de suite premier. Je ne me donne aucun mal pour mériter cette place glorieuse. Quand je lis un mot, je m'en souviens comme si je l'avais pris en photo dans ma tête, alors je peux l'écrire sans faute. J'ai donc de bonnes notes en dictée et ça c'est la chose la plus importante en neuvième.

Les autres font plein de fautes. Ils ne savent pas prendre l'autobus tout seuls. Il y a en a un, Douillé, qui fait pipi dans sa culotte en classe. Son voisin proteste.

– Mdamé, l'a fait pipi !

Douillé se met à pleurer. La maîtresse va avec lui aux cabinets et lui enlève son slip. Elle rapporte du papier et essuie son banc, mais il refuse de se rasseoir. Mon copain Hamon rigole.

– Hé, Douillé, t'es tout mouillé !

La maîtresse veut l'asseoir de force. Il se débat, il crie comme le chien Wicky quand sa queue était coincée dans les roues de la poussette. La maîtresse soupire...

– Greif, toi qui es raisonnable, tu peux venir t'asseoir à sa place ?

– Moi, Mdamé ?

Hé, j'espère que c'est pas une punition. J'ai rien fait de mal, quand même. Non, c'est parce que je suis premier. Elle me trouve moins bête que les autres. Je m'assois tout au bord du banc. Il est encore un peu humide et il sent le pipi.

Papa et maman se réjouissent que je sois premier, bien sûr, et leurs amis aussi. Maman ne se plaint plus que je sois trop intelligent. C'est que je suis le premier premier. Les amis de maman ont perdu leurs parents, leurs frères, leurs sœurs, leurs neveux et leurs nièces en Pologne. Moi, je suis premier remplaçant. J'étais le premier

à marcher, le premier à parler... Ils s'émerveillaient de la facilité avec laquelle j'apprenais le français quand j'étais bébé. Une langue si difficile ! On avait beau m'observer autant que l'on voulait, je ne paraissais jamais me demander si un mot était masculin ou féminin.

Les amis de mes parents espèrent que leur vie va se retourner comme une crêpe. À la place de la guerre, la paix. Après le malheur, le bonheur. Au lieu d'être gazés, les enfants seront premiers en classe, puis riches et célèbres. Maman leur raconte la cérémonie de la remise des prix.

– C'était dans la salle des fêtes du lycée. Le proviseur a appelé : "Neuvième trois, prix d'excellence, Grief Jean-Jacques." Il a dit "Grief", mais ça ne fait rien. Les parents ont applaudi. Jean-Jacques s'est avancé jusqu'à l'estrade pour prendre ses prix. Il en avait tellement que j'ai été obligée de l'aider. J'étais fière comme tout, bien sûr.

Les prix, ce sont des livres. Je suis très content de recevoir un album de Tintin, *L'Étoile Mystérieuse*. Les bandes dessinées sont interdites à la maison, mais maman ne va pas m'empêcher de lire un de mes prix, et quoi encore. Sauf que l'histoire me fait très peur, parce qu'il y a un vilain prophète qui annonce la fin du monde et Milou a les pattes collées sur l'asphalte à cause de la chaleur.

1952

Savonette

Olivier souffle deux bougies le 3 janvier C'est un petit blondinet avec une grande bouche. Il est très intelligent ou en tout cas très bavard. Il a appris à parler dès que possible, afin de se mêler à la conversation de ses frères. Il retient et répète tout ce qu'il entend. C'est qu'il a deux bons maîtres, quand même. Il fait semblant de parler polonais. Il s'occupe si bien d'agrandir son vocabulaire qu'il oublie complètement d'apprendre à marcher. Il glisse à toute vitesse en position assise, comme une savonnette mouillée sur le carrelage de la salle de bain.

Noël et moi, nous trouvons qu'il exagère.

– T'as deux jambes et deux ans, donc tu devrais marcher.

– Faudra bien que tu t'y mettes un jour.

– Je ne vois pas pourquoi. Je n'ai pas envie. Je vais aussi vite que si je marchais. Au moins et en plus, je ne risque pas de tomber. Je ne comprends pas comment vous tenez debout, de toute façon.

– Ben, euh... Vaut mieux pas y penser.

– N'empêche, quand ta poussette deviendra trop petite, tu seras obligé. Tu peux pas glisser sur le trottoir du boulevard Saint-Marcel comme sur le parquet. Ou alors faudra mettre une semelle en cuir sur ton fond de culotte.

– Maman m'achètera une poussette plus grande.

Papa dit que maman le gâte.

– Si tu portes l'enfant tout le temps, comment veux-tu qu'il apprenne à marcher ? Dès qu'il pleurniche, tu le prends dans les bras. Laisse-le pleurer.

Maman, ça l'inquiète, cette histoire. Elle décide de l'emmener chez un médecin qui soigne les enfants. Nous interrogeons Olivier à son retour.

– Il a dit que maman doit t'acheter une poussette plus grande ?

– Il y avait des jouets dans la salle d'attente. Je vais suggérer à papa d'en mettre dans le salon.

– Des jouets pour apprendre à marcher ?

– Il dit que des enfants qui marchent tard, ça existe. C'est parce que j'ai un caractère prudent. Il m'a demandé si j'avais essayé de marcher. Je lui ai répondu que oui, que j'étais tombé. Il dit que je suis sans doute sensible, et que j'ai peur de recommencer. Il dit que ma tête est trop grosse, que j'ai du mal à garder mon centre de gravité au-dessus de mon polygone de sustentation. Ma tête est moins grosse que la tienne, je lui ai dit.

– Sang de gras vitré ? Palindrome d'ostentation ? C'est du langage de docteur. Faudra demander à papa de t'expliquer.

– Faudra aussi lui demander s’il a un médicament pour réduire les têtes, dans tous ceux qui sont cachés derrière la porte condamnée. Les Indiens Jivaro réduisent la tête de leurs ennemis, alors des explorateurs ont sûrement rapporté la formule. On te rétrécit la tête et tu marches, c’est pas compliqué.

Les voitures

Maman téléphone à des milliers de personnes.

– Jean-Jacques a eu le prix d’excellence !

Même en Argentine, en Afrique du sud et en Australie ils entendent parler de moi, car maman écrit à toutes ses copines qui se sont installées là-bas. Elles sont parties se mettre à l’abri le plus loin possible, en prévision du jour où les nazis reviendront.

Pas de chance, en huitième je cesse d’être premier. Pourtant je suis de plus en plus fort. Ça ne me suffit pas d’écrire les mots sans me tromper. J’utilise ma mémoire appareil photo pour passer à des travaux bien plus difficiles. J’arrive à reconnaître tous les modèles d’autos, français et étrangers. Je peux distinguer une Riley d’une Wolseley par la seule forme de son pare-chocs. Le fiancé d’Éliane a une Frégate. Maman dit que c’est louche qu’il conduise une si belle voiture. Quand je serai grand, je ferai dessinateur de voitures, comme métier. Ce qui est dommage, c’est que la maîtresse ne parle jamais de voitures. Elle veut que nous apprenions par cœur les noms des départements et des préfectures, *Ain : Bourg-en-Bresse, Aisne : Laon, Allier : Moulins*, à quoi ça sert je vous demande un peu. Si c’est pour exercer notre mémoire, nous pourrions aussi bien apprendre *Alfa Roméo, Austin, Borgwald, Buick, Chevrolet, Citroën, Delage, De Soto*.

Maman commence à s’inquiéter. Elle a peur que je rate le baccalauréat et Polytechnique.

Moi, je veux bien redevenir premier. Ils n’ont qu’à supprimer les interrogations, les compositions et tous les autres supplices qu’ils ont inventés pour nous noter. S’ils nous mesuraient avec des appareils, comme les infirmières à la visite médicale, personne ne se plaindrait. Au lieu de ça, ils nous mesurent au jugé. Ils mettent leurs notes à la tête du client. Ils ont des sautes de caractère, des humeurs, des lubies, des chouchous. Ils font régner la terreur. La vie serait plus facile sans les adultes, moi je dis. Il faudrait qu’une bombe atomique tue tout le monde. Je serais le seul survivant, ou peut-être qu’en cherchant bien je trouverais aussi une fille de mon âge. Nous pourrions conduire toutes les voitures et prendre des tas de jouets dans les magasins. Il n’y aurait plus personne pour nous mettre des mauvaises notes.

Natation

Papa dit que je devrais savoir nager, à mon âge. Il m’emmène à la piscine de la rue de Pontoise et me confie à un maître-nageur, un homme très grand qui se promène toute la journée en maillot de bain. Ce géant m’attache une sangle mouillée sous le ventre, me suspend à une sorte de grue et me descend dans l’eau, puis il se met à hurler par-dessus le brouhaha de la piscine.

– Replie tes bras et tes jambes ! Allonge tes bras et tourne tes paumes vers l'extérieur ! Appuie sur l'eau !

Je me demande si j'ai bien entendu, avec le bruit. Appuyer sur l'eau ? Si vous dites aux gens d'appuyer sur l'eau, pas étonnant qu'ils se noient.

Ce qui ne va pas du tout, c'est qu'il faut prendre une douche avant de se rhabiller. Je ne dis pas que la cabine de douche est une chambre à gaz. Non non, pas du tout. C'est de l'eau qui coule, bien sûr. Mais enfin, euh, je préférerais une baignoire comme à la maison.

En septembre 1952, Noël et moi nous passons une semaine chez une bonne amie de maman, Wanda Warner. Son mari est médecin de campagne à La Chaussée sur Marne, c'est très loin de Paris. Ils habitent une grande maison entourée d'un jardin. Au lieu d'ouvrir une boîte de conserve, il faut cueillir les petits pois et les écosser, on se croirait au moyen-âge.

Le soir, ils s'éclairent avec une lampe à pétrole. Nous devons faire attention, car si elle se renverse toute la maison risque de brûler.

Ils n'ont pas un frigidaire électrique, comme nous, mais une vieille glacière. Un jour sur deux, un gros bonhomme qui conduit une carriole tirée par un cheval vient livrer un pain de glace. Il le porte sur son épaule, posé sur un rectangle de tissu qui ressemble à un sac de pommes de terre.

Nous apprenons à nager dans la Marne. Wanda est comme maman, elle ne nage pas, mais elle entre dans l'eau avec nous pour nous surveiller.

– Attention, n'allez pas trop loin. Non non, qu'est-ce que vous faites... Jean-Jacques, Noël, revenez tout de suite !

Comme cela nous amuse de l'effrayer, nous oublions notre propre peur et alors c'est facile comme tout.

Dès notre retour à Paris, nous prenons l'habitude d'aller à la piscine de Pontoise tous les jeudis matin¹ pour nous entraîner. Bientôt, nous passons notre brevet de mille mètres, puis celui de deux mille cinq cents mètres. Cela fait soixante-quinze longueurs de bassin, plus d'une heure sans s'arrêter. Nous avons dit au maître-nageur que nous voulions passer notre brevet. Il ne peut pas nous surveiller constamment, donc après chaque aller-retour nous devons lui annoncer où nous en sommes : deux longueurs, quatre, six, huit, etc. Comme il donne des leçons, parle à des parents, part faire pipi, nous pouvons dire cinquante-huit au lieu de cinquante-six. Cela ne s'appelle pas tricher, mais profiter de l'occasion, comme maman quand elle va aux soldes des Galeries Lafayette.

La Fayette, c'est aussi le nom d'une rue où habite une autre amie de Maman, Tounia Kassar. Son mari et elle sont médecins. Cette famille-là, c'est tout le contraire de la nôtre. Chez nous il n'y a que des garçons, chez eux que des filles : Isabelle et

¹ On n'allait pas en classe le jeudi.

Anne-Marie, qui ont cinq et trois ans. Notre appartement du boulevard Saint-Marcel est grand, propre et bien rangé ; leur petit appartement est tout sens dessus-dessous. Maman dit que Tounia ne peut pas faire à la fois le docteur, la maman et la bonne. Peut-être qu'Isabelle ne supporte pas le désordre. En tout cas, elle se met en colère facilement. Elle dit des gros mots. Elle bat sa sœur. Au jardin, elle essaie de prendre les jouets des autres enfants et Tounia doit constamment l'en empêcher. Pendant que les autres mères tricotent tranquillement, elle ne peut pas quitter Isabelle des yeux un seul instant.

- Elle s'occupe de la fille tout le temps, alors la fille devient capricieuse, dit papa. Si maman avait une fille comme ça, ce serait le cabinet noir tout de suite.

Papa n'a pas de fille, mais il a une filleule. Elle s'appelle Martine, elle a au moins deux ans de plus que moi. Nous la voyons rarement, jusqu'au jour où elle vient s'installer chez nous après un accident de voiture. Elle n'a pas une égratignure, son père non plus, mais sa mère s'est cogné la tête alors on l'a opérée à l'hôpital. Noël et moi, nous n'avons jamais vu une fille de près. Elle nous montre qu'elle ne fait pas pipi comme nous. Franchement, notre méthode est plus commode.

Papa va à l'hôpital pour voir Suzanne, la mère de Martine.

– Elle souffre de lésions de la partie gauche du cerveau, nous dit-il. C'est la partie du cerveau qui contient le centre de la parole. On le sait depuis très longtemps, parce qu'on a remarqué que les soldats qui ont reçu un coup de hache ou d'arquebuse à cet endroit-là ne pouvaient plus parler. On appelle cela une aphasie.

– Ah fusil ? demande Noël.

– Non, a-pha-sie. J'ai étudié cette maladie quand j'ai appris la neurologie. Il existe toutes sortes d'aphasies, en vérité. Certaines personnes peuvent parler, mais il leur manque des mots. Ou bien c'est la syntaxe qui se dérobe. Ou l'écriture.

Papa trouve le cas de Suzanne intéressant : elle répète toujours les mêmes mots, *eh bien dis*. Sûrement qu'elle les a prononcés au moment de l'accident. En plus, son visage est tout bizarre et elle est un peu paralysée.

– Elle retrouvera l'usage de la parole ? demande maman.

– Avec ces lésions-là, sans doute pas.

– Si elle était morte dans l'accident, ce serait mieux pour tout le monde.

Elle ne dit pas ça devant Martine, évidemment.

L'année 1952 porte un nom : l'année Victor Hugo. Nous apprenons ses poésies en classe, ça s'appelle *L'Art d'être Grand-père*.

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
 Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
 J'allai voir la proscrire en pleine forfaiture,
 Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture...

Ouais, ben moi, quand j'étais dans le cabinet noir, personne est venu me glisser dans l'ombre un pot de confiture. C'est parce que les Assassins ont tué tous mes grands-pères. Pour la confiture, tant pis, mais j'aimerais bien avoir un pépé et une mémé, comme tout le monde, pour les cadeaux de Noël et d'anniversaire.

Victor Hugo, ils fêtent son cent cinquantième anniversaire. S'il était encore vivant, il serait vraiment vieux. Je me demande ce qui leur prend, de fêter l'anniversaire de quelqu'un qui est mort.

Ça me rend tout triste de penser que l'année prochaine n'aura pas de nom. En plus je trouve que mille neuf cent cinquante-deux c'est déjà un chiffre élevé. On pourrait s'arrêter là.

1953

L'été à Mimizan

En été, nous avons trois mois de vacances. Maman dit que ça fait trop. Elle est jalouse ou quoi ?

D'habitude, elle nous envoie à Mimizan pour six semaines et ensuite toute la famille part ensemble. L'année dernière nous sommes allés visiter l'Italie. Nous avons vu Venise où ils ont des bateaux à la place des voitures et Florence où il y a un vieux pont avec des maisons dessus. Papa et elle voulaient toujours passer des heures dans des musées à regarder des tableaux qui étaient tous pareils. Noël et moi, nous courions dans les salles alors les gardiens nous disaient des choses pas très aimables en italien. Olivier pleurait parce qu'il ne savait pas encore courir. Cette année, papa et maman décident d'aller en Espagne sans nous. Olivier va habiter à la campagne chez Éliane. Pour Noël et moi, ce sera trois mois à Mimizan.

– Vous vous amusez mieux à la plage que dans les musées, à votre âge, nous explique Maman.

Nous ne partons pas à la colonie en même temps que Madame Christiane et les autres enfants parce que le cousin Max veut nous voir. C'est un cousin de papa qui habite en Amérique¹. Il nous emmène en haut de la tour Eiffel. Les Américains sont très riches : il paie l'ascenseur, pourtant ça coûterait beaucoup moins cher de monter par l'escalier.

Ensuite, nous allons à Mimizan tous les deux. Nous prenons le train de nuit jusqu'à Labouheyre. Le compartiment est presque vide, donc nous pouvons nous allonger sur les banquettes pour dormir. Je réveille Noël à l'aube.

- Regarde, c'est déjà Bordeaux.
- Faut pas rater la gare.
- T'inquiète. On entendra bien quand le chef de gare dira "Labouheyre, Labouheyre, deux minutes d'arrêt !"
- L'autocar viendra juste pour nous deux ?
- Bien sûr que non. T'as remarqué qu'il y a une micheline, à Labouheyre ?
- Micheline ? C'est une monitrice de la colo ?
- Mais non, une micheline c'est un autorail, un petit train rouge.
- J'ai jamais pris de micheline. Elle va jusqu'à la colonie ?
- Jusqu'à la gare de Mimizan. Ensuite, nous marcherons, c'est pas loin.
- Si le petit Michel se marie, sa femme s'appellera Micheline.
- Et toi ta femme s'appellera Noëline ?
- Mais si, regarde : papa s'appelle Jacques et maman Jacqueline.

¹ Voir l'arbre généalogique de la famille Greif dans *Lonek le hussard*.

– Ah ouais... Ptêt qu'il deviendra conducteur d'autorail. Alors il dira : "Ma Micheline marche pas très bien en ce moment" et les gens lui demanderont : "Ta femme ou ta locomotive ?"

Papa et Maman passent par Mimizan sur le chemin de l'Espagne. J'aurais préféré qu'ils viennent pas, parce que ça me fait triste quand ils repartent. Ça me picote le nez. Oh, oh, attention, si je ne me retiens pas je vais me mettre à pleurer. Je me bagarre un peu avec le petit Michel pour me changer les idées. Il est petit, mais il se défend bien.

Je suis très content de fêter mon anniversaire¹ à la colonie. La cuisinière basque prépare son fameux gâteau pour moi. Quand elle l'apporte, tout le réfectoire entonne la chanson d'anniversaire composée par Madame Christiane :

*Mon petit Jean-Jacques, c'est ton anniversaire,
En ce beau jour, chacun te fêtera !
De ce beau jour et de cette galette,
Toute ta vie ton cœur s'en souviendra.*

Le gang des stylos

En octobre 1953, j'entre en septième au lycée Montaigne. C'est la dernière année où les filles et les garçons sont mélangés. À partir de la sixième, il y a le lycée des garçons et celui des filles. Je suis assis à côté d'une grande fille timide qui ne sait parler qu'à voix basse. Elle a reçu un stylo-bille pour son anniversaire, mais elle est trop craintive pour écrire avec. C'est défendu. Bien qu'ils n'aient pas gravé le règlement sur le mur en lettres d'or, nous savons bien que nous devons écrire avec un porte-plume. La preuve, c'est qu'ils ont creusé des trous dans nos bureaux et mis des godets d'encre violette dedans. Puisqu'elle en fait rien, de son stylo-bille, autant qu'il profite à quelqu'un qui saura vraiment l'apprécier. Je le pique en douce. Je le montre à Noël, puis à Hamon et Caron, mes deux copains. Je dessine des voitures et des avions, j'imité la signature grandiose de papa.

À quoi ça sert d'avoir un stylo-bille si je peux pas le montrer à tout le monde ? Je le rapporte en classe une semaine plus tard. Ma voisine s'étonne de sa voix fluette.

– C'est drôle, on dirait le stylo-bille que j'ai perdu.

– Tu l'as perdu ? Ah oui, je me souviens que tu me l'as dit. Justement, je l'avais trouvé joli, alors comme j'ai vu le même quand je faisais des courses avec ma mère, je lui ai demandé de me l'acheter.

J'ai déjà neuf ans, donc j'ai eu le temps de réfléchir. Je comprends que j'ai le droit de commettre des crimes. Ce qui est interdit, c'est de se faire prendre. Avec Hamon et

¹ Le 23 septembre.

Caron, qui ont appris la même chose chez eux, nous décidons de fonder un gang de voleurs de stylos.

Même si mes parents ne sont pas vraiment pauvres, ils connaissent la valeur de l'argent. Je n'ai pas besoin d'un stylo. Un porte-plume ne coûte presque rien, et n'oublions pas que l'encre est gratuite. Hamon, Caron et moi, nous admirons ces instruments brillants qui font clic quand on les encapuchonne. Au grand lycée, ils n'écrivent plus avec des porte-plumes, donc ils ont plein de stylos. Hamon se présente au service des objets trouvés, tenu par un vieux surveillant en blouse grise.

– Msieu, j'ai perdu mon stylo.

– Il était comment, ton stylo ?

– Euh, noir, avec un capuchon doré.

– Ah non, je n'ai pas ça. Tu vois, il y a celui-ci, qui est bleu avec un capuchon argenté, et celui-là qui est marron et c'est tout.

Hamon revient dans la cour et nous décrit le stylo bleu. Caron va le réclamer.

– Msieu, j'ai perdu un stylo bleu avec un capuchon argenté.

– Il écrit de quelle couleur, ton stylo ?

– Euh, bleu...

– Nous allons l'essayer. Regarde, ce stylo écrit noir. Il ressemble au tien, mais ce n'est pas le tien.

Il ne me reste plus qu'à aller voir le vieux surveillant pour déclarer la perte d'un stylo bleu à capuchon argenté qui écrit noir.

Bien travaillé. Nous emportons le stylo bleu chez nous à tour de rôle.

– Qu'est-ce que c'est que ce stylo ? demande maman.

– C'est un copain qui me l'a prêté.

– Oui, eh bien j'espère que tu ne vas pas faire des taches partout.

J'ai connu Hamon et Caron en neuvième, mais nous sommes maintenant dans des classes différentes. Nous décidons que je vais voler un stylo dans ma classe et le donner à Hamon. Il volera un stylo dans sa classe et le donnera à Caron, qui volera un stylo et me le donnera. Nous nous félicitons pour notre ingéniosité. Ça peut pas rater. Bon, d'accord, nos camarades de classe se contentent du porte-plume et de l'encre violette, mais des nouveaux stylos envahissent les papeteries et Noël approche (pas mon frère : la fête). Il suffit donc d'attendre.

Voilà. Un élève de ma classe apporte un beau stylo rouge à capuchon doré au début du mois de janvier. Sa plume est protégée par un carénage aérodynamique. Il ressemble au Parker avec lequel papa écrit des ordonnances illisibles. Je n'arrive pas à en détacher mon regard. Dans mon impatience d'inaugurer notre plan et de donner l'exemple à mes complices, je le vole dès la première récréation.

Le propriétaire du stylo n'est pas très content. Son cadeau de Noël ! Un de mes copains, que l'on appelle Le Chinois parce qu'il est vietnamien, avait déjà sa petite idée sur le retour du stylo-bille de ma voisine. Il m'observe d'un air soupçonneux pendant la classe. Ouh, ça sent le roussi... À la récréation suivante, je sors très vite. Je me précipite dans les cabinets des garçons. Je sais où ils se trouvent, ça sent assez

mauvais, mais je n'y suis jamais allé. L'idée d'entrer devant tout le monde dans ce lieu répugnant... Là, bien sûr, il y a urgence. Hamon, j'ignore où il est. Je ne le verrai qu'à l'heure du déjeuner. D'ici là, il faut que je fasse disparaître le stylo... Je m'appête à le cacher dans ma sandale, mais déjà le Chinois tambourine à la porte.

– Greif, sors de là ! Je sais que c'est toi qui l'as. Donne-le, sinon je te fouille et je t'emmène chez le surgé.

C'est râpé. Je glisse le cylindre rouge sous la porte. Pendant que le Chinois part le rendre à son légitime propriétaire, je reste prudemment dans les cabinets. Après la récréation, nous allons à la visite médicale. Les élèves, assis en slip dans la salle d'attente surchauffée, chantent "Hou le voleur ! Hou le voleur !" tous ensemble. L'infirmière vient réclamer un peu de silence.

– Laissez-le donc tranquille.

Moi, je me tiens bien droit dans mon coin et je serre le renardeau sur mon ventre. Le plus embêtant, c'est que j'arrive pas à faire pipi dans le verre.

M'en fiche. Le porte-plume et l'encre violette, ça suffit pour écrire et pour dessiner. Les surfaces blanches me fascinent. J'aime les couvrir de lignes, de hachures et d'arabesques. J'installe un élevage de serpents dans les marges de mon carnet de notes. Ainsi, on reconnaît du premier coup d'œil que c'est le mien.

Ils devraient peut-être graver le règlement en lettres d'or, quand même, ou au moins le distribuer au début de l'année. J'ai bravé le onzième commandement : *Sur ton carnet de notes point ne gribouilleras*. Le maître m'inflige une "punition administrative", c'est une feuille de papier que je dois rapporter signée par l'un de mes parents. Les autres élèves disent "une P. A." Ils ont l'habitude, ils les collectionnent. Ah, mais moi, je ne peux imaginer chose plus affreuse. Mes pauvres parents ! Ils ont tellement souffert pendant la guerre, tous les leurs gazés par les Assassins, ils espèrent au moins que leurs enfants les consoleront en réussissant dans la vie, et maintenant ils vont apprendre en lisant ce papier que leur fils aîné est devenu un délinquant juvénile.

– Ça te servira de leçon, dit maman en signant la feuille. Tu ne dois pas dessiner sur ton carnet de notes.

Et où est-ce que je peux dessiner, alors ? Elle pourrait m'offrir un cahier à dessin et une boîte de crayons de couleur. Sauf que ça reviendrait à récompenser l'enfant quand il a fait une bêtise. En plus je dessinerais des voitures et ça lui plairait pas parce qu'elle préfère les fleurs.

Mauvaise année... Je reçois une deuxième P. A., motif : a gardé sa casquette dans les rangs. J'obéissais à maman qui m'a fait promettre de garder mon cache-nez et ma casquette avec ce froid, parce qu'on s'enrhume par le haut. Ce mystérieux règlement, qui n'est gravé nulle part, affirme que l'on doit se découvrir quand on se met en rangs avant d'entrer en classe... Il faut que je me tienne à carreau. Au bout de trois P. A. dans le même trimestre on reçoit un blâme et au bout de trois blâmes ils vous renvoient du lycée.

Je déteste ces lois cachées que l'on découvre quand on les transgresse. J'ai l'impression d'errer dans un labyrinthe de verre et de me cogner aux vitres là où je croyais pouvoir avancer tout droit.

Le petit pensionnaire

Olivier marche, mais il ne s'éloigne pas beaucoup de maman. Il ne pourrait pas aller à l'école tout seul, comme nous, et y affronter les matamores de la cour de récré. Elle l'inscrit dans une école pour enfants en sucre.

– C'est Tounia qui m'en a parlé, explique-t-elle à papa. Isabelle lui donne des soucis. D'ailleurs, même si Isabelle n'était pas difficile, Tounia chercherait une école moderne. Elle s'intéresse à la pédagogie. Sa sœur a travaillé avec Kortschak avant la guerre.

– Qui ça ?

– Kortschak, à Varsovie. Il a fondé des écoles, des orphelinats. Mais si, tu sais, il est parti avec les orphelins, dans le ghetto. Elle a trouvé à Saint-Cloud, ça s'appelle *L'école active de Saint-Cloud*. La directrice, Mme Médict, a écrit des livres sur les méthodes nouvelles d'enseignement, c'est une pédagogue réputée. Ils respectent la personnalité de chaque enfant, en principe. Les élèves étudient le matin. L'après-midi, ils se livrent à des travaux manuels et artistiques, ils cultivent des légumes dans le jardin de l'école, ils se promènent dans le parc de Saint-Cloud. Une ancienne élève du Conservatoire vient donner des leçons de piano une ou deux fois par semaine. Cela plaît à Tounia. Elle a beaucoup étudié le piano dans sa jeunesse. Pas autant que toi, bien sûr.

Papa n'y croit pas.

– Comment tu iras là-bas ?

– Je change à Jussieu, je prends la ligne dix jusqu'au terminus, ensuite il y a un autobus.

– Tu en as pour une heure dans chaque sens. Et ensuite tu dois aller le chercher.

Papa a toujours raison. À la fin de la première semaine, maman reconnaît que le trajet est trop long.

– Tu pourrais y aller en voiture, lui dit papa, puisque tu as le permis.

– J'ai peut-être conduit deux fois avant-guerre. Il faudrait d'abord que je reprenne des leçons. De toute façon, j'ai parlé à Mme Médict. Elle propose un arrangement spécial pour Olivier, parce que c'est un enfant exceptionnel.

– En une semaine elle l'a déjà jugé ?

– Elle n'a jamais vu un enfant de trois ans et demi qui parle aussi bien. Et qui dit des choses aussi originales.

– Mettons. Quel genre d'arrangement ?

– Je le laisse là-bas.

– Comment ça, tu le laisses ?

– Pendant la semaine. Il dort chez elle. Je l'emmène le lundi matin et je vais le chercher le samedi à midi.

Sans accent

– Il a passé deux ans dans tes bras et un an dans tes jupes, et d'un seul coup, tu l'abandonnes à une inconnue. Enfin, c'est peut-être une bonne idée. Il est temps qu'il devienne indépendant.

Papa et maman pensent que les enfants doivent savoir se débrouiller. C'est pour le jour où les nazis reviendront. Olivier ne sait pas qu'il doit se préparer à résister comme papa. Il n'est pas resté dans les jupes de sa mère, papa.

En attendant de devenir débrouillard, Olivier obéit à ses parents et part en pension.

– Et alors, ton école ? lui demandons-nous.

– Le matin, je mange des tartines grillées. Le soir, Mme Médici me chante des chansons pour m'endormir. Mme Jamet me montre les gammes. Je sais déjà do majeur, sol majeur et la mineur.

– Mme Toujours ?

– Jamet. C'est ma prof de piano.

1954

Un nouveau Mozart

Maman rapporte d'étranges nouvelles de Saint-Cloud.

– Mme Jamet et Mme Médici disent que c'est un enfant prodige, un nouveau Mozart. En six mois, il a dépassé des gosses qui apprennent le piano depuis des années.

Mme Médici lui chante des chansons et elle joue aussi du piano, je pense. J'imagine qu'elle ressemble à Madame Christiane, qui connaît un million de chansons et joue très bien du piano. Tandis que maman ne chante jamais, même pas *Au clair de la lune*. En tout cas, Olivier a commencé par jouer du piano en égrenant les notes bien gentiment, comme un enfant qui lit un texte en ânonnant, comme Noël et moi le faisons encore après des années. Et puis un beau jour, je ne sais pas comment, il s'est mis à jouer comme papa. Il ne sait pas lire les mots, mais il lit les notes sur la partition. Il déchiffre mains ensemble, il improvise, il reproduit ce qu'on lui chante, et tout ça sans les pédales parce que ses jambes sont bien trop courtes. Quand il entend une musique, il peut dire si c'est du fa majeur ou du la mineur.

– Tu t'ennuies tellement, dans ton pensionnat, que t'aimes encore mieux travailler tes gammes et tes arpèges.

– Tu devrais prendre des leçons avec Mlle Martinet. Ça te passerait l'envie de devenir un nouveau Mozart.

La trottinette et le vélo

Noël et moi, nous possédons une trottinette à pédale. Une trottinette chacun, ce serait mieux, mais c'est pas le genre de la maison. Nous devons même nous réjouir d'avoir seulement un jouet pour deux, car cela nous apprend à partager. Il est interdit de dire "mon ours" ou "mon camion" :

– Comment ça, mon camion ? Il n'y a pas de mon camion et de ton camion ; il vous appartient à tous les deux.

Papa et maman disent que toute l'humanité va bientôt adopter ce système, qui s'appelle le communisme. Ainsi, il n'y aura plus de riches et de pauvres. Ils sont communistes, mes parents, et tous leurs amis aussi. Ça me plaît pas beaucoup, ce communisme.

Nous montons à deux sur la trottinette. Noël pédale devant et moi, accroché à sa taille, je me laisse emmener sans me fatiguer. Il proteste mollement.

– Eh, à toi de pédaler un peu. Tu te prends pour le chef parce que t'es plus vieux.

– Oh, eh l'autre ! Tu sais bien que t'es plus fort que moi. J'arrive à pédaler tout seul, mais pas avec quelqu'un derrière. Si tu veux, je pédale et toi tu cours à côté !

– Bon, bon, d'accord, je pédale.

Nous allons au bout du boulevard Saint-Marcel et descendons le boulevard de l'Hôpital jusqu'au pont d'Austerlitz. Nous traversons le pont en prenant bien soin de regarder seulement à gauche, du côté de Notre-Dame. Nous avons peur d'apercevoir, au bout du pont sur la droite, le bâtiment où ils gardent les noyés trouvés dans la Seine et les autres morts qu'ont pas de carte de visite. C'est plein de cadavres pourris, là-dedans. Ça s'appelle la morgue.

– Qu'est-ce qu'ils en font, des cadavres ? demande Noël.

– Si personne vient les chercher au bout d'un an et un jour, ils les donnent à l'école de médecine. Les étudiants les coupent en morceaux pour apprendre où est le foie et tout ça.

– Ils les mettent sur le billard ? C'est pour ça que le camion qui les emporte s'appelle un corps-billard ?

– Mais non ! Corbillard, ça vient de corbeau : c'est tout noir et ça mange les macchabées. Eh, parlons d'autre chose. Tu me donnes le cafard.

Je déteste tous les signes de la mort. Quand les gens meurent, on accroche un drap noir à la porte de leur maison avec la première lettre de leur nom. Un jour, ils mettront un drap noir avec la lettre G à la porte de ma maison parce que je serai mort. Si je pense à ça le soir dans mon lit, j'ai envie de pleurer et je peux pas m'endormir. Ceux qui croient au père Noël et au paradis ont bien de la chance.

Nous allons jusqu'à la gare de Lyon pour admirer les vitrines des magasins de trains miniatures. Le but de notre promenade, c'est un magnifique magasin de jouets du boulevard Beaumarchais. Au retour, nous traversons l'île Saint-Louis pour aller voir le magasin de jouets situé boulevard Saint-Germain entre la rue de Pontoise et la place Maubert, puis celui de la rue Monge.

Nos jouets disparaissent de temps en temps. Maman dit qu'elle les donne aux pauvres et que nous devons nous réjouir de faire le bonheur d'enfants qui n'ont rien. Encore une idée idiote comme leur communisme.

Une fois qu'elle a pris nos jouets, c'est nous qui n'avons plus rien. En tout cas, nous n'avons pas d'argent. Quand nous transpirons après avoir beaucoup pédalé (je veux dire, quand Noël transpire), nous entrons dans un café pour demander un verre d'eau, parce que c'est gratuit. Un jour, dans l'île Saint-Louis, le patron du café verse un liquide rouge vif dans l'eau.

– Tenez, les gosses, je vous mets un peu de grenadine, ça vous fera pas de mal.

– Oh merci msieu !

Ah la bonne affaire ! Noël pédale avec une vigueur joyeuse sur le pont de la Tournelle.

– Il était drôlement gentil, le patron du café.

– J'ai bien repéré lequel c'était, comme ça nous pourrions revenir.

Ce qui est curieux, c'est que la fois suivante, nous n'avons plus envie de nous arrêter dans ce café ni même de passer devant – nous changeons d'itinéraire et rentrons par l'île de la Cité.

Pour mon dixième anniversaire, le 23 septembre 1954, je reçois un beau vélo bleu. Je le trouve dans ma chambre en me réveillant. Aucun cadeau ne m'a jamais fait autant de plaisir. Noël est très content lui aussi : il pourra profiter de la trottinette tout seul.

Ayant remarqué que je ne me suis pas encore débarrassé de la détestable manie de grandir et qu'il faut constamment m'acheter de nouvelles sandales, maman a choisi un vélo taille douze ans pour éviter de devoir le remplacer tout de suite. Mes pieds ne touchent pas les pédales, donc je ne peux pas me prendre pour Coppi ou Bartali. Un menuisier de la rue Poliveau, client de papa, fabrique pour moi des sortes de cales qui enserrent les pédales. Même avec les cales, je n'arrive à pédaler qu'en oubliant la selle pour m'asseoir sur la barre.

Je n'ai pas assez de force dans les mains pour serrer les freins tout neufs. Un dimanche, dans un terrain de camping au bord du Grand Morin, mon vélo s'emballe alors que je descends un chemin trop pentu. Oh, oh, ça va beaucoup trop vite ! Je ne contrôle plus ma machine – j'ai l'impression de glisser sur un toboggan. Si ça continue, je vais me fracasser le crâne sur un arbre ! Je donne un coup de guidon pour sortir du chemin et tenter de m'arrêter, mais je ne vois pas un petit muret caché par les hautes herbes. Je m'envole, j'atterris sur la tête, je m'assomme. Je me réveille couché sur la banquette arrière de la voiture, un peu vaseux mais sain et sauf. Rien de cassé, même pas le vélo. Papa a eu si peur qu'il oublie de se fâcher. Je suis sous sa responsabilité, puisque Maman est restée à la maison avec Olivier. Il se demande sûrement comment la convaincre que ce n'est pas de sa faute, tout ça. Noël est assis devant, pour une fois.

– T'aurais dû freiner, dit-il.

Papa se fâche très facilement dans la voiture. Il klaxonne quand les autres conducteurs ne roulent pas assez vite sur la route ou ne démarrent pas tout de suite au feu vert. Il veut toujours aller à cent à l'heure. Il déteste attendre. Son sang bout plus facilement que l'eau du radiateur.

Un jour que nous allons tous les cinq à la vente de charité de l'amicale d'Auschwitz, nous sommes coincés rue Broca par un camion dont le chauffeur descend des cageots de tomates sur le trottoir. Papa martèle son volant. Au bout de dix-sept secondes, il devient aussi rouge que les tomates et ouvre sa portière.

– Eh, vous ne pouvez pas bloquer la rue. Dégagez... Je dois passer !

– Vous voyez bien que je livre.

– Comment ça, vous livrez ? Moi je suis médecin, je suis appelé en urgence !

– Ah, y'a pas le feu, mon petit bonhomme.

– Foutez-moi le camp tout de suite avec votre camion !

– Calme-toi, Jacques, je t'en supplie...

– Toi, te mêle pas de ça.

Il sort de la voiture.

– Vous ne m'avez pas bien compris, peut-être ?

– Eh, mon pote, tu commences à faire chier.

– Je vais te casser la gueule, moi, tu vas voir.

Et bing ! Et pan ! Et toc ! Ce n'est pas moi qui reçois la fessée, mais mon sang se glace dans mes veines quand même. Papa revient. Il marmonne je ne sais quoi. “Foutu crétin”, peut-être, ou bien “Fils de putain”. Avec ça, le camion n'a pas bougé, donc nous sommes obligés de repartir en marche arrière.

– Alors te voilà bien avancé ! remarque maman.

Le chef du gouvernement, il s'appelle Mendès-France, trouve que les enfants des écoles ne devraient pas boire de vin à leur âge. Il a bien raison. Moi, j'y touche pas à leur vin. Je veux pas devenir comme le plombier Tavernier et les autres ivrognes de la rue Poliveau. À la cantine, pour faire plaisir à Mendès-France, ils remplacent le vin par du lait. J'aime pas ça non plus. Je bois rien, comme ça pas besoin d'aller aux cabinets.

Papa dit que Mendès-France est très bien, malgré qu'il soit pas communiste.

– Les français boivent beaucoup trop d'alcool. Ça commence au berceau. Quand un bébé est nerveux, ils mettent de l'eau-de-vie dans son biberon.

– Un biberon d'eau-de-vie ? J'ai jamais vu ça.

– Ils ajoutent l'eau-de-vie dans un biberon de lait, ça ne se voit pas.

– Et moi, j'en buvais ?

– Bien sûr que non.

– Mais toi tu bois du vin...

– Le vin n'est pas mauvais quand on le boit en petites quantités.

Papa et maman boivent du vin en petites quantités à table. À la fin du repas, après le café, maman fume une cigarette et papa allume sa pipe.

Excès et défaut

Je réussis mon examen d'entrée en sixième. C'est facile : il faut avoir une bonne note en dictée et savoir six fois sept quarante-deux.

J'émigre dans le grand lycée. Je commence l'étude du latin, *rosa rosa rosae, alea jacta est, fluctuat nec mergitur, Cesarem legato alacrem eorum*. Au lieu d'un maître, nous avons maintenant des tas de professeurs. Le premier jour, ils nous font tous remplir la même fiche : Greif Jean-Jacques, 23 septembre 1944, père médecin mère ménagère, 68 boulevard Saint-Marcel Paris cinquième. Une seule fiche ça devrait suffire, moi je dis.

Je sais bien compter. Papa, qui est le roi du calcul mental, nous propose souvent des exercices.

– Regardez, les enfants, je fais du soixante à l'heure. Combien de temps faut-il à la voiture pour aller d'une borne kilométrique à la suivante ?

– Euh... Soixante kilomètres en une heure, ça fait un kilomètre par minute !

– Très bien. Et si je faisais du quatre-vingt-dix¹ ?

Avec cet entraînement, je suis devenu très fort en calcul. Sauf qu'en sixième, on ne fait plus de calcul. À la place, il y a un truc qui ressemble, ça s'appelle les mathématiques. Nous apprenons les divisions qui ne tombent pas juste, où il faut donner deux résultats : par excès et par défaut. Vingt divisé par trois ça fait sept par excès et six par défaut. Pour la première composition de mathématiques de l'année, je trouve mes deux résultats à la vitesse de l'éclair, seulement je ne me souviens plus du sens des mots "excès" et "défaut". Lequel désigne le nombre le plus grand ? Lequel le plus petit ? Quelqu'un qui boit trop, on dit qu'il se livre à des excès. C'est un défaut plutôt qu'une qualité. Si l'excès est un défaut, comment voulez-vous que je m'y retrouve ?

J'ai bien réussi mes opérations, donc j'aurai une bonne note, mais il me reste à régler cette petite question de vocabulaire. Je sors mon cahier de mathématiques de mon cartable pour...

– Mais qu'est-ce que tu fais, toi là-bas ? Petit voyou ! hurle la prof de maths en bondissant sur moi.

C'est une dame énorme et méchante. Moi, j'ai rien fait de mal. Je voulais juste vérifier des mots, cela n'avait rien à voir avec les mathématiques. Ça aussi, c'est interdit ? Si j'avais retiré de mon cartable un boulier pour faire la division à ma place, on aurait pu m'accuser d'avoir triché, mais là, je voulais seulement...

– Tu auras zéro!

Bien entendu, je cache cette catastrophe à maman (à qui papa a délégué le soin de surveiller nos études). La composition comporte plusieurs exercices, donc le zéro n'apparaît pas sur mon carnet, mais abaisse ma note à six sur vingt. La prof de maths me considère comme un mauvais élève, j'ai même pas envie de lui prouver qu'elle se trompe. De toute façon, on n'a jamais vu un professeur reconnaître son erreur ou alors peut-être juste avant de se suicider. J'ai de bonnes notes en français et en latin, de mauvaises notes en mathématiques. Tout le monde trouve ça normal puisque les littéraires ne sont pas scientifiques et vice-Versailles.

Maman n'est pas contente.

– Tu pourrais faire un effort, dit-elle.

Ma moyenne générale reste assez haute pour qu'on me range parmi les bons élèves. La preuve, c'est que le lycée m'invite avec les autres pour fêter la Saint-Charlemagne. Il paraît que l'empereur Charlemagne, je sais pas s'il était saint, a inventé l'école. Les bons élèves le remercient, les cancre le détestent. On nous sert des brioches et du chocolat chaud au réfectoire, puis on nous projette des films de Charlot dans la salle des fêtes.

¹ Comment ça, c'est difficile ? Un enfant de neuf ans peut y arriver ! Bon, je donne la réponse : quarante secondes.

Noël et moi, nous sommes les as des petites voitures Dinky Toys. Nous roulons nos voitures sur le tapis de notre chambre, dont le dessin comporte justement des bandes ressemblant à des routes.

- Rreuh rreuh... Tut tut ! Laisse-moi passer, j’ai priorité.
- C’est un feu rouge. Tu dois t’arrêter.
- Depuis quand il y a un feu rouge ici ?
- Ils l’ont installé la semaine dernière parce que le carrefour était dangereux.

Notre collection de Dinky Toys a beaucoup de valeur. Pour obtenir une voiture, il faut échanger au moins dix rods¹. Pour obtenir un rods, il faut risquer une énorme quantité de billes. Des élèves sont assis tout le long du mur, dans la cour de récréation, un petit soldat debout entre leurs jambes écartées. On gagne le soldat en le tirant aux billes. Un beau rods peut attirer une vingtaine de tireurs. Le propriétaire leur fait signe de reculer.

- Plus loin, plus loin...

Toute la ligne des tireurs recule. On croirait les Autrichiens à la bataille d’Austerlitz.

- Encore plus loin !
- Eh, t’es maboul ?
- Faut pas déconner...
- Pour un rods en plastoc !

Les tireurs renoncent, les badauds s’esclaffent. Le propriétaire met de l’eau dans son vin.

- Bon, ça va, revenez...

Quand on a besoin de regagner des billes, on s’assoit, on écarte les jambes et on sacrifie un soldat. Parfois, le premier tireur abat le soldat, si bien que l’on gagne une seule bille. C’est ce qu’on appelle les risques du métier. Ah, et aussi, à propos de risques du métier, il ne faut pas s’asseoir trop près du rods, sinon on risque de recevoir des billes dans les parties².

Maman nous donne cent francs³ d’argent de poche par semaine, juste de quoi acheter deux billes (ou un sachet de sucre en poudre aromatisé appelé “Mistral gagnant”), de sorte que nous avons dû travailler dur pour bâtir notre parc automobile.

Nous passons beaucoup plus de temps à exercer notre adresse aux billes, dans notre chambre, qu’à préparer nos leçons de piano. C’est normal, c’est un travail qui rapporte. Ce serait mieux si notre chambre était plus grande, mais déjà comme ça nous apprenons à bien viser. Au moins, nous ne sommes pas dérangés par des concurrents bruyants et bousculeurs. L’un de nous se met derrière le soldat, l’autre tire.

¹ Argot du lycée : soldats de la seconde guerre mondiale, soldats de Napoléon, cowboys et Indiens, en acier ou en matière plastique.

² Nom officiel des organes sexuels masculins dans les années cinquante.

³ Des “anciens francs”. À peu près 0,17 euro.

- J'abats le rods du premier coup.
- Gagné !
 - Eh, t'es fou ?
 - Je l'ai eu, non ?
 - Tu l'as tiré à la roulette et pas à la piquette.
 - D'abord elle a juste roulé un tout petit peu, et puis t'avais pas dit que c'était juste à la piquette.
 - Je vais pas le dire à chaque fois. C'est à la piquette comme au lycée, un point c'est tout.
 - Bon, maintenant que je l'ai gagné, tu vas le tirer. Cette fois, nous allons appliquer la règle : seulement à la piquette !

Mendès-France est parti. Au lieu de remettre du vin, ils remplacent le lait par du jus de raisin.

- C'est normal, dit papa. Les vigneronns n'étaient pas contents. Ils ont réussi à dégommer Mendès-France.
- Maman a son opinion.
- C'est parce qu'il est juif.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Il leur fallait quelqu'un pour les sortir de leur guerre en Indochine. Le juif fait le sale boulot, ensuite on n'a plus besoin de lui alors on le renvoie.
- Ce n'est pas le premier président du conseil qui est renversé par les bouilleurs de cru¹.
- Ah bon il est juif, Mendès-France ? Personne me dit rien.

J'emporte mon beau vélo en vacances sur la Côte d'Azur. Nous sommes d'abord allés à Mimizan, comme chaque été, ensuite nous accompagnons nos parents. Maman ne veut pas camper à cause du réchaud à alcool et du seau troué qui sert de douche, mais l'hôtel c'est quand même très cher. Un hôtelier du Lavandou accepte de louer une chambre pour papa, maman et Olivier et de céder un coin de son jardin pour que Noël et moi y dormions sous la tente.

- Vous comprenez, ça amuse les enfants, à leur âge, lui dit maman.
- Nous ne nous plaignons pas, sauf que les cigales nous empêchent de dormir en chantant tout l'été. Elles seront bien dépourvues quand la bise sera venue... Euh, les fourmis pas prêtes nous embêtent encore plus, à traverser notre tente sans nous demander la permission.

¹ Des vigneronns et paysans qui fabriquaient de l'alcool en vertu d'un privilège ancien. Le gouvernement n'arrivait pas à les soumettre à l'impôt, car ils avaient beaucoup d'influence sur les députés des départements agricoles.

1955

Les petits cours.

En cinquième, maman m’inscrit aux “petits cours” que le prof de maths dispense après la classe, parce que c’est vraiment pas possible.

– Ça coûtera ce que ça coûtera, dit-elle.

Tous les élèves qui suivent les petits cours ont de bonnes notes. Le professeur nous fait étudier des exercices qui ressemblent à ceux qu’il nous donne ensuite en composition, alors forcément. Nos bonnes notes font de la réclame pour ses petits cours. Il a la bosse du commerce, ce prof-là, je me demande pourquoi les autres ne suivent pas son exemple.

Moi j’aime pas avoir des mauvaises notes que j’ai pas méritées, mais des bonnes je veux bien. Maman a eu raison de m’inscrire. Je cesse d’être brouillé avec les maths. C’est génial, les maths ! En français, on ne sait jamais d’avance comment le prof notera une rédaction. En maths, si on répond juste on est sûr d’obtenir des bonnes notes, même si le prof est de mauvaise humeur. C’est le truc idéal pour Noël et moi, qui rêvons de vivre sans Dieu ni Maître. Je renoue avec la place de premier, je vais pas me plaindre. Plus j’explore le monde rationnel des mathématiques, plus il me plaît. Les problèmes ont toujours une solution ! Aucune question ne reste jamais sans réponse ! Tout s’explique ! La franchise règne ! Cela me change de la maison. Mes parents se disputent, je comprends pas pourquoi. Ils inventent tout le temps de nouvelles règles pour nous adresser des reproches et nous punir.

Ils nous punissent moins, d’ailleurs, maintenant que nous faisons honneur à notre famille. Nous savons garder secrètes les vraies bêtises. Nous leur donnons juste quelques vétilles à se mettre sous la dent, sinon ils s’inquiéteraient.

Nous sommes en train de réussir dans la vie, je crois. Nous n’avons même pas besoin de tricher tellement c’est facile. En vérité, il est plus simple de devenir banquier que voleur de banques. J’ai reçu un stylo pour mon anniversaire, donc j’ai plus besoin de voler celui de mon prochain. Ce pauvre Oliver Twist, que le méchant Fagin force à devenir pickpocket, me fait pitié.

Les amies de maman m’offrent des livres. Mon préféré, c’est *Les trois mousquetaires*. Je possède aussi *Le comte de Monte-Cristo*, *Vingt mille lieues sous les mers*, *Michel Strogoff*, *Sans famille*, *Quo vadis* et *Le Goufre noir* (un autre livre de Sienkiewicz). Noël pourrait faire un effort, quand même : il n’arrive pas à terminer *Vingt mille lieues sous les mers*.

– C’est pas du tout intéressant. Ça devrait s’appeler *Vingt mille noms de poissons en latin*.

Je relis constamment mes livres. J’espère toujours que la pauvre Mme Bonacieux échappera à la mort et que d’Artagnan pourra enfin l’épouser. Comment, Michel

Strogoff n'a pas vraiment perdu la vue ? Ça m'en bouche un coin. Ce qui l'a sauvé, c'est qu'il a pleuré en jetant un dernier regard à sa vieille maman. Qui aurait imaginé une chose pareille, et d'ailleurs est-ce possible ? Je tremble quand Edmond Dantès se glisse dans le suaire de l'abbé Faria. Je redoute d'arriver au moment où Pétrone devra s'ouvrir les veines dans son bain. Je suis soulagé, évidemment, quand *Oliver Twist* est enfin tiré d'affaire. J'imagine un petit blondinet obéissant, comme mon frère Olivier.

Noël trouve que je passe trop de temps plongé dans les livres au lieu de jouer aux billes.

– Si t'aimes tellement les livres, t'as qu'à choisir écrivain, comme métier.

– Je voudrais bien, tu penses, mais c'est pas possible. Pour devenir écrivain, il faut commencer par être un pauvre orphelin.

– T'es sûr ?

– Ben oui, sinon comment tu crois qu'ils pourraient écrire *Oliver Twist* et *Sans famille* ? Personne ne pourrait inventer tout ça, donc ils racontent leur vie à eux. En plus, ils ont plein d'aventures, tandis que nous, il nous arrive jamais rien.

– On a quand même pris le train tout seuls pour aller à Mimizan.

– Michel Strogoff prend le train aussi. Mais ensuite, au lieu d'aller dans une colonie de vacances, il se bat contre un ours, contre les loups et contre toute l'armée tartare.

1956

Les vétérans de la colonie.

En 1956, nous passons nos dernières vacances de Pâques à Mimizan. Nous devenons trop grands pour la colonie de Monsieur Daniel et de Madame Christiane. Nous y avons passé toutes nos vacances de Pâques, de Noël et d'été depuis 1950. Pour les vacances de Noël, la colonie va à Guillestre, le seul endroit des Alpes où il ne neige jamais. Au moins, personne ne risque de se casser la jambe en faisant du ski.

Les premières années, la colonie nous paraissait immense. Nous habitons dans la maison des petits, que l'on appelle la Pierre. Ensuite nous sommes passés dans le Ciment, réservé aux moyens, et à la fin dans le Ciment-bois, où logent les grands. Le Ciment-bois est accolé au Bois, qui est la maison des filles. Ainsi, on peut se glisser chez les filles au milieu de la nuit pour prouver qu'on est grand. Ce qui est difficile, c'est de se réveiller. Tous les muscles sont engourdis et enlourdis, surtout ceux des paupières. Pour corser l'aventure, nous n'allons pas directement chez les filles. Nous traversons d'abord la cour dans le noir et montons jusqu'à la réserve qui se trouve au-dessus de la cuisine, où nous volons des paquets de sucre. Les filles sont drôlement épatées !

Ça marche tellement bien, cette affaire, que nous devenons imprudents et perdons l'habitude de regarder à droite et à gauche. Alors que je traverse la cour avec le petit Michel par une nuit sans lune, la silhouette massive de Monsieur Daniel nous barre le chemin.

– Attendez, je vais vous apprendre à voler du sucre, moi !

Monsieur Daniel ressemble à papa, en plus grand. S'ils organisaient un concours de fessées, ces deux-là, je sais pas lequel gagnerait. Ils se connaissent bien. Papa nous a dit qu'ils ont étudié la psychologie ensemble à la Sorbonne. J'ai oublié de lui demander ce que c'était que cette psychologie. Sans doute une méthode pour mater les enfants.

Le petit Michel sait comment arrêter l'avalanche de coups qui nous tombe dessus : il suffit de crier le plus fort possible. Bien que je sois capable de supporter les fessées en silence, à la spartiate, je hurle avec lui pour lui tenir compagnie. Je suis sûr qu'ils nous entendent jusqu'en Espagne. Les Espagnols vont se fâcher.

– Qu'est-ce que c'est ? Encoré Señor Daniel qui tapé les gossés ? Oun pé dé silencio ! Laissez-nous dormir !

Je renonce à mes virées nocturnes. De toute façon, ce que je préfère, dans la colonie, c'est une petite bibliothèque où je peux lire sans être jamais dérangé. Je regarde l'océan autrement après avoir lu *L'île au trésor* et *Robinson Crusoe*. Moi, si j'étais Robinson Crusoe, je construirais un radeau à voile plutôt qu'un canoë et je partirais en mer avec deux ou trois chèvres pour avoir de quoi manger. Je resterais pas

vingt-quatre ans sur mon île, et quoi encore. Dans *L'île au trésor*, il y a aussi un marin sur une île déserte, Ben Gunn, mais il n'y reste que trois ans. Je me demande pourquoi Stevenson n'a pas écrit *L'île au trésor II*. Il avait certainement prévu de le faire, sinon il aurait pas laissé Long John Silver s'enfuir à la fin.

Madame Christiane et Monsieur Daniel ont les mêmes idées que nos parents. Interdit de porter des pantalons longs, des chaussettes, des chapeaux. Obligé de grossir, de grandir et de bronzer. Madame Christiane organise des concours de bronzage. Je gagne jamais. Ce serait plus facile si c'était des concours de coups de soleil. Il y a une colonie plus loin dans la forêt, ils viennent du Tarn et Garonne. Ils gardent leur chemise et se cachent sous des chapeaux de paille. Nous nous moquons d'eux.

– Tarte-et-carotte ! Cachets d'aspirine !

Maman vante notre colonie à ses amies. Comme elles ont l'habitude de suivre ses bons conseils, elles envoient toutes leurs enfants à Mimizan. Charlie Warner, le fils de Wanda ; Michou Rosebois (papa dit que c'est un faux nom, parce que son père s'appelait Rosenwald en arrivant en France) ; Gillou Berger ; Katia Wittgenstein ; et encore beaucoup d'autres que je ne connais pas.

C'est bête : ils essaient tous une seule fois. Elle leur plaît pas du tout, notre belle colonie, à tous ces enfants gâtés. Ils trouvent que la nourriture est mauvaise, que l'eau des douches est trop froide, que la gymnastique dans la forêt avant le petit déjeuner est fatigante, et ils ont bien du mal à marcher au pas en chantant comme les autres.

Forcément, au début, on se sent un peu seul face à tous les anciens. Ils aiment bien plaisanter, les anciens.

– Eh, qu'est-ce tu vas faire avec tes pantalons ?

– T'as qu'à couper les jambes pour avoir un short !

– Regardez, les mecs, sa mère a mis plein de gâteaux dans son sac.

– Elle croit que t'es parti sur une île déserte où y a rien à becqueter !

Noël et moi, nous réprouvons tout ce qui ressemble à du favoritisme. Aussi, nous ne profitons pas de notre prestige pour défendre ce Gillou ou ce Michou que nous connaissons à peine, mais nous nous joignons au groupe pour nous moquer de lui :

– Charlie pipi au lit !

– Michou t'es né dans un chou !

– Gillou Berger t'as perdu tes moutons !

Le pauvre petit finit par pleurer comme une fillette. C'est pas le moment de nous déshonorer en avouant que nous le connaissons à Paris.

Les parents de tous ces enfants sont vraiment ramollis. Ça énerve papa.

– L'enfant fait ce qu'il veut, ils ne savent pas lui dire non !

Maman reconnaît que ses amies sont délicates et manquent de fermeté. La preuve, c'est qu'elles n'ont eu qu'un seul enfant. Un enfant unique, ça fait un enfant difficile, tout le monde le sait.

Nous ne sommes quand même pas les seuls à aimer Mimizan. D'abord, il y a le petit Michel, qui paraît de plus en plus petit au fur et à mesure que nous grandissons.

Il y a Corinne Jamet, dont la mère a passé la guerre dans la colonie comme monitrice. Son père est très célèbre : c'est un des Quatre Barbus¹. Une fois, toute la colonie est allée voir un film parce que les Quatre Barbus chantaient dedans, ça s'appelait "Boum sur Paris". Corinne porte des lunettes avec un verre en caoutchouc pour l'empêcher de loucher, mais à part ça je l'aime bien. C'est qu'elle est très futée. Elle connaît des tas de devinettes et de charades. Par exemple : mon premier est un fruit, mon second est un fruit, mon troisième est un fruit, mon quatrième est un fruit, mon cinquième est un fruit, etc. ; mon tout est un hymne national. Réponse : pom pom pom pom pom pom pom pom pom, etc.²

Isabelle et Anne-Marie, les deux filles Kassar, passent toutes leurs vacances à Mimizan. Le docteur Kassar et sa femme Tounia, qui est aussi docteur, viennent de la même ville de Pologne que Monsieur Daniel, même qu'ils le connaissaient déjà là-bas. Isabelle et Anne-Marie ont leur propre chambre dans le Bois à côté de celle des fils de Monsieur Daniel et de Madame Christiane.

Un autre cas spécial, c'est celui de ce pauvre Jaja Garbarz. Il a pas eu le temps de décider s'il aimait la colonie ou pas. En jouant aux cowboys et aux indiens, il a reçu une flèche dans l'œil. En plus, c'était une erreur, parce qu'il était indien. Noël et moi, pour une fois, c'était pas de notre faute, nous n'étions même pas dans les environs. De toute façon, nous préférons jouer aux mousquetaires. Nous nous battons en duel, l'index replié figurant une épée. En garde ! Vive le roi ! À bas le Cardinal !

À Paris, Jaja possède une table de ping-pong dans sa chambre, rue du Faubourg Poissonnière. Il organise un grand tournoi à trois. Noël et moi, nous n'hésitons pas à jouer du côté de son œil de verre, parce que maman nous dit que la meilleure attitude, c'est de le traiter comme tout le monde. Une fois qu'il est éliminé, nous disputons la finale pendant des heures. Lui, ça le barbe, alors il s'enveloppe dans un drap et représente des scènes de l'histoire de Rome, debout sur son lit : "Toi aussi, Brutus !" Il se prend pour un acteur de cinéma.

Nous allons chez Michou Rosebois, près du bois de Boulogne. Nous jouons au football en désignant des paires d'arbres comme buts. Comme quoi il est pas rancunier. Ou alors il comprend que si nous nous sommes moqués de lui à Mimizan, c'est que nous l'aimons bien. La preuve, c'est qu'on dit : *Qui bene amat, bene castigat*. Ben oui, j'étudie le latin, faut bien que je m'en serve.

Charlie et Gillou, nous les fréquentons moins, parce qu'ils sont trop jeunes. Leurs mères, Wanda Warner et Jeannette Berger, sont les deux meilleures amies de maman³. Le vendredi après-midi, elles vont toutes les trois manger des gâteaux à la pâtisserie danoise, avenue de l'Opéra.

¹ Un groupe de chanteurs qui était célèbre vers 1950.

² À chanter sur l'air de la Marseillaise.

³ Je mets Wanda et Jeannette meilleures amies ex-æquo, sinon elles se fâcheront avec moi. Pour quelques mots sur une feuille de papier, ce serait vraiment dommage.

Noël et moi, quand nous allons chez Jaja ou chez Michou, nous prenons le métro. Nous avons des carnets de tickets à moitié prix, avec la réduction de famille nombreuse. Maman aussi prend le métro, pour aller à la pâtisserie danoise ou ailleurs, puisqu'elle ne conduit pas. La différence, c'est que nous voyageons en seconde et elle en première. Elle dit que la seconde sent mauvais, mais moi je trouve pas. Quand elle est pressée ou qu'il pleut, elle prend un taxi. Ça coûte autant que deux ou trois livres ; il faut être fou.

Un pianiste quand même

Depuis le temps que nous apprenons le piano, nous n'avons pas beaucoup avancé. Nous avons joué les douze gammes majeures et les douze gammes mineures *moderato* et *allegro*, *staccato* et *legato*¹, sur un rythme de croches pointées et sur un rythme de triolets, mains séparées et mains ensemble. Enfoncez bien les doigts, mon garçon ! Attention au passage du pouce ! Nous avons appris à haïr Czerny, qui a composé un million d'exercices tous plus ennuyeux les uns que les autres. Nous parcourons en tous sens le premier volume du *Panthéon des Pianistes* sans arriver à en sortir. Pendant un moment, Noël et moi avons échangé nos professeurs : j'ai pris Madame Martinet et lui Mademoiselle. Maintenant, nous sommes revenus à la situation initiale.

– Je ne vous demande pas de travailler une heure par jour, Jean-Jacques, mais au moins une demi-heure, me dit Mademoiselle.

Je dis oui, mais je trouve ces gammes et ces exercices si démoralisants que je m'arrête au bout de cinq ou dix minutes, sinon je tomberais sûrement malade.

Maman ne connaît rien à la musique alors elle ne peut pas suivre notre progression. Ah, s'il y avait des notes, comme à l'école, je veux dire douze sur vingt plutôt que *do ré mi fa sol la si do gratte moi la puce que j'ai dans le dos*, elle pourrait se fâcher et redresser la situation. Papa ne s'occupe pas de notre éducation musicale ; il a bien assez de travail à s'occuper de sa médecine, et d'ailleurs pourquoi le ferait-il puisqu'il paie Mme et Melle Martinet pour ça. Il a peut-être remarqué que nous n'avons pas encore quitté le premier cahier du *Panthéon des Pianistes*. Tout le monde ne peut pas être doué : il vaut mieux devenir un bon ouvrier qu'un mauvais artiste.

Pourtant le piano droit de la chambre d'Olivier, loin de se taire, vibre de toutes ses cordes. Olivier n'a pas envie de faire rouler des petites voitures sur le tapis. Tout ce qu'il veut, c'est jouer du piano ! Dès l'aube, il s'assoit en pyjama sur le tabouret à vis et travaille son Czerny. Le soir, à l'heure de se coucher :

– Juste une minute, maman, je finis mon *Gai Laboureur*.

Il a passé deux ans à l'École Active de Saint-Cloud, et puis il est revenu à la maison. Il est entré en onzième à l'école communale en bas de chez nous, juste pour apprendre à lire et à écrire. Nous étions très jaloux, parce qu'il n'avait pas besoin de se lever à l'aube comme nous. Au bout d'un an, maman l'a inscrit au cours Hattemer,

¹ Alacrem.

une école pour les enfants qui ne vont pas à l'école. Il prend le métro avec elle une fois par semaine pour y passer une heure ou deux. Nous ne savons pas si nous devons être jaloux. C'est vrai qu'il ne risque pas les P. A. et qu'il n'a pas besoin de faire pipi dans le verre. Oui, mais l'école, c'est quand même le monde des enfants, des jeux, des copains. Rester tout le temps sous l'emprise de maman ! Le malheureux...

Il est maladif, délicat, capricieux, et si frileux qu'il doit porter des pantalons longs toute l'année. Un petit dernier, c'est comme un enfant unique. Il ressemble à Charlie Warner et à Gillou Berger.

– C'est pas commode pour courir, ton pantalon, ou pour jouer à la marelle ou au football.

– Je n'ai pas le droit de courir, justement. Si je tombe, je risque de me blesser les mains. Ni de jouer au tennis, parce que ça me durcirait les poignets.

– Tu devais essayer les billes, pour t'assouplir les doigts.

– Vous deux, vous finirez bien par passer au pantalon, n'empêche.

– Moi peut-être, parce que je suis soigneux, mais Noël, qui déchire tout, condamné aux culottes courtes à perpétuité.

– Jusqu'à ma majorité seulement. Je mettrai un pantalon pour me marier.

– Ils jouent aux billes, à ton cours Hattemer ?

– Le maître corrige les devoirs et donne les nouveaux devoirs, c'est tout.

– Vous n'avez pas de récré ?

– Même pas de cour de récréation.

– Alors t'apprendras jamais à jouer aux gendarmes et aux voleurs.

– Il faut que t'apprennes à te défendre, au moins. Si un blouson noir t'attaque dans la rue.

– Je vais te montrer comment on donne un coup de poing dans le ventre. Si tu vises trop haut, tu tapes sur les côtes, ça sert à rien qu'à te faire mal à la main. Juste en-dessous, c'est bien mou, tu vas voir... Ça coupe le souffle, hein ?

– Il y a un truc qui fait encore plus mal, c'est une béquille. Un coup de genou sur le côté de la cuisse, comme ça.

– Aïe ! Maman, maman !

– Quel pleurnichard !

Mme Jamet vient lui donner une grande leçon de piano tous les jeudis, et elle me donne aussi une petite leçon pendant qu'elle y est. Maman m'a suggéré de changer de professeur. Puisque Mme Jamet a obtenu des résultats extraordinaires avec Olivier, elle arrivera peut-être à me faire progresser jusqu'au deuxième volume du *Panthéon des pianistes*. Au lieu d'aller boulevard Saint-Michel en autobus, je reste à la maison. Noël est bien assez grand pour y aller tout seul. Je vérifie dès la première leçon que Mme Jamet est moins sèche que Mlle Martinet. D'un autre côté, je suis coincé. Si je me plains, papa dira que l'enfant n'est jamais content.

Une prof de piano, ça me suffit. Pour Olivier, que tout le monde qualifie de génie, il en faut deux. Il travaille plusieurs heures chaque jour sous la supervision de Mlle Froyard. Elle exerce le métier de répétitrice, qui consiste à vérifier qu'il arrondit bien

les doigts et met les nuances comme il faut. Alors que Mme Jamet me fait penser à une paysanne, solide et pleine de bon sens, Mlle Froyard ressemble à un moineau, d'ailleurs elle chante dans la chorale *Les Pinsonnets du Dimanche*. On lui colle des ailes dans le dos avec de la cire, elle s'envole tout de suite.

Quand Mlle Froyard n'est pas là, c'est maman qui surveille Olivier. Elle ne connaît rien à la musique. Elle ignore où se trouve le do sur le clavier. Elle pense que la différence entre les touches blanches et les touches noires, c'est que les blanches sont plus salissantes. Quand elle dit : "Le morceau de l'autre jour, tu sais bien, *lalala lalalala lalalalala*", même Olivier ne peut pas identifier le morceau. Elle confond Schubert, Schumann et Schufleur. Elle ignore que les mains jouent parfois des rythmes différents.

– As-tu étudié tes trois Pourdieu, Olivier ?

– Ce n'est pas le nom d'un compositeur, maman. Ça veut dire des triolets à la main droite et des croches à la main gauche, ou vice-versa. Je vais travailler mes exercices de trois pour deux tout de suite.

Il ne pense même pas à tricher ! C'est parce qu'il ne va pas à l'école. Et puis il aime trop maman pour lui mentir ou lui désobéir. Il n'écoute pas nos bons conseils.

– Puisque maman n'y comprend rien, tu peux lui dire que tu as déjà fait tes exercices.

– Tant que tu ne sais pas mentir, tu restes à sa merci. Tu es sa marionnette, comme Pinocchio.

– Vous voulez que je mente et que mon nez s'allonge, c'est ça ?

Mme Jamet a déjà rencontré des enfants prodiges. Elle explique à maman ce qu'il faut faire.

– Je peux le présenter à Mme Descaves. Elle enseigne le piano au Conservatoire. Elle donne des leçons privées. Les meilleurs élèves entrent ensuite dans sa classe.

Le chouchou

Après sa première leçon, Olivier nous décrit Mme Descaves.

– Elle ressemble à Long John Silver.

– *Yo ho ho, and a bottle of rum !* Elle boit du rhum ?

– Un perroquet sur l'épaule ?

– Elle ne boit pas, elle boîte. Elle marche avec une canne. Il lui manque au moins une jambe, si ce n'est pas deux.

– Ça doit pas être commode pour les pédales.

Après la deuxième ou troisième leçon, c'est-à-dire au bout de deux ou trois mois, il nous livre un rapport détaillé.

– Selon mes calculs, elle a cent quarante-quatre élèves privés.

– Quel genre de calcul ? T'as posé une équation ?

– J'y vais une fois par mois, le jeudi après-midi. Elle reçoit ses élèves privés tous les jeudis. J'ai compté trente-six élèves dans la salle d'attente. Comme il y a quatre jeudis dans le mois, cela fait cent quarante-quatre.

Sans accent

- Trente-six ? La salle d’attente doit être plus grande que le salon de papa.
- Surtout que chaque élève est accompagné par sa mère. Il n’y a même pas assez de chaises pour toutes les mères. C’est un grand appartement, place Saint-Georges, dans le neuvième arrondissement.
- Elle ne peut pas donner une leçon d’une heure à chaque élève, à moins d’imaginer un jeudi qui dure trente-six heures. Même une demi-heure...
- Bah, la leçon dure peut-être dix minutes. Tu joues le morceau que tu as préparé, elle livre un commentaire acerbe, et hop c’est déjà fini. Elle fait entrer douze élèves à la fois dans le salon de musique. Quand tu appartiens au premier groupe, ça va, tu passes tout de suite. Au deuxième, tu dois attendre deux heures. Au troisième, c’est le pire, tu attends toute l’après-midi, en plus elle prend toujours du retard.
- Ça doit être très ennuyeux.
- Je ne m’ennuie pas : je tricote un pull pour mon nounours.
- Tu pourrais en tricoter un pour moi.
- Tu n’es pas assez soigneux, Noël.
- J’avais un ours en peluche quand j’étais petit. Il disait “couic” quand on appuyait sur son ventre. Je voulais voir d’où venait le bruit, donc je l’ai mis sur le billard et je lui ai ouvert le ventre avec un couteau de cuisine. J’ai trouvé une sorte de pastille en fer et ensuite je pouvais faire “couic” sans l’ours. Maman s’est fâchée en voyant ses entrailles répandues sur le tapis.
- C’est court, dix minutes, quand même.
- Moi, j’ai droit à vingt parce que je suis son chouchou.
- C’est à cause de toi qu’elle prend du retard. Ceux qui attendent doivent te détester.
- Je joue les morceaux que je compose, alors c’est plus long.
- C’est plus cher ?
- Non : deux fois plus longtemps pour le même prix. Chaque mère pose l’argent de la leçon, en billets, sur le piano. Mme Descaves range les billets dans un tiroir. Si je connaissais un cambrioleur, je lui expliquerais où c’est. Un tiroir qui regorge de billets... Je lui ai joué mon portrait de la princesse qui est d’une laideur repoussable.
- Elle épouse le prince charmieux ?
- Non, il préfère se transformer en crapaud. Aujourd’hui, la mère de Chantal Dumouriez s’est fâchée avec elle pendant la leçon : “Tu n’écoutes pas Mme Descaves. Elle t’avait bien dit de travailler ta gamme chromatique, et moi je te l’avais dit aussi.” Chantal s’est mise à pleurer, et alors sa mère a pleuré plus fort qu’elle. Il y avait de l’électricité dans l’air.
- Les mères assistent ?
- Bien sûr. Mme Descaves fait plein de compliments à maman. Souvent, elle réprimande la mère encore plus que l’élève. Mais elle ne donne jamais de coups de règle à la mère.
- Aux élèves, elle en donne ?

– Pas à moi, hein ! Elle dit que sa règle est sa fidèle compagne. Elle l'appelle “Brise-phalanges”.

– Elle va finir par déguster ses élèves et vider son tiroir à billets, avec ce système.

– En dégustant les mous, elle sélectionne les mordus. Ceux qui ont vraiment envie d'étudier le piano et qui ont les phalanges solides s'acharnent et entrent dans sa classe au conservatoire.

L'hôtel des Flots Bleus

En 1956, pour la première fois depuis des années, nous ne partons pas à Mimizan le premier juillet. Nous devons aller en Bretagne avec maman du quinze juillet au quinze août.

En attendant, nous passons nos journées au lycée Montaigne avec quelques dizaines d'autres élèves. Des professeurs de sport viennent pour s'occuper de nous. Ils veulent nous faire jouer à l'épervier, à la balle au prisonnier, aux gendarmes et aux voleurs. Nous protestons vigoureusement.

– Nous avons déjà travaillé toute l'année !

– Il fait trop chaud.

– À quoi ça sert d'être en vacances si on nous empêche de nous reposer ?

Ce que nous voulons c'est nous asseoir dans la cour, dos au mur, et lire des bandes dessinées. Chacun apporte les siennes et nous échangeons.

Noël et moi, nous participons au grand troc comme tous les autres. Non, le gouvernement de la famille Greif n'a pas levé l'interdiction des bandes dessinées. C'est que la loi comporte une faille. Depuis que j'ai reçu *L'Étoile Mystérieuse* à la distribution des prix, il est clair que les albums obtenus gratuitement sont autorisés. Nous possédons donc plusieurs albums de Vaillant que nous avons gagnés en tirant à la carabine à la fête de l'Humanité¹. Papa nous emmène à cette fête tous les ans. Maman et Olivier n'y vont jamais. Ils ne savent pas s'amuser, ces deux-là.

Personne n'achète Vaillant dans le quartier du lycée Montaigne, parce que les bourgeois ne veulent pas enrichir le parti communiste. Nous sommes donc très entourés.

– Montre, montre !

– C'est mieux que Spirou ?

Moi, j'aime surtout Pif le chien. Je le trouve drôlement malin. C'est un de mes héros favoris, avec Tintin, D'Artagan et Bibi Fricotin.

Maman a trouvé un hôtel qui donne directement sur la plage de Concarneau, l'hôtel des Flots Bleus. Papa est très content.

– Il n'y a même pas de route à traverser. C'est idéal pour vous, les enfants.

– En plus, ils ont un piano pour Olivier, ajoute maman.

¹ Le parti communiste avait un groupe de presse qui publiait le quotidien *L'Humanité*, le journal pour enfants *Vaillant*, le magazine féminin *Femmes françaises*, etc.

Papa viendra seulement une semaine, avec tout le travail qu'il a.

Les Kassar s'installent dans le même hôtel que nous. Isabelle et Anne-Marie ont neuf ans et sept et demi. Elles crient au lieu de parler, comme si elles avaient du mal à se faire entendre. Noël et moi, nous évitons de les fréquenter. En plus elles parlent français alors ça c'est vraiment démodé. Moi, je deviens copain avec trois Canadiennes venues de Toronto : Mary, Molly et Grace. Elles ont seulement quatre, six et huit ans, donc je n'ai pas peur d'essayer sur elles mon anglais tout neuf. *Do you want to build a sand castle ? The sea is cold, isn't it ? Oh no, it is raining again !* Après Concarneau, je dois aller en Angleterre apprendre cette langue pour de bon.

Je parle anglais, je lis tous les livres de la bibliothèque de l'hôtel les uns après les autres, j'explique la France aux touristes étrangers. Maman est très fière.

– Jean-Jacques, il sait tout...

Au contraire, Tounia Kassar a honte de ses filles.

– Elles ne lisent pas ; elles ne s'intéressent pas...

Elles jouent avec leurs poupées et le chat de l'hôtel. C'est normal pour des filles.



Noël, Olivier et les trois Canadiennes

Nous partons à deux voitures visiter la Pointe du Raz. Les Kassar ont acheté une Traction Avant. Cela fait longtemps que papa a vendu le cabriolet 402 aux sièges de cuir rouge et à la capote capricieuse qui est allé à Belle-Isle. Maintenant, il possède une Simca Aronde. C'est la première voiture qu'il ait achetée neuve.

Au début, les deux voitures se suivent, mais les Kassar s'arrêtent à chaque village. Papa rouspète.

– Chaque fois qu'ils passent devant une pâtisserie, une fille demande un gâteau et les parents cèdent à l'enfant !

Maman trouve aussi que les Kassar exagèrent.

– Isabelle et Anne-Marie sont beaucoup trop grosses.

Armand et Tounia Kassar mangent autant de gâteaux que leurs filles, je pense, car ils sont tous les deux bien dodus. Nous allons à la pointe du Raz sans les attendre. Pas plus de rat qu'à Mimizan, juste des rochers et des vagues. Les Kassar arrivent plus tard. De toute façon, il est impossible de suivre les Greif.

Le soir, à l'hôtel, les Kassar et les Greif jouent au bridge. Papa est obligé de se fâcher à voix basse, à cause des autres clients. À Paris, nous entendons ses éclats de voix de notre chambre. Il ne crie pas tout le temps, mais seulement quand maman est sa partenaire.

– Comment ça, tu joues le cinq de cœur ? Quand on ne réfléchit pas, on ne joue pas au bridge. Il fallait te défausser de ton trèfle, pour pouvoir couper !

Il ne réfléchit pas non plus. Sinon, il aurait compris que l'on ne doit pas jouer au bridge à quatre, mais toujours à huit : une table pour les hommes, une autre pour les femmes. Ils ne jouent pas au même jeu. Les hommes surveillent les cartes en silence. Ils comptent celles qui tombent sur le tapis pour deviner celles qui restent dans les mains de leurs adversaires. On sent qu'ils veulent éviter de commettre la moindre erreur, comme si le sort de l'humanité dépendait de leurs décisions. Les femmes regardent les cartes sans les voir. Elles se réjouissent de pouvoir échanger les dernières nouvelles. Tounia parle de ses filles.

– Isabelle se dispute avec les enfants sur la plage, je ne comprends même pas pourquoi. Je ne sais pas quoi faire. Elle effraie Anne-Marie.

– Tu devrais l'inciter à nager, conseille maman. Elle a trop d'énergie.

– Elle trouve que l'eau est froide. Elle dit que nous aurions dû aller sur la Côte d'Azur.

– En Pologne, seuls les riches allaient à la plage. Elle ne se rend pas compte de sa chance.

Prise par la conversation, maman oublie que la dame de pique est déjà passée, alors papa se fâche. À Paris, maman se trompe de carte parce qu'elle se demande si le gâteau qui cuit pour ses invités n'est pas en train de brûler.

Ce qui est chic, quand le gâteau brûle, c'est qu'il en reste pour nous le lendemain.

Noël se coupe le doigt avec un morceau de fer rouillé. Papa l’emmène à l’hôpital de Concarneau. Je l’accompagne pour lui apporter mon soutien moral.

– C’est embêtant s’ils t’amputent, mais t’as quand même du pot que ce soit un doigt de la main gauche.

Cet hôpital est aussi un hospice de vieillards. C’est la première fois que je vois des vieux de près depuis la sorcière de la Schola Cantorum, dont il me reste un souvenir très vague. Pouh, ils sentent horriblement mauvais. Quand ils marchent, on dirait qu’ils ne savent pas où ils vont. Ils ne servent à rien. Je cesse de déplorer la mort de mes grands-parents, même si ça me fait des cadeaux en moins. J’ai de la chance qu’ils soient morts, au fond. Le bon âge, c’est celui de mes copines Mary, Molly et Grace.

English with a Polish accent

Maman pense que le meilleur endroit pour apprendre l’anglais, c’est l’Angleterre. Elle a trouvé une dame prête à m’accueillir à Eastbourne, sur la côte sud du pays. Elle m’accompagne à la gare Saint-Lazare.

– Ah, voici le train de Dieppe. Voyons, voiture 4, place 41... Le train va jusqu’à la gare maritime, sur le quai. Tu trouveras le bateau facilement. Tu n’as qu’à suivre les autres gens. Tu veux que je te confie à quelqu’un ?

– Mais non, maman, ça ira.

Je prends le grand bateau noir de Dieppe à Newhaven, où m’attend la dame. Elle me reconnaît tout de suite ; un passager de onze ans qui voyage seul, il n’y en a pas d’autre.

– *Are you Jean-Jacques ? I am Mrs. Bendien.*

– *Good afternoon, Madam.*

Elle est juive polonaise, ça se trouve comme ça par hasard. Elle est très gentille avec moi. Maintenant, je sais que nous sommes juifs sans être juifs. Pas juifs de religion, mais juifs quand même. C’est compliqué.

Son accent polonais rend son anglais plus facile à comprendre. Le jour où je voudrai apprendre le chinois, je n’aurai qu’à trouver un Chinois d’origine polonaise. Ses fils, deux géants de seize et dix-huit ans, parlent le véritable anglais. Je les comprends aussi très bien, parce qu’ils appliquent une pédagogie very efficace : quand je ne réponds pas assez vite, ils haussent le ton, m’insultent et essaient sur moi des clés de judo¹.

Comme leur mère les prie de s’occuper de moi, ils décident de me faire visiter les environs.

– *Do you want to go to Brighton ?*

– *Brighton, what is it ?*

– *Big city. Nice beach. Lots of fun. We’ll hitchhike there.*

– *Hitchhike, what is it ?*

¹ Des clés anglaises.

Ils se mettent au bord d'une route imaginaire et lèvent le pouce. Ah, l'autostop !

– *How far is Brightown ?*

– *About twenty miles.*

C'est ainsi que, le lendemain, les fils de Mrs. Bendien m'enseignent l'autostop entre Eastbourne et Brighton. Trois, c'est trop, donc nous nous séparons. L'aîné m'emmène à l'aller, le cadet au retour. Nous nous sommes donné rendez-vous à l'entrée de la jetée. Elle ressemble à un mille-pattes métallique qui aurait décidé de se rafraîchir les pieds dans l'eau. Elles porte des manèges, des baraques foraines, des marchands de *Cotton candy*¹.

Ce serait très bien, l'autostop, si je pouvais lever le bras droit au lieu du gauche, parce que je trouve ça fatigant. Je ne sais pas pourquoi les Anglais veulent absolument conduire du mauvais côté de la route.

À part ce petit détail, j'aime beaucoup l'Angleterre, les Anglais, la langue anglaise, et même la nourriture anglaise. Le repas délicieux appelé "tea", avec ses scones, ses buns, sa marmelade d'oranges. Le *fish and chips*, le *steak and kidney pie*. Je ne suis pas difficile, de toute façon. Après six années de cantine au lycée Montaigne je peux manger n'importe quoi, et n'oublions pas le rat de Mimizan et les œufs crus de Belle-Isle.

Ce n'est quand même pas le paradis terrestre. Les galets de la plage d'Eastbourne font mal aux pieds et la mer est glacée. La ville est pleine de vieillards. Dans toute l'Angleterre il y a des affiches : "Prenez votre retraite à Eastbourne." Les vieilles dames riches attrapent facilement froid avec la pluie et le vent, alors les médecins font fortune. Ils roulent en Jaguar ou en Rolls-Royce. L'un d'eux plaisait tellement aux vieilles dames riches qu'elles le couchaient toutes sur leur testament, à la suite de quoi il leur faisait une petite piqûre pour les envoyer ad patres sans les faire souffrir. Scotland Yard l'a arrêté juste avant mon arrivée. Les journaux ne parlent que de lui : *Ladykiller ! Devilish Doctor ! Eastbourne Monster !*

Maman répète à toutes ses amies que Mrs. Bendien est gentille, que j'ai appris l'anglais en trois semaines et que dès mon retour j'étais premier de la classe dans cette matière. Charlie Warner, puis Michou Rosebois vont chez Mrs. Bendien, mais ils n'aiment pas du tout.

Les amateurs de Dinky Toys du lycée Montaigne s'agglutinent autour de moi : je rapporte d'Angleterre des modèles inconnus !

– Y'a des amateurs ? La rouge c'est une Hillman, la bleue une Riley, la petite une Austin-Healey.

– Tu les échanges contre des rods ?

– Contre des Dinky françaises. Une pour trois.

J'attends avec impatience mon prochain séjour de l'autre côté du Channel. Comment je les ai payées ? Je n'ai pas emporté mes billes et mes soldats à Eastbourne

¹ Barbe à papa.

pour faire des échanges, mais maman m'a donné un peu plus d'argent de poche que d'habitude, pour ce premier séjour à l'étranger, parce qu'elle a entendu dire que la nourriture anglaise n'était pas mangeable.

En octobre 1956, je rentre en quatrième et je commence l'étude d'une seconde langue, l'allemand. Moi, je me serais bien contenté de l'espagnol. C'est plus facile, c'est comme du français avec des ou à la place des u et des voyelles à la fin des mots. En plus, l'allemand, c'est la langue des Assassins. Mes parents ont insisté. Ils ont appris l'allemand quand ils étaient jeunes. La province où ils sont nés appartenait à l'Autriche jusqu'en 1918. Quand papa allait à l'école, tous les professeurs donnaient leurs cours en allemand.

– Tu nous remercieras plus tard, me promet maman, quand tu liras Goethe et Schiller dans le texte.

On ne peut tout de même pas boycotter Goethe et Schiller sous prétexte que les nazis ont déshonoré l'Allemagne.

Et Volkswagen ? Est-ce qu'il faut boycotter Volkswagen sous prétexte qu'ils fabriquaient des automitrailleuses pendant la guerre ? Mes parents et leurs amis hésitent. Personne ne conduit une voiture allemande, mais maman finit par acheter une machine à laver Miele et une cuisinière Siemens. Au moins, on est sûr que c'est solide. Les automitrailleuses Volkswagen ne tombaient jamais en panne et les fours crématoires non plus.

Le cycliste

Je sillonne tout Paris sur mon petit vélo bleu en me riant des automobiles. Les cales de bois ont disparu depuis longtemps. Ma promenade préférée consiste à aller du boulevard Saint-Marcel jusqu'à Auteuil, chez Wanda Warner. Je remonte le boulevard de Port-Royal puis le boulevard Montparnasse, je tourne à gauche dans la rue de Sèvres, ensuite je vais tout droit jusqu'au pont Mirabeau. Wanda est toujours étonnée de me voir.

– Tu es vraiment venu en vélo ? Mais c'est très loin !

– J'ai même pas mis une heure. J'irais plus vite s'il y avait pas autant de feux rouges.

– C'est dangereux, quand même, avec toutes les voitures. J'espère que tu fais bien attention.

– Oh oui. Une fois, il y en a une qui m'a renversé, mais je me suis pas fait mal.

– Eh bien, tu es un aventurier, comme ton père... Tu es tout en sueur. Attends, je vais te donner un verre d'eau.

Je raconte à Wanda mes vacances en Angleterre. Elle dit Oh ! et Ah ! et Non ? Elle me sert de l'eau de Vichy. J'aime bien essayer mon éloquence toute neuve sur un cobaye, mais ce qui m'attire surtout chez Wanda, c'est l'eau de Vichy, avec ses bulles et son goût douceâtre. L'existence de l'eau minérale irrite mes parents. Papa dit que c'est une invention capitaliste typique. Maman veut bien se saigner aux quatre veines

pour que j'aïlle en Angleterre, parce que la dépense rapporte de bonnes notes en anglais, mais elle ne voit pas l'intérêt de dilapider son argent pour acheter de l'eau.

– L'eau du robinet est gratuite, dit-elle. Si je la mettais dans une bouteille d'Évian, personne ne verrait la différence.

Nous devons apprendre à distinguer le nécessaire du superflu.

Jaja Garbarz, sa mère le dorlote mais c'est normal avec son œil crevé, donc chez lui on boit de la grenadine ou du sirop de menthe. Le *nec plus ultra*, c'est chez Michou Rosebois. Son père n'est pas médecin de quartier comme tous les amis de papa, mais spécialiste. Ils habitent un hôtel particulier. Quand nous avons bien joué au football dans le bois de Boulogne, la mère de Michou nous offre du Coca-Cola ! C'est très difficile de décapsuler la petite bouteille. Attention, pschhh !

Michou s'ennuie affreusement tout seul, ses parents ne s'occupent pas de lui parce qu'ils passent leur temps à se disputer, il a de mauvaises notes et change d'école tous les ans, mais il peut boire autant de Coca-Cola qu'il veut et possède tous les albums de Tintin. Il y en a qui ont de la chance.

Nous lisons et relisons les albums de Tintin jusqu'à ce que nous les sachions par cœur. Ça nous console un peu de ne pas les avoir chez nous. Quand nous tirons à côté du but au football, nous ne manquons pas de hurler, comme le perroquet dans *Tintin et l'oreille cassée* :

– Carramba ! Encorre rraté !

Signé Furax

Noël et moi, nous possédons un petit poste de radio beige qui vient de Pologne. Danka et Bronek, des amis de nos parents qui vivent à Varsovie, nous l'ont offert quand ils sont venus à Paris.

Papa et maman conservent des liens avec leur pays natal. D'après papa, les pays de l'est sont des pays frères. Surtout la Yougoslavie, moi je dis. Eh oui : si Yougo s'lave, c'est qu'i s'nettoie, et si ce n'est toi c'est donc ton frère.

En 1956, le frère hongrois décide de quitter la famille... Maman Russie et papa Croûte-Chef¹ ne sont pas d'accord.

– Comment ça, tu veux quitter la famille ? Tu vas voir !

Ils envoient des chars à Budapest. *Qui bene amat, bene castigat*. Des gens protestent dans les rues de Paris. Armand Kassar habite rue Lafayette, tout près du siège du parti communiste. Il téléphone à papa.

– Les fascistes attaquent le siège du parti. Il faut y aller !

– Toi tu es sur place... Moi, le temps que j'arrive...

Papa hésite, mais maman oppose son veto à cette aventure. Il s'est assez battu dans sa vie, maintenant il a des responsabilités. Chef de famille nombreuse, quand même. Maman est de moins en moins communiste.

¹ Khrouchtchev, qui a dirigé l'Union Soviétique après la mort de Staline.

Nous écoutons chaque soir le feuilleton *Signé Furax* sur Europe 1. C'est beaucoup mieux que *La famille Duraton*, qui passe sur radio Luxembourg.

Incroyable mais vrai : la compagne du méchant Furax s'appelle Malvina. Nous ne parlons pas à nos parents de ce feuilleton, que nous écoutons discrètement dans notre chambre. Ils n'y comprendraient rien. Ils ne s'intéressent pas à la culture moderne. Ils ne connaissent pas Pierre Dac et Francis Blanche, qui jouent les deux célèbres détectives Black et White, héros du feuilleton. Il y a un atoll nommé Anatole, des extra-terrestres vicieux que l'on reconnaît à ce qu'ils disent "indubitablement", une histoire de gruyère qui tue, le scandale du guignol clandestin, le Grand Babu et tout ça. Malvina c'est un rôle muet ; les producteurs n'ont même pas besoin de payer une actrice. Quand Furax a prononcé une phrase particulièrement bête ou méchante, il ajoute : "Et c'est pour ça que tu m'aimes, Malvina !" Cela prouve au moins que ce prénom existe, et que les auteurs du feuilleton le trouvent comique. Maman a bien fait de le remplacer par Jacqueline.

Chou-fleur

Olivier ne supporte pas la gymnastique matinale et les douches collectives de Mimizan. Maman l'envoie dans un home d'enfants qu'elle a trouvé, le manoir de Sainte-Eulalie, garanti sans gymnastique à jeun ni fessées.

Il acquiert une habitude étrange chez Sainte-Eulalie : à son retour, il s'agenouille tous les soirs au pied de son lit et récite un Notre-Père.

- Tu vas chez les curetons, tu tournes dévot, c'est normal.
- Après la prière, on dort beaucoup mieux. Vous devriez essayer.
- C'est pas demain la veille, mon petit. À bas la calotte !

Cet enfant file un mauvais coton, moi je vous dis.

Sa lubie lui passe au bout de quelques mois. Fausse alerte. Il prie encore pour la guérison de maman. Vers la fin de l'année 1956, elle a brusquement très mal au ventre. Papa l'ausculte, l'examine, la palpe.

- Oh, ce n'est rien... Une sorte de petite occlusion intestinale... De la constipation, si tu veux... Tu as dû manger quelque chose de mauvais...

Je ne sais pas exactement ce qu'il lui raconte, mais il le dit d'un ton très sûr. Il lui fait une piqûre pour détendre le système vago-sympathique, à moins que ce soit neuro-végétatif, est-ce que je sais. La douleur refuse de lui obéir... Elle devient insupportable. Il téléphone à Rousseau, le chirurgien auquel il envoie ses clients quand ils ont besoin d'une opération. Il emmène maman à sa clinique, en haut de la rue Geoffroy Saint-Hilaire, face au labyrinthe du Jardin des Plantes.

Le Dr Rousseau ouvre le ventre de maman. Son gros intestin est bouché par une excroissance et retourné sur lui-même comme une manche de veste. Il faut en couper un morceau. Le Dr Rousseau hésite à entreprendre une opération aussi difficile. Il recoud provisoirement maman.

Papa appelle un des grands chirurgiens de Paris, le professeur Lortat-Jacob. On transporte maman en ambulance dans sa clinique du dix-septième arrondissement. Il lui enlève une bonne longueur de son gros intestin, en espérant qu'elle est guérie.

Papa m'affranchit parce que j'ai treize ans.

– Sa maladie est plus grave qu'elle ne le croit. Très grave, tu comprends.

– Un cancer ?

– Tu es mûr pour ton âge, je peux te dire la vérité. Ce n'est pas la peine de le répéter à tes frères, non plus.

Le ton posé du médecin parlant d'une maladie. La bielle est tordue, nous devons déposer le moteur pour la remplacer. Médecin et rescapé d'Auschwitz. Au camp, vu des cadavres par milliers. Tout le monde doit mourir tôt ou tard. Ses parents, sa sœur, son neveu et sa nièce gazés. Lui-même, comme s'il était déjà mort. Le hasard lui a accordé une sorte de sursis. Tout cela n'a aucune importance Noël devine. Olivier doit bien se douter, quand même.

J'ai seulement douze ans. Je me sens tout mou, d'un seul coup, et je dois accomplir un effort immense pour rester debout. Il aurait peut-être mieux fait de le dire à maman, qui est la femme la plus courageuse du monde, et pas à moi.

Tous les amis de maman font bien attention de ne pas prononcer le mot "cancer". Pourtant elle pourrait bien se douter de quelque chose, vu que sa mère a été opérée exactement de la même manière au même âge. Elle m'a souvent raconté qu'elle a vu la tumeur de ma grand-mère et qu'elle ressemblait à un chou-fleur.

Moi, on m'a toujours dit que je ne devais pas mentir. On m'a même donné des fessées pour m'en convaincre. *Comment ça, les lampes se cassent toutes seules, maintenant ?* Eux, ils peuvent mentir tant qu'ils veulent. Qui leur donnera des fessées ?

Noël et moi, nous allons souvent au cinéma avenue des Gobelins, voir des westerns ou des films de cape et d'épée. En garde, mécréants ! Un pour tous, tous pour un !

Pendant le séjour de maman à l'hôpital, papa nous donne des places gratuites pour une projection organisée à la cinémathèque, rue d'Ulm, par le Parti communiste. Un film qui s'appelle *Un jour en août*. Nous ne sommes pas des enfants gâtés. Nous portons des culottes courtes été comme hiver. Nous devons aller chez nos camarades pour lire Tintin et connaître le goût du Coca-Cola. Bref, nous considérons des places de cinéma gratuites comme le plus beau cadeau du monde.

Ce jour en août, c'est le 6 août 1945. Le film décrit bien en détail le bombardement d'Hiroshima. Papa ne savait peut-être pas ce qu'il nous envoyait voir. Du moment que c'est gratuit. Et puis je suis mûr pour mon âge, je peux comprendre. Quant à Noël, il ne paraît jamais affecté par quoi que ce soit. Les corps calcinés et les visages boursoufflés s'accumulent sur l'écran. J'ai envie de vomir mon déjeuner, mais je me retiens. Maman n'est pas là, alors qui va me nettoyer si je me salis ? Une image terrible se grave dans ma mémoire : l'ombre d'un être humain sur un perron. Un

homme ou une femme s'est assis là pour goûter le soleil matinal. La bombe l'a réduit en cendres, mais son corps a fait écran aux radiations. La pierre, qui a blanchi tout autour de lui, est restée grise là où il était assis. L'éclair atomique l'a photographié pour l'éternité.

Après la séance, nous descendons la rue Mouffetard. J'imagine les immeubles parisiens réduits en cendres.

– Heureusement que nous sommes nés après la guerre, remarque Noël.

– T'as pas entendu parler de la troisième guerre mondiale ? Ça peut démarrer n'importe quand, mettons demain. C'est sûr que les Russes commenceront par envoyer une bombe atomique sur Paris.

– Nous nous cacherons dans le métro.

– Faudrait qu'ils nous préviennent à temps. De chez nous au métro Gobelins, ça fait quand même loin.

– Ou alors dans les égouts ou les catacombes.

– Le mieux, ce serait d'habiter à la campagne.

– Et pourquoi pas au pôle Nord ? En tout cas, ça m'embêterait qu'ils fassent leur troisième guerre mondiale. J'aimerais bien voir l'an deux mille, moi.

– De toute façon, l'an deux mille il est loin, donc t'es pas sûr de le voir. T'auras cinquante-cinq ans et moi cinquante-six. C'est drôlement vieux !

À son retour de l'hôpital, maman nous annonce que maintenant nous devons venir l'embrasser dans son lit le matin avant de partir à l'école, parce que nous ne sommes pas sûrs de la retrouver le soir. Elle nous raconte que sa propre mère est morte d'un seul coup.

– Pourtant ils m'ont dit que l'opération avait réussi.

Je me demande si elle croit au mensonge de papa. Comment ça, l'intestin se retourne tout seul, maintenant ?

Le gras du jambon

Olivier est un enfant très doux. Un véritable angelot, avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds. J'aime bien l'emmener au Jardin des Plantes, sentir sa petite main dans la mienne, lui raconter des histoires.

– Dans ce grand bâtiment, ils ont un squelette de baleine. Quand tu étais un tout petit bébé de six mois, nous sommes allés en Normandie. Il y avait un squelette de baleine dans une grande tente sur la plage.

– Viens, Jean-Jacques, on va au bassin des nénuphars. Regarde les petits poissons rouges...

– Mais enfin, Olivier, qu'est-ce que tu racontes ? Les petits pois sont verts !

– Ils sont rouges, ou alors tu es daltonien.

– Peut-être qu'ils ont mis du colorant dans l'eau, parce que d'habitude les petits pois sont toujours verts. Tu sais d'où vient le mot nénuphar ?

– Tu vas encore me dire des blagues.

– Certainement pas. Tu sais que maman se met du fard sur le nez.

- De la poudre, avec une houppette ?
- Oui, ça s’appelle du fard. C’est un certain monsieur Fard qui a inventé cette poudre à l’époque de Louis XIV. Les dames de la cour ne supportaient pas l’idée que leur nez puisse briller, surtout le soir à la lueur des bougies. Tu imagines, dans la galerie des glaces à Versailles, si ton nez brille ? Son reflet brille aussi dans toutes les glaces ! M. Fard vendait des tonnes de poudre aux dames de la cour, mais il voulait en vendre encore plus, alors il a mis des affiches dans les rues de Versailles : “Nez nu ? Fard !”
- Je ne te crois pas. En plus, je ne vois pas le rapport avec les nénuphars.
- Hmm... Ah oui, j’ai oublié de te dire qu’il fabriquait sa poudre en écrasant des fleurs de cette plante, donc les gens l’ont nommée d’après ses réclames.
- Et avant, c’était quoi son nom ?
- Eh, je m’appelle pas encyclopédie !
- Tu n’avais pas prévu ma question, alors tu es coincé.
- D’abord je suis pas coincé du tout. Ensuite, son ancien nom m’est revenu : c’était “soucoupe flottante”.
- J’en ai assez, de tes poissons verts et de tes soucoupes flottantes. Si nous allions dans le labyrinthe ?
- D’accord, mais tu dois surtout pas lâcher ma main, sinon tu risques de te perdre et on retrouvera ton squelette dans cent cinquante ans.
- Alors ils le mettront dans le musée avec celui de la baleine.
- Tu vois la pancarte sur le grand cèdre. Tu arrives à la lire ?
- Tu me prends pour un idiot. Il y a écrit que monsieur de Jussieu a planté cet arbre en 1734.
- Ils ne parlent de personne d’autre. Il devait être drôlement fort s’il a réussi à planter cet arbre tout seul.
- Il a juste planté une graine.
- La pancarte ne dit pas qu’il a planté une graine. Elle dit qu’il a planté “cet arbre”.
- Et ensuite il a voulu cacher un trésor dans le labyrinthe, mais il s’est perdu. Si nous retrouvons son squelette, nous trouverons aussi le trésor !

Olivier est très ignorant, c’est parce qu’il ne va pas à l’école. Il ne connaît ni la liste des départements français, ni la date de la bataille d’Azincourt. Noël et moi, nous l’aidons pour ses devoirs, alors il a quand même des bonnes notes à son cours Hattemer. Comme il n’abîme pas, maman lui achète des livres. Il étudie des trucs qui ne sont même pas au programme, par exemple les dinosaures, l’ornythorinque et les autres sales bêtes que l’on trouve en Australie. Il aime beaucoup les animaux, surtout en peluche. Il en possède toute une ménagerie.

Comme il est difficile, maman a bien du mal à trouver des menus qui lui conviennent. Surtout le soir. Elle pense qu’un dîner léger favorise un sommeil tranquille et sans cauchemars. L’idéal pour dormir sur ses deux oreilles, c’est un

potage, une tranche de jambon, du fromage et des fruits. À la rigueur, quand elle a le temps, elle prépare des croquettes de pomme de terre à la mode polonaise.

Le jambon c'est bon pour les gens bons. Noël et moi, nous avons vite fait de rouler notre tranche comme une cigarette et de l'engloutir. Prêts pour le spectacle... Olivier, qui aime bien savoir ce qu'il mange, étale sa tranche sur son assiette pour l'examiner : est-ce qu'il y a du gras ? Maman a beau demander au charcutier du jambon bien maigre, il y a toujours du gras. Bien sûr, la partie rose de la tranche est entourée d'une bande nacrée, qu'Olivier offre à Noël. Ce n'est pas ce gras-là qui le dérange, mais les fines veines blanches que l'on peut apercevoir au milieu du rose avec de bons yeux. Il abaisse sa tête à ras de l'assiette pour bien examiner le jambon, et puis il se met à le découper très soigneusement, millimètre par millimètre. Le pauvre enfant n'est pas très habile. C'est même étonnant qu'il arrive à enfoncer les touches du piano et à tricoter sans se tromper. Il a tout découpé, mais en y regardant de près il découvre que sa maladresse a laissé des tas de filaments blancs dégoûtants dans la tranche. S'il avalait un seul de ces horribles morceaux de gras, il vomirait aussitôt. Il se penche encore un peu, rapproche ses doigts de la lame du couteau pour travailler de manière plus précise, et se remet à découper.

Papa devrait s'habituer à ce manège, depuis le temps, mais il n'y parvient pas.

– Voilà ce que ça donne, ta façon de l'élever, dit-il à maman. L'enfant ne peut pas manger une tranche de jambon.

– Pourtant, j'ai demandé du maigre.

Noël et moi, nous voulons aider nos parents à éduquer notre petit frère. Tous ces débris de gras qui s'accumulent au bord de son assiette, ce n'est pas moral.

– Avec tout ce que tu laisses, à Auschwitz, on aurait pu survivre une semaine.

– Oui, tu pourrais penser à papa. Au camp, il en rêvait jour et nuit, d'une belle tranche de jambon comme celle-là, on dirait que tu fais exprès pour l'embêter.

– Arrêtez, les enfants, ce n'est pas un sujet de plaisanterie, dit maman.

Comme nous ne savons pas nous arrêter à temps, papa finit par se fâcher contre nous, ce qui nous donne l'occasion de ricaner finement. Pendant qu'il ne s'occupe plus d'Olivier, maman prend son assiette et jette le jambon en douce.

Le jambon est une sorte de plat national dans le groupe de mes parents et de leurs amis. Je pourrais croire que c'est le plat national des juifs, sauf que je ne connais pas assez de juifs pour établir une loi générale.

Le point fort de papa, c'est qu'il est très fort. Gamin, il était champion de lutte gréco-romaine. Ensuite, il a vaincu les nazis. Noël et moi, nous avons acheté des haltères, nous jouons à celui qui fera le plus grand nombre de pompes, nous arrivons à grimper à la corde sans les jambes. Pourtant, l'avant-bras numéroté de papa est au moins dix fois plus épais que le mien. Pour les fessées, il se retenait, sinon il nous aurait cassé le coccyx et délogé les vertèbres. Quand il tape sur le Pleyel du salon, on l'entend de l'autre côté du boulevard. Au lycée, des lourdauds tentent d'imposer la loi du plus fort. Des professeurs se mettent en colère, abusent de leur pouvoir. Les cris

des uns et des autres ne sont que chuchotements comparés à la grosse voix de papa. Notre entraînement scolaire nous permet néanmoins de surmonter notre terreur. Nous provoquons papa, nous lui répondons, nous plaisantons. Olivier est bien sage, donc papa ne le bat pas, mais quand il fait sa grosse voix Olivier se fige comme Jeannot lapin pris dans la lumière des phares. Pour lui, avec ses tympans sensibles de musicien, c'est sûrement pire qu'une fessée.

Il sait qu'il peut compter sur maman pour le défendre.

– Tu devrais t'estimer heureux d'avoir un enfant aussi doué, dit-elle à papa. Je ne te laisserai pas en faire une brute, avec tes méthodes d'éducation, comme les deux autres.

Des brutes, nous ? Elle exagère.

1957

Ma fantaisie

C'est incroyable le nombre de compositeurs qui ont écrit des musiques moches pour embêter les enfants : Clementi, Diabelli et Caramelli, Dussek, Gossek et Gromek. Ouf, j'ai joué tous leurs morceaux et Mme Jamet m'autorise enfin à sortir du premier livre du *Panthéon des pianistes*. Elle me donne la *Fantaisie en ré* de Mozart. Pas aussi facile qu'elle en a l'air, la Fantaisie en ré. Les arpèges du début, la-la-la-dou-dou-dou-ra-da-da, ça demande une grande régularité, ensuite il y a des changements de rythme et des syncopes, pim-popa, pim-popa. Je bosse fort, au moins dix minutes par jour pendant des mois, j'y suis presque. J'ai quand même bien du mal à ne pas m'emmêler les doigts dans les traits de virtuosité et le mouvement rapide.

– Il faut travailler plus lentement, mon garçon, dit Mme Jamet. Plus vous travaillez lentement, plus vous pourrez jouer vite ensuite.

Ça n'a pas de sens. Zatopek et Mimoun ne s'entraînent pas pour le marathon en avançant comme des tortues.

Un jeudi après-midi, en revenant du cinéma avec Noël, j'entends ma Fantaisie. À toute vitesse, le rythme impeccable, pas l'ombre d'une fausse note. C'est Mme Jamet qui montre à Olivier, sûrement. Non. Elle lui a donné sa leçon ce matin. Mlle Froyard ? Elle est si timide qu'elle ne joue jamais elle-même. Est-ce papa qui s'offre une récréation au milieu de sa consultation ? J'entre dans la chambre d'Olivier. Eh, c'est le bambin qui joue la Fantaisie.

– Dis donc, tu joues mon morceau !

– C'est Mme Jamet qui me l'a donné.

– Ce matin ? Et tu le sais déjà ? T'as pas le droit !

– Boh, facile. Rien du tout.

Sa fausse modestie m'écœure. Cinq ans de moins que moi et déjà il me dépasse. Pour éviter que l'humiliation ne se prolonge, je décide *hic et nunc* d'arrêter l'étude du piano. Moi, au moins, j'apprends le latin et l'équation du second degré.

Je joue la Fantaisie en ré une dernière fois pour Wanda, Tounia, Tola et Klara, qui sont venues manger des gâteaux à la maison.

– Quel dommage ! disent-elles.

– Tu joues si bien, Jean-Jacques !

– C'est très musical. Tu as beaucoup de sensibilité.

– Moi aussi j'ai arrêté à ton âge, tu sais, et je le regrette encore aujourd'hui.

Je ne vais quand même pas revenir sur ma décision. J'aurais l'air d'obéir à des dames polonaises qui mangent des éclairs au chocolat et des mille-feuilles. Non mais des fois !

C'est un jour où il n'y a pas de malades qui attendent dans le salon, parce que papa consulte à l'hôpital, alors je peux jouer sur le piano à queue. Olivier joue après moi. Il a le bon goût de ne pas jouer la fantaisie, mais d'offrir aux amies de maman un petit récital Chopin qui leur va droit au cœur. Elles applaudissent, disent Oh ! et Ah ! avec leur gros accent.

Je ne serais jamais devenu pianiste. Pas envie. Enfoncez bien les touches, mon garçon. Il a de la chance. Un talent tombé du ciel. Pas besoin de se creuser la tête, quel métier choisir. Son destin tout tracé, sa vocation, suivre les rails. Tandis que moi... Maman, qui a retrouvé sa santé et sa formidable énergie, assiste à la distribution des prix de ma classe de quatrième en juin 1957. Pour la première fois depuis la neuvième, j'obtiens le prix d'excellence. Maman recueille le fruit de ses investissements : les petits cours de maths de l'année dernière, le voyage en Angleterre. Bon, mais ça ne me dit pas ce que je vais faire de ma vie, tout ça.

Le fantôme de la Fantaisie en ré s'accroche à mes doigts pendant des années. Dès que je m'approche d'un clavier, La-la-la-dou-dou-dou-ra-da-da, je ne peux pas m'en empêcher. Mes frères se moquent de moi : "Joue-nous ta fantaisie, Jean-Jacques !"

Minou

Le 13 juin 1957, Olivier participe à sa première audition des élèves privés de Mme Descaves. Il a sept ans. Il joue des morceaux de Telemann et Kabalevski. Je vérifie sur le programme : quarante-huit élèves le 13 juin, quarante-huit les 3 et 5 juillet, ça fait bien cent quarante-quatre. Si je compte quatre minutes par élève, il faut ajuster le siège et tout ça, j'arrive à plus de trois heures d'audition.

– Hé, Olivier, tu nous as pas dit qu'il y a Minou Drouet, dans les élèves.

– Oh, elle joue comme un pied.

– La boîteuse lui casse les phalanges ?

– Elle bénéficie d'une mansuétude particulière, en raison de sa célébrité. D'ailleurs elle doit sa gloire à Mme Descaves. Elle lui a montré ses poèmes, et Mme Descaves les a envoyés à un éditeur qu'elle connaît. Son livre, *Arbre mon ami*, est posé sur la table dans la salle d'attente de Mme Descaves. Je l'ai lu en tricotant : "Arbre, mon ami, mon pareil à moi, si lourd de musique, sous les doigts du vent qui te feuilletent comme un conte de fées, bla bla bla, laqué de lumière dansante par la pluie, écho de la peine du vent, bla bla bla..."

– J'ai lu un truc dans le journal. Tout le monde croit que c'est sa mère qui écrit ses poèmes. Alors sa mère a dit : "Nous allons enfermer Minou dans une pièce, ainsi elle vous prouvera qu'elle crée ses poèmes toute seule." Ils l'ont enfermée. Au bout d'une heure, ils ont ouvert la porte, qui était restée fermée à clé sous le contrôle d'un huissier et tout. Il y avait un poème sublime sur la table, mais Minou Drouet avait disparu.

– Ah oui ? Elle a quand même joué son Tansman à l'audition.

– On l'a retrouvée dans la forêt de Fontainebleau, enlaçant un chêne qui aurait pu être son grand-père.

– Bizarre, le programme de l'audition. Au lieu de Mozart et Beethoven, il y a Kabalewski, Katchaturian, Rivier, Ibert, Tansman.

– Mme Descaves publie des recueils de piano pour les débutants. Nous jouons des morceaux tirés de ses recueils. Tansman est un de ses amis, je crois.

– Les mères ne doivent pas seulement poser des billets sur le piano, mais aussi acheter les recueils. Pas bête.

Vacances insulaires

Cet été, nous allons en Corse tous ensemble du quatorze juillet au quinze août, et puis je retournerai en Angleterre jusqu'à la mi-septembre.

C'est drôlement ennuyeux, la plage. Un bain de soleil, un bain de mer, un autre bain de soleil, un autre bain de mer. J'ai envie de voyager, de voir du pays, d'avoir des aventures. J'ai grandi, tout le monde le remarque, mais Noël reste un enfant. Nous n'avons plus rien à nous dire. Les Warner passent leurs vacances avec nous. Noël construit des châteaux de sable avec Charlie, qui a neuf ans. À Paris, mes parents sont très occupés, donc je ne les fréquente pas beaucoup. Ici, je m'aperçois que je n'ai rien à leur dire non plus. Si je leur parle de rock, ils vont croire que je veux escalader un roc ou me lancer dans la géologie. J'aurais dû partir en Angleterre plus tôt. Je ne parle à personne. Wanda Warner trouve que je suis devenu très sauvage. Son accent polonais m'irrite. Ce qui m'irrite encore plus, c'est que je n'entends toujours pas celui de mes parents.

Papa comprend bien que ce sont mes dernières vacances en famille. Mon éducation est d'ailleurs achevée, à quelques détails près. Il s'assoit à côté de moi alors que je suis en train de lire sur la plage et me dit qu'il doit aborder un sujet important.

– Tu as grandi, tu parais même en avance sur ton âge. Bientôt, tu vas, euh... rencontrer des filles... Peut-être même que cela t'est déjà arrivé.

– Mais non, quelle idée !

Je suis tout rouge. J'espère que ça ne se voit pas trop, avec le bronzage. J'ai que douze ans, quand même. Où aurais-je pu rencontrer des filles ? Il n'y en a pas au lycée Montaigne, par exemple, depuis la sixième. À Mimizan, j'ai volé du sucre au milieu de la nuit pour l'apporter aux filles du Bois, mais je devine que papa évoque autre chose.

– Bon, cela se passera sans doute dans les années qui viennent. Alors voilà, il faut que tu fasses attention, surtout si tu fréquentes des professionnelles : on peut attraper des maladies.

J'en suis à essayer de comprendre ce qu'il veut dire que la leçon est déjà finie. Papa se sent très moderne. Les autres pères ne donnent pas une éducation sexuelle aussi complète à leurs fils. Ils ne veulent pas les embêter avec ces sujets qui ne sont pas de leur âge. Ça gâcherait le plaisir de la découverte. Moi, je pense que les gens font des enfants en s'embrassant. En tout cas, c'est comme ça qu'ils ont l'air de s'y prendre au cinéma. Quand j'étais petit, je croyais que les bébés sortaient du ventre de

leur mère par le nombril. Une fille qui s’y connaissait m’a dit la vérité à Mimizan : c’est quand la maman va aux cabinets.

En tout cas, je l’ai échappé belle. Papa est docteur, il connaît les microbes et les épidémies, et n’oublions pas le pouvoir magique de sa voix. Ainsi donc, à Mimizan, si j’avais embrassé une des filles auxquelles nous donnions le sucre volé, j’aurais pu attraper une maladie honteuse. Je connais des expressions comme “maladie honteuse”, parce que je lis des tas de livres que j’emprunte à la bibliothèque.

Au cours d’une promenade à vélo, j’ai descendu par hasard la rue Saint Denis. J’ai compris tout de suite que les demoiselles nonchalantes qui attendaient leurs clients à l’entrée des hôtels étaient les putains dont parlent les romans, c’est-à-dire les “professionnelles” mentionnées par mon père. Je me sentais très gêné en dévalant cette rue chaude sur mon petit vélo bleu ; j’avais l’impression de regarder par erreur un film interdit aux moins de seize ans.

Papa ne se donne pas la peine d’enseigner les “choses de la vie” à Noël. J’ignore si mon frère doit le regretter ou s’en réjouir.

C’est loin de Paris, la Corse. Nous passons la nuit du 14 au 15 août sur le bateau – maman et Olivier dans une cabine ; papa, Noël et moi allongés sur le pont ; la Simca dans la cale. Le 15, nous débarquons à Marseille et puis nous remontons la vallée du Rhône par la nationale sept.

- Nous pourrions dormir à Valence, suggère maman.
- Je pense aller jusqu’à Vienne. Cela fera une étape moins longue demain.
- Tu dois être fatigué.
- Comment ça, fatigué ?

Le 16, nous nous levons très tôt.

- Bon anniversaire, papa !
- Merci, les enfants.
- T’as quel âge ?

– Cinquante-deux ans. Dans un mois, Jean-Jacques, tu auras treize ans. À ce moment, j’aurai exactement quatre fois ton âge.

Il est de plus en plus vieux, que voulez-vous y faire. Nous nous arrêtons pour déjeuner à Avallon dans un bon restaurant. Nous mangeons des hors d’œuvre variés, du poulet rôti avec des frites et comme dessert un gros gâteau à la crème. Papa et maman boivent du champagne.

Nous remontons dans la voiture. Il fait très chaud.

- Elle est en plein soleil, remarque maman.
- Quand je l’ai rangée, elle était à l’ombre, mais le soleil a tourné.
- Tu peux t’asseoir devant, Jean-Jacques.

Maman doit tenir la main d’Olivier, sinon il a mal au cœur.

Ils dorment tous derrière. Moi, je somnole, pourtant mes yeux restent ouverts. En tout cas, je vois que la voiture ne veut plus rester sur la chaussée, mais tente des petites excursions sur le bas-côté, comme pour goûter si l’herbe est bien tendre. Peut-

être que papa veut se garer pour se reposer. Sauf qu'il ne ralentit pas. C'est embêtant, parce qu'il y a des gens qui piquent-niquent au bord de la route, à côté de leur voiture, un peu plus loin. Si ça continue, nous allons rouler sur leur nappe et ils ne seront pas contents. Je me tourne vers papa pour vérifier qu'il sait ce qu'il fait.

– Eh, papa, réveille-toi !

Je lui secoue le bras. Il tourne le volant mais c'est trop tard. Notre voiture frotte contre la leur dans un grand crissement de tôle froissée. Skrrrraaakkk ! Les trois passagers de la banquette arrière se réveillent en sursaut.

– Hein ? Qu'est-ce qui se passe ? Un accident ?

– Bah, ce n'est rien. J'ai un peu éraflé la carrosserie. Personne n'est blessé, c'est le principal !

Les gens ne sont pas contents, ça je l'avais prévu. En plus, Olivier se met à hurler. Il n'a pas été blessé dans l'accident, mais une guêpe vient de le piquer ! Au secours, c'est la fin du monde.

Quand papa est au volant, maman passe son temps à lui dire : “Mais enfin, Jacques, tu vas vraiment trop vite.” Maintenant, il ne pourra plus répondre : “Laisse-moi tranquille. Ça fait vingt-cinq ans que je conduis et je n'ai jamais eu d'accident.”

Pour l'Angleterre, maman a trouvé une meilleure combine que l'an dernier. Au lieu de payer Mrs. Bendien, elle a convaincu Tola Green de m'héberger gratuitement.

– En contrepartie, tu travailleras dans sa boutique. Tu apprendras des choses.

– C'est quoi, comme boutique ?

– Un magasin de photo.

Tola est la fille de la vieille Mme Ziegler, qui habite avenue de la République. Elle a épousé un gentleman anglais il y a quelques années. C'est peut-être sa mère qui l'a trouvé, parce que maman dit que Mme Ziegler exerce le métier de marieuse.

Tola est heureuse à Londres, semble-t-il. Elle a même déjà deux fillettes, Vivian et Dominique. J'ai passé trois jours chez elle, l'été dernier, après mon séjour chez Mrs. Bendien.

Je voyage en avion pour la première fois de ma vie. Maman m'accompagne à l'aérogare des Invalides, où je prends un autocar d'Air France jusqu'à l'aéroport d'Orly.

L'avion est un Vickers Viscount à quatre turbo-propulseurs. Je connais les avions aussi bien que les voitures. Je les étudie dans les livres, je les dessine, j'invente de nouveaux modèles. Noël et moi, nous économisons notre argent de poche pour aller au salon de l'auto et au salon de l'aviation du Bourget.

Je m'assois près du hublot. Je boucle ma ceinture. Le monstre de métal gronde, ronfle, tremble comme s'il avait la fièvre, et puis soudain démarre à toute vitesse. Il accélère, il accélère... Parfois, quand j'arrive à l'arrêt du 91, l'autobus est justement en train de partir. Je cours de plus en plus vite pour le rattraper, et puis je bondis sur la plate-forme arrière... L'avion bondit comme moi, mais il ne retombe pas ! Il s'envole comme une plume ! Le paysage que j'observe par le hublot ressemble à ceux que

nous admirions dans les boutiques de trains miniature – sauf que les rivières de papier bleu n’avaient pas autant de méandres que la Seine.

Les Green possèdent une maison dans la banlieue de Londres. Je joue à la balançoire dans le jardin avec Vivian et Dominique. Je prends le métro chaque matin pour aller au magasin, qui se trouve sur Edgware Road. Je reçois les bobines de film des clients, auxquels je donne un ticket.

– *When will it be ready ?* demandent-ils.

– *Day after tomorrow.*

Quand ils reviennent, je leur donne les photos, développées dans un laboratoire extérieur, et j’encaisse la somme correspondant au nombre de photos réussies.

– *How much is it ?*

– *Three and six... Thank you. Do you want to buy another roll of film ?*

Je peux vendre des films, mais si quelqu’un veut acheter un appareil photo, je l’adresse à un vendeur plus expérimenté. Il m’arrive aussi de livrer des paquets dans le quartier. Souvent, j’aide Mr. Green dans le bureau qui se trouve au-dessus de la boutique. Il place des annonces dans les journaux.

NEW! Professional
Japanese cameras!!
Direct import!!!
HIGH quality!!!!
LOW price!!!!!!

Il faut trier les réponses. Certaines lettres contiennent le coupon qui va avec l’annonce. Mr. Green m’explique ce que je dois faire.

– Tu recopies le nom et l’adresse sur cette enveloppe qui contient le catalogue.

– Dans cette lettre, il y a un chèque.

– C’est quelqu’un qui a acheté un appareil. Tu écris l’adresse sur une étiquette que l’on collera sur le paquet.

Mr. Green a découvert que les Japonais fabriquent des appareils photo qui valent bien les productions allemandes de Rolleiflex ou de Zeiss, mais le public n’y croit pas trop et les ventes ne sont pas bonnes. Mr. Green est un homme d’affaires plein d’expérience alors que moi je n’y connais rien, donc je ne peux pas lui dire que je trouve ses annonces affreuses. Les mots sont trop gras, les points d’exclamation trop nombreux. Les gens lisent sûrement le contraire de ce qui est écrit : *Low quality, high price* ! Heureusement que Tola est sérieuse. C’est elle qui tient la boutique et gagne l’argent du ménage. Il vaut mieux que Mr. Green ne vende pas trop de *Professional Japanese cameras*, parce qu’il boit tout ce qu’il gagne dans les cabarets russes de Londres.

Avant de s'appeler Green, il s'appelait Grynspan, me dit-il. Il habitait à Paris et connaissait Tola. Au début de la guerre, il s'est engagé dans l'armée polonaise de Coëtquidan et s'est battu en Norvège. Au lieu de revenir en France occupée, son régiment est parti à Londres, où se trouvait un gouvernement polonais en exil. Il a travaillé pour l'armée anglaise comme traducteur de l'allemand, et il a acquis la nationalité britannique après la guerre.

Tola ne se contente pas de me loger et de me nourrir matin et soir. Elle me donne un petit salaire. Je le dépense jusqu'au dernier penny pour déjeuner dans un restaurant italien où elle a réservé une table à mon nom. Je n'ai pas l'habitude de payer pour manger, surtout que c'est de l'argent que j'ai gagné moi-même. Je trouve tous les plats atrocement chers. D'ailleurs personne ne veut dépenser une fortune pour manger des pâtes noyées dans la sauce tomate, donc je suis en général tout seul. J'attends pendant des heures. Je n'ai rien d'autre à faire que de regarder la fresque représentant la baie de Naples, qui est si mal peinte qu'elle me coupe l'appétit. J'imagine que le cuisinier se dispute avec le garçon.

– Yé né vais pas couire des escalopas pour oun solé client ! Dité-loui dé partir...

Après avoir demandé à Tola la permission d'aller manger ailleurs, j'essaie plusieurs restaurants du quartier et je finis par choisir une sorte de brasserie fréquentée par des employés et des secrétaires. Cela se trouve dans la station de métro d'Edgware Road. On y mange des saucisses ou des œufs brouillés sur toast à une demi-couronne. On y entend la conversation des voisins, parce que les tables sont proches les unes des autres. J'aime beaucoup écouter ce que disent les gens.

– *“The train was late”, I said. “Twasn’t my fault.” “Then you’d better hurry and catch up”, he said, “unless you want to come work on Saturday morning.” “Come on Saturday?” I said. “Are you out of your mind? Not unless you pay me double.”*

– *Right. They think we’re their slaves.*

– *Just because he’s the boss.*

Tola comprend bien que je n'ai pas envie de payer une guinée quand je peux manger un excellent repas pour une demi-couronne¹. Mon bon sens lui rappelle celui de Jacqueline. Elle me confie sans crainte les paquets pour les livraisons. Je ne me perds jamais. Je crois que même si je voulais, je n'y arriverais pas.

Ma situation n'a rien de comparable à celle de David Copperfield, qui gagnait six shillings par semaine en collant des étiquettes sur des bouteilles et déjeunait chaque jour d'un morceau de pudding à deux pence. Je ne suis pas beaucoup plus vieux que lui et je travaille, mais en même temps je suis en vacances et je ne suis pas malheureux du tout. Comme lui, je passe des heures à me promener dans les rues de Londres après le déjeuner, le soir avant de rentrer en banlieue, et puis le samedi et le dimanche.

J'ai lu les aventures de David Copperfield en français à Paris. J'aimerais pouvoir lire une série de romans de Dickens que Tola m'a offerts, mais je n'y arrive pas. Je

¹ Une guinée = 21 shillings. Une couronne = 5 shillings. Complicé, non ?

me trouve stupide. Je ne suis pas plus avancé que Vivian et Dominique, mes deux petites copines, qui parlent anglais mais ne savent pas encore lire et écrire. Après avoir essayé plusieurs auteurs, je finis par choisir Agatha Christie. De nombreux mots m'échappent, mais j'en comprends assez pour découvrir le coupable au moins trois pages avant la fin du livre. C'est d'ailleurs facile : c'est le seul personnage que l'on ne pouvait vraiment pas soupçonner.

J'ai beaucoup vieilli en un an. Avec l'argent que je gagne dans le magasin, je ne m'achète pas des Dinky Toys, mais une paire de chaussures à la dernière mode. Mon enfance est bien finie.

Mes trois semaines à Londres dans un magasin de photo m'ont donné envie de posséder un appareil. Moi qui dessine tout le temps, je pourrais ainsi fabriquer des images autrement. Maman me l'offre pour mon anniversaire, qui tombe juste à mon retour d'Angleterre. L'appareil a bonne mine, mais il n'a pas coûté cher.

– On ne va tout de même pas dépenser une fortune pour que l'enfant s'amuse et casse son jouet, dit papa.

L'objectif ne comporte qu'une seule lentille. Malgré tous mes efforts, les photos sont floues. J'aurais dû acheter un appareil japonais chez Mr. Green.

M. Blanchard et son caniche

À la fin de l'année de quatrième, on nous a prévenus : la troisième sera difficile. Le professeur principal, M. Blanchard, est très sévère. En plus, il est aveugle.

Comme si la crainte de ce redoutable infirme ne suffisait pas, je commence mal l'année scolaire. La veille de la rentrée, je n'arrive pas à me lever. Je suis aussi ramolli et brûlant qu'une tartine trempée dans le café au lait. J'ai attrapé une terrible maladie, la grippe asiatique. Je me dis : "Une bonne nuit de sommeil et ça ira mieux. Du moment que je suis guéri demain matin !" Le sommeil ne vient pas. Au lieu de s'améliorer, mon état empire. Les aiguilles de mon réveil, inexorables, tournoient dans la nuit. Soudain je remarque que le balancier ne dit plus : "Tic-tac-tic-tac", mais : "Manquer-rentree-manquer-rentree-manquer-rentree !" *Horresco referens* !¹ Les professeurs vont dicter de longues listes de fournitures. Ils vont dire si nous devons acheter des cahiers à petits carreaux ou à grands carreaux, et quelle largeur de marge nous devons laisser dans nos devoirs. J'apporterai les mauvais cahiers, je laisserai une marge trop petite. Ils me puniront sauvagement. Faute d'avoir suivi les premiers cours, je ne comprendrai rien. Ma vie est fichue.

Noël est très jaloux.

– T'as du bol d'être malade.

– Ouais, ben moi je trouve pas. Tu veux échanger ?

– Maman te donne du jus d'orange !

¹ Quelle horreur ! (Littéralement : "Je frémis rien que d'y penser" – citation de Virgile.)

J'arrive au lycée avec une semaine de retard. Je suis bien obligé d'avouer à maman, au soir du premier jour, que je ne suis pas assis là où il faut.

– Toutes les places devant sont prises.

– Tu es où ?

– Au dernier rang. De toute façon, les élèves n'ont même pas choisi leurs places. M. Blanchard les a rangés par ordre alphabétique. C'est pour les repérer dans le noir, tu comprends.

Alors que les autres classes comptent plus de quarante élèves, celle-ci en compte moins de trente. M. Blanchard, qui est âgé (on dit qu'il a perdu la vue pendant la guerre de quatorze), est assisté par un autre vieillard, surnommé Le Caniche. Ils forment un drôle de couple, ces deux-là. M. Blanchard ressemble à une gravure de mode. Sa chemise blanche est immaculée, le pli de son pantalon impeccable, son nœud papillon bien droit. Quand il pleut, il protège ses souliers vernis avec des chaussons de caoutchouc qu'il enlève en entrant dans la classe. Il est rasé de près et sent la violette. Le caniche, au contraire, porte des vêtements tout froissés et pas très propres – à croire qu'il ne se regarde jamais dans la glace. Ce n'est sûrement pas lui qui s'occupe de M. Blanchard à la maison. Alors qu'une gentille petite Mme Blanchard lave les chemises de notre professeur, repasse ses costumes gris et vérifie son nœud papillon, le pauvre caniche, resté vieux garçon, rentre chaque soir dans un logement vide.

Maman n'est pas du tout contente. Pour être premier, il faut s'asseoir au premier rang, c'est aussi sûr que deux et deux font quatre. Bien qu'elle s'occupe en priorité d'Olivier et de son piano, elle a décidé de me surveiller de près. Maintenant que j'ai eu le prix d'excellence, il ne faudrait pas que je me laisse aller, comme je l'ai fait après la neuvième. À l'autre bout de Paris, dans des banlieues lointaines et peut-être en Argentine, des mères amères évoquent mon exemple quand leurs enfants rapportent de mauvaises notes de l'école.

– Le fils de Jacqueline Greif est toujours premier. Elle le bat quand il est seulement second !

Un matin, quelques jours après ma rentrée tardive, M. Blanchard m'informe que maman est venue le voir.

– Elle parle avec un accent charmant, petit Greif. Est-elle italienne ?

– Non, Monsieur, polonaise.

– Polonaise ? Ah mais oui, c'est ce qu'on appelle le charme slave... Dis-moi, petit Greif, tu es timide.

– Euh...

– Tu aurais dû m'en parler tout de suite.

– Parler de quoi, Monsieur ?

– De ta surdité. Ta maman m'a dit que tu n'entends pas bien, et que tu as subi un traitement médical. Cela te gêne beaucoup ?

– Euh, pas tellement... Ça me fait mal quand je vais à la montagne ou quand je prends l'avion, Monsieur.

– C’est normal, petit Greif, c’est le changement de pression. Viens t’asseoir au premier rang, ainsi tu entendras bien le cours. Voyons... petit Grétry, tu vas échanger ta place avec Greif.

Grétry est enchanté. Il n’aime pas passer ses journées sous le nez du prof, même quand celui-ci ne peut pas le voir. Moi, j’ai l’habitude du premier rang, je ne me plains pas, mais je trouve un peu fort que maman ne m’ait rien dit. Je me sentais bête, de devoir m’imaginer sourd, d’un seul coup. Bon, elle n’a menti qu’à moitié. C’est vrai qu’elle m’a emmené chez un spécialiste (un ami de papa qui est “otorhino”) quand j’étais tout petit. Ce docteur m’a soufflé dans le nez avec une poire en caoutchouc pour me dégager les sinus et les cosinus. Moi, je n’ai pas menti non plus : j’ai bien eu mal aux oreilles dans le Vickers Viscount de Londres.

Ce qu’il y a de plus embêtant, c’est de devoir avouer que maman est polonaise. Parce que les Polonais, en France, en dehors des mineurs du Nord et de quelques Poniatowski, ce sont souvent des juifs polonais ; quand ils portent un nom allemand, c’est même à peu près sûr. Et ça, c’est un secret. Quand tous les élèves partent au catéchisme, le mardi après le déjeuner, ils me demandent pourquoi je reste seul à l’étude.

– Chez nous on ne croit pas en Dieu, parce que mes parents sont communistes.

Ce n’est pas très bien vu, communiste, dans le sixième arrondissement, mais ça vaut quand même mieux que juif. Grétry, qui est mon meilleur copain, trouve que j’ai de la chance.

– Le caté c’est la cata. C’est juste à l’heure de la sieste, alors comment veux-tu garder les yeux ouverts ? La moitié de la classe s’endort au bout d’une minute. Le cureton nous raconte des trucs complètement idiots. Jésus qui marchait sur les eaux et qui guérissait les aveugles. Heureusement qu’il est pas là pour guérir Blanchard. S’il avait vraiment accompli des miracles, il aurait eu plus que douze disciples. Et puis il aurait pas laissé les juifs le crucifier.

– C’est pas les juifs qui l’ont crucifié, c’est les Romains.

– Qu’est-ce que ça peut te faire ? Tu serais pas un peu juif, par hasard ? Ouais, maintenant que j’y pense, t’as vraiment une tête de juif !

– Eh, tu t’es pas regardé ! C’est plutôt toi. Tu vois bien que j’ai les yeux bleus, tandis que toi t’as les cheveux noirs et les yeux noirs...

Je dois pas le dire. Sinon, quand les nazis reviendront, ils m’enverront au gaz.

Maintenant que mes jambes ont allongé, je vais au lycée à pied. À l’aller, je monte la rue Claude Bernard et la rue Gay-Lussac, puis je rejoins la rue Auguste Comte par la rue de l’Abbé de l’Épée. Au retour, j’emprunte des petites rues jusqu’à la rue Mouffetard. Tous les matins, je passe devant l’école juive de la rue Claude Bernard. Je ne porte pas une petite calotte sur la tête comme les élèves de cette école. Je ne suis pas circoncis, je ne connais pas les fêtes juives, je ne suis jamais entré dans une synagogue – alors que j’aime beaucoup visiter les églises. Quand les nazis reviendront, les élèves de l’école juive garderont leur calotte et coudront une étoile jaune sur leur veste. Moi, je ferai semblant d’être catholique. À force d’écouter Olivier, je

connais déjà le Notre Père. Que votre règne arrive sur la terre comme au ciel, donnez-nous notre pain quotidien... Je me demande ce que les catholiques disent en Chine. Donnez-nous notre riz quotidien ?

Je sais que le sens du mot juif n'est pas celui que lui donnait le petit Michel de Mimizan, mais si quelqu'un me demandait de définir ce sens précisément, j'en serais bien incapable. Je dirais sans doute que les juifs, ce sont les gens que les nazis veulent gazer.

Maman est futée. Elle a deviné qu'un professeur aveugle prendrait en sympathie un élève sourd. Me voici donc chouchou, comme Olivier.

Même sans le charme de maman, je serais devenu chouchou. D'abord, j'étais le premier de la classe au départ, puisque j'ai eu le prix d'excellence l'année dernière. Et puis j'obtiens déjà la meilleure note au premier devoir de français. Le sujet de la rédaction, c'est "L'eau". Je peux passer des heures à dessiner des voitures et des avions, mais l'écriture m'ennuie. Qu'est-ce que j'ai à dire sur l'eau ? C'est un liquide, inodore, incolore et sans saveur, donc on ne peut même pas le décrire. Si on mettait de l'eau du robinet dans une bouteille d'Évian, personne ne verrait la différence... Il pleut il mouille, c'est la fête à la grenouille ! J'arriverai peut-être à écrire quatre paragraphes, alors qu'il faut quatre pages. Ce qui serait pas mal, ce serait de trouver une idée originale. Ensuite je n'aurais plus qu'à la développer pour en déduire toute une histoire... Je me creuse la tête. C'est plus fatigant que de creuser la terre. Si Lonek avait été là quand Arlette s'est noyée dans le Grand Morin, il l'aurait sauvée. Elle ne savait pas qu'il fallait appuyer sur l'eau... Ah, ça y est ! Eureka¹ ! Au lieu de décrire l'eau, j'évoque son absence. Je raconte mes vacances de Noël dans un chalet suisse. Les canalisations avaient gelé, il n'y avait plus d'eau ; nous devions aller jusqu'à la fontaine publique du village, elle-même gelée, pour y découper des blocs de glace que l'on faisait fondre sur le feu. Les blocs étaient très lourds, nous les arrimions sur des luges que nous traînions derrière nous sur le chemin enneigé, etc.

M. Blanchard trouve que non seulement l'idée est bonne, mais que j'ai très bien décrit la glace, la neige, l'eau qui fond et qui bout, l'étrange état de fatigue qui vous saisit quand on vous désigne pour la corvée d'eau et la joie qui vous récompense quand le travail est achevé.

– Dis-moi, petit Greif, pendant combien de temps avez-vous été privés d'eau ?

– Euh... C'est une histoire que j'ai inventée, monsieur.

Il est tout étonné. J'ai déjà vu un abreuvoir gelé, ainsi qu'une luge, et j'ai connu la corvée d'eau quand nous campions avec les A. N., mais j'ai inventé le chalet suisse pour pouvoir vaincre l'étrange état de fatigue qui me saisit devant la page blanche.

¹ "J'ai trouvé" en grec. C'est ce qu'a crié le savant Archimède quand il a découvert que tout corps plongé dans l'eau en ressort mouillé.

Si j'avais le droit d'avouer que je suis juif, j'aurais pu faire encore mieux : j'aurais raconté trois jours sans eau dans un wagon à bestiaux et puis la bonne douche mais ce n'est pas de l'eau qui coule du pommeau et tout ça.

Étant premier de la classe et chouchou, je suis tenu de lire à haute voix les textes que nous étudions. Je lis à haute voix tout le théâtre de Corneille et de Racine (ou presque), *Les Châtiments* de Victor Hugo, ainsi que diverses œuvres de Ronsard, du Bellay, Boileau, Lamartine et Alfred de Vigny.

Pourquoi M. Blanchard ne nous lit-il pas “Ô Rage, Ô Désespoir, Ô Vieillesse ennemie” lui-même, à partir d'un livre en braille ? Mystère et boule de gomme.

Au moins, j'apprends à lire à haute voix. C'est assez difficile, parce que mes camarades font des concours de grimaces pour me faire dérailler. Le caniche essaie de les en dissuader, ce qui produit des pantomimes autrement intéressantes que le duel de Rodrigue. La réputation de sévérité de M. Blanchard est méritée et tous les élèves craignent ses punitions, mais les chahuts silencieux lui échappent. Je veux dire, vraiment silencieux, car M. Blanchard entend le moindre froissement suspect.

– Qu'est-ce que c'est que ce bruit, petit Pelletier ?

– Moi ? Je remontais ma montre, Monsieur.

– Tu empêches tes camarades de travailler. Tu me recopieras la première *Bucolique* de Virgile pour mercredi.

En prenant la place de Grétry, je n'ai pas trop dérangé l'ordre alphabétique. Mon voisin se nomme Leprince-Ringuet et porte un prénom étrange, Néri. Il dit :

– Mon père, moi, il a découvert les rayons cosmiques.

– Les rayons comiques ?

– Cosse-miques ! Fais pas semblant d'être sourd, Greif, avec moi ça prend pas.

Comme nos pères n'ont rien découvert, nous pourrions nous sentir dépités, mais les rayons cosmiques ce n'est quand même pas la découverte du siècle, donc nous pardonnons au petit Leprince-Ringuet sa vantardise. Ce n'est pas mon copain, mais c'est mon voisin ; nous jouons au jeu silencieux de celui qui écrit le plus petit. Dès que j'ai fini de lire une tirade de Corneille ou un poème de Victor Hugo, M. Blanchard dicte son commentaire et l'on n'entend plus que le bruit des plumes qui glissent sur le papier.

Je déclame :

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
 Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
 Et du premier consul, déjà, par maint endroit,
 Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

Puis je note sous la dictée le commentaire suivant :

Victor Hugo voulait devenir ingénieur, mais il avait échoué aux concours. Il a néanmoins gardé toute sa vie une fascination pour les nombres. Par exemple : “Ce siècle avait deux ans”.

Le jeu est simple : le premier qui tourne la page a perdu. Moi, j'écris petit, c'est tout. Leprince-Ringuet, lui, il écrit *étroit* ; ses lettres gardent la même hauteur mais maigrissent d'une manière hideuse. Je trouve que ce garçon va mal dans sa tête, pour faire une chose pareille. Le caniche n'apprécie pas non plus l'écriture ratatinée de mon voisin (ni la mienne, à vrai dire) : il regarde nos cahiers et nous adresse des hochements de tête réprobateurs.

À force de lire des alexandrins, j'arrive à en composer, ce qui me permet de me prendre pour Victor Hugo. J'ajoute des vers en bas de la page pour épater mon voisin :

Ce siècle avait fêté ses trois fois dix-neuf ans¹ !
 En classe de troisième, assis au premier rang,
 Jean-Jacques se disait : "Ah l'aveugle est fortiche,
 Il nous tient tous à l'œil grâce à son vieux caniche !"

M. Blanchard connaît le livre de grammaire latine par cœur.

– Petit Greif, ouvre donc la grammaire latine page cent vingt-quatre. Regarde le troisième paragraphe, vers le bas de la page. C'est bien la règle *Homerus dicitur caecum fuisse*, n'est-ce pas ?

J'ouvre la grammaire. Je cherche. Toute la classe retient son souffle. C'est pire qu'un suspense de Hitchcock.

– Oui, msieu, c'est ça !

– Dis-moi, petit Greif, comment traduis-tu la phrase ?

– Euh, "Homère est dit avoir été aveugle."

– Tu pourrais peut-être traduire en français.

– Ah oui... "On dit qu'Homère était aveugle."

– C'est mieux. Vous remarquez la concision du latin : quatre mots suffisent, alors qu'en français il en faut six.

Ça me fait une belle jambe, de savoir que le latin était concis. Déjà que j'aime pas ce mot, parce qu'il ressemble à circoncis. J'aurai appris au moins une chose : qu'il est possible de connaître par cœur le livre de grammaire latine, alors là bravo. Et aussi qu'Homère était aveugle, comme M. Blanchard, mais c'est seulement un on-dit.

Olivier, qui aime beaucoup les toutous, demande comment un chien peut surveiller les élèves. Est-ce que nous lui donnons du sucre ? J'explique que c'est un chien savant, qui est prêt à mordre immédiatement tout élève désigné par son maître. Noël a entendu parler du caniche ; il confirme mes propos sans hésiter.

Maman va souvent voir M. Blanchard pour médire de moi derrière mon dos. La mère de Grétry, par exemple, une petite femme qui travaille d'arrache-pied pour élever seule trois enfants, ne vient jamais embêter les professeurs au sujet de son fils.

Je suis premier en français, en mathématiques et en anglais, mais cela ne suffit pas à M. Blanchard et à maman. M. Blanchard trouve que mes notes d'histoire et de

¹ Ça fait cinquante-sept. On remarque le goût de l'auteur pour les mathématiques.

sciences naturelles sont indignes de moi. Il complotte avec les autres professeurs pour inscrire sur mon bulletin des jugements désagréables comme “Se fie trop à sa facilité” et “Peut mieux faire”. Il me prend par les sentiments : cette pauvre professeur de sciences naturelles se sent méprisée si le meilleur élève de la classe est dernier dans sa matière (ce qui m’est arrivé au premier trimestre).

L’histoire, la géographie, les sciences naturelles, ça me barbe. Le professeur nous dicte son cours, il faut ensuite en apprendre le résumé par cœur. Maman décide de me faire réciter mes leçons pour que je remonte la pente.

Je me débarrasse de mes devoirs en rentrant de l’école. Le soir après le dîner, je ne travaille pas. Je ne regarde pas la télévision, parce que mes parents n’ont pas encore acheté cet appareil diabolique qui distrait les enfants, mais je passe des heures à lire les livres que j’emprunte à la bibliothèque. Sauf quand maman m’interroge. Elle m’attend dans sa chambre. Si je récite le moindre mot de mon résumé de travers, elle me renvoie à mes cahiers.

– La France se fit reconnaître la possession des Trois Évêchés : Nancy, Toul et Verdun...

– Metz, Toul et Verdun.

– Ah, je confonds toujours Metz et Nancy.

– Tu reviendras quand tu sauras.

– Pour une faute minuscule ! Je le réviserai demain matin.

– Il n’y a pas de faute minuscule. Sans faute, c’est sans faute.

Je me sens justement très fatigué et je voudrais me coucher, mais c’est impossible. Moi, j’appelle ça de la torture mentale et de l’abus de pouvoir. Encore quelques années et je m’évaderai de ce bagne.

J’ignore que l’on me donne en exemple *urbi et orbi* et que des enfants que je ne connais pas me détestent. Je me contente de soigner ma popularité auprès des élèves que je connais. Ah, je sais bien que le premier et le chouchou ne sont pas toujours aimés, et qu’il est risqué de porter ces deux étiquettes à la fois. Pendant la composition de mathématiques, je donne les réponses à mes voisins, qui les transmettent par cercles concentriques à toute la classe. Seuls les bons élèves peuvent bénéficier de ce cadeau, puisqu’un résultat juste ne vaut rien sans la démonstration, mais tout le monde me trouve sympa, enfin j’espère. Quand je lis à haute voix en cours de français, j’essaie d’amuser mes camarades – au risque de m’attirer une réprimande de M. Blanchard. Cela ne veut pas dire que j’adopte un ton rigolo, au contraire. Je fais dans le sinistre et le grandiloquent. Plus c’est lugubre, plus je me régale.

Il neigeait. Les blessés s’abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,

Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.

Quand j'arrive à la dernière bataille, je tremble, je souffre, je ralentis pour retarder l'issue fatale. La pâle mort entre dans la classe. Tous les élèves ont la chair de poule, moi d'abord.

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

Je ne recherche quand même pas la popularité au point de participer aux activités collectives. Au lieu de jouer au football avec les autres à l'heure du déjeuner, j'échange des propos littéraires et philosophiques avec Grétry en marchant autour de la cour de récréation. Il prétend qu'il ne suffit pas de s'embrasser pour faire des enfants et m'expose une théorie ridicule.

- Elles ont un trou exprès, t'es sûr ?
- Ouais, il y en a un pour faire pipi et un pour faire les enfants.
- Il faut bien viser, alors.
- Ma mère m'a dit qu'une de ses amies me montrera comment on fait, quand je serai plus grand. Ça s'appelle "déniaiser".

Mes cheveux se dressent sur ma tête quand j'imagine que Wanda Warner ou Jeannette Berger pourrait être chargée de me déniaiser. Non, je ne risque rien. C'est un truc de catholiques, évidemment. Les juifs ne font pas ça.

Au lieu de lire *La Dame de Monsoreau* et *Le Bossu*, Grétry collectionne les livres de blagues. Il place l'humour anglais au-dessus de tous les autres. Le comble du chic (dans l'humour anglais), c'est de raconter une blague qui n'est même pas drôle. Pour les vrais gentlemen, cela ne fait aucune différence, puisqu'ils gardent leur flegme en toutes circonstances.

L'histoire la plus British et la moins drôle de son répertoire, c'est celle des pigeons de *Picadilly Circus*.

Le mari pigeon revient d'un petit tour au-dessus des toits de Londres. Il frotte ses pattes sur le paillason, lisse ses plumes et entre dans son pigeonnier à Picadilly Circus.

- Devinez qui j'ai rencontré ? demande-t-il à son épouse.
- Je ne sais pas, moi... Un pigeon voyageur ?
- Vous n'y êtes pas. J'ai rencontré Blanc-bec, le pigeon de Trafalgar Square. Je l'ai invité à dîner pour ce soir.

- Comment ? Sans me demander mon avis ? Et pour ce soir en plus ! Vous vous moquez de moi ! Comment voulez-vous que je prépare le dîner d'ici ce soir ? Vous auriez pu au moins acheter des graines en chemin. Ah mais non ! Monsieur invite ses

amis ! Monsieur ne se préoccupe pas de savoir s'il y a des provisions dans le garde-manger !

– Euh, pardonnez-moi, *my dear*... J'étais tellement content de rencontrer mon vieil ami. Je sais que vous êtes capable d'accomplir des miracles.

– Bon, je vais voir ce que je peux faire. Je ne garantis rien. À quelle heure vient-il ?

– Je lui ai dit huit heures du soir.

Mrs. Pigeon se met aussitôt aux fourneaux. Elle épluche les graines, les râpe, les assaisonne, les fait frire et bouillir, les accommode aux petits oignons. Pendant ce temps, son digne époux allume sa pipe, s'assoit dans son fauteuil pour lire *The Pigeon Times* en écoutant Radio-Pigeon.

– Ah mais dites donc, vous ne manquez pas de culot ! Pendant que je m'échine sans une seconde de répit, vous lisez tranquillement votre journal... Vous pourriez au moins mettre la table.

– Bien sûr, *my dear*.

– Et éteignez cette horrible pipe. Il y a bien assez de fumée chez nous. Je vous avais dit que c'était une mauvaise idée de nous installer à côté d'une cheminée.

J'abrége pour arriver à huit heures du soir. Quand on veut raconter l'histoire à la manière des gentlemen anglais, il ne faut pas abréger, mais au contraire allonger la sauce.

Alors, que se passe-t-il à huit heures du soir ? Eh bien, rien. Mrs. Pigeon a réussi à préparer un repas succulent avec ce que contenait son garde-manger. Elle a trouvé le temps de revêtir une jolie petite robe grise, de se maquiller et de se pomponner. Seulement, personne ne frappe à la porte.

– Vous lui avez bien dit huit heures ?

– Il a peut-être été retardé.

– C'est ça. Trafalgar Square est à trois minutes. Vous pensez, il a vu une pigeonne sur une corniche, il s'est arrêté et il est en train de roucouler au lieu de venir ici. Je vais réduire le feu, mais les graines seront trop cuites.

– En plus, je commence à avoir faim.

Une heure plus tard...

– Il a peut-être compris que c'était demain.

– Non, je me souviens qu'il m'a dit : "À ce soir."

– Je vais retirer les graines du feu, sinon il n'en restera que de la bouillie.

– Et si nous commençons à picorer un peu ?

– Ah non ! La moindre des choses, quand on invite un ami, c'est de l'attendre.

La nuit tombe. Les bruits de la grande ville s'estompent. Les cloches de Saint-Martin-des-Champs sonnent dix coups. Mrs. Pigeon est désespérée.

– Ça ne sera plus mangeable. Vous et vos amis ! Je n'ai plus qu'à servir des miettes de pain.

– J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Je veux bien quelques miettes. Je suis affamé. Il ne viendra plus.

Au moment précis où ils se mettent à table, ils entendent des coups de bec sur la porte. Ils ouvrent. C'est Blanc-bec.

– Excusez-moi pour mon retard, dit-il. Comme il faisait beau, j'ai décidé de venir à pied.

Nous nous arrêtons auprès d'Epirotakis, qui joue gardien de but.

– Je connais une blague cochonne, dit Grétry. Lord Windermere est assis au coin du feu dans son grand fauteuil, en train de boire un verre de sherry. Son majordome entre dans la pièce. “*Good evening, darling.*” “Eh bien, James, je vous en prie.” “Oh pardon, Milord, je croyais que c'était Milady !”

– C'est ça que tu appelles une blague cochonne ? Attends, je vais te raconter celle du mec dans le désert...

Il se prend au jeu de la conversation et oublie celui de la balle. Il croit qu'un joueur de son camp veut lui faire une passe, mais en fait c'est un ennemi qui shoote et marque un but. Comme les vers de Victor Hugo grouillent dans ma tête, je n'ai pas de mal à trouver le commentaire approprié.

– Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! – C'était Blücher.

Epirotakis n'a que treize ans, mais il a déjà une “grande gueule”. On le désigne pour représenter le lycée, avec quatre élèves appartenant aux autres troisièmes, dans une compétition scolaire télévisée. Je suis très jaloux. Heureusement, il tombe malade et je le remplace au dernier moment. J'occupe dans l'équipe du lycée Montaigne la fonction d'*érudit*. Je vais à la bibliothèque du Muséum étudier divers animaux marins : la baleine, l'anguille, le saumon, l'hippocampe, le coelacanthé. Le lycée qui remportera l'épreuve ira à Bruxelles pour voir l'exposition universelle, avec survol de l'Atomium en hélicoptère. Je gagne seulement une paire de patins à roulettes et une bouteille d'encre bleu-noir. Même quand je passe à la télévision, mes parents n'achètent pas de poste – c'est dire s'ils tiennent à leurs principes.

Chez Grétry, il y a la télévision depuis longtemps.

– Vous avez vraiment perdu de justesse. On voyait bien qu'ils favorisaient la province.

– T'as vu Claude Darget, le présentateur ? Devine comment il était habillé.

– Ben il avait une veste et une cravate.

– Ça, c'est ce qu'on voyait au-dessus de la table, mais en-dessous il était en pantalon de pyjama.

– Vraiment ?

– Ouais, à cause de la chaleur dans le studio, pour pas froisser son pantalon de costume.

– Si j'étais le cameraman, je montrerais son pantalon de pyjama, pour rigoler un peu.

– Et pour être renvoyé un peu.

– Il y a peut-être un cameraman qui en a marre de travailler à la télé.

– Il a envie de devenir balayeur dans la rue ?

Sans accent

- Non, il veut émigrer en Australie.
- Il peut pas. Il a une femme et six enfants.
- Justement !



Roux, Grétry, Hibon, Epirotakis en 1957

1958

Chez Martin

Mes parents m'invitent à dîner. C'est peut-être une coutume connue : quand un enfant accède à l'âge des dîners en ville, ses parents l'invitent au restaurant. Mes frères sont trop jeunes, alors ils restent à la maison avec la bonne.

Nous allons chez Martin, un petit restaurant qui se trouve sur le boulevard Saint-Marcel, à une centaine de mètres de chez nous. Nous y déjeunons parfois le dimanche, au lieu de manger par terre chez les A. N.

Papa salue le patron. Quand on est médecin de quartier, on connaît tout le monde.

– Bonsoir, M. Martin !

– Bonsoir Docteur, bonsoir Madame, bonsoir mon garçon. Je vous ai réservé la table dans le fond là-bas.

Papa aide maman à retirer son manteau. Lui-même n'a pas mis son pardessus, bien qu'il fasse très froid dehors. Il peut bien parcourir cent mètres en veston. Au camp il n'avait pas de manteau, même quand il faisait moins trente.

On voit bien qu'ils ont l'habitude d'aller au restaurant. Papa déplace la table d'un geste sûr afin d'ouvrir un accès à la banquette de moleskine. Ils s'assoient tous les deux sur la banquette, moi sur une chaise en face d'eux. La table est recouverte d'une nappe à carreaux rouge et blanche, elle-même protégée par un napperon de papier. Les serviettes roses posées sur les assiettes sont pliées en forme de cône. La personne qui plie les serviettes est très habile. En tout cas, nous n'avons jamais réussi, mes frères et moi, à replier une serviette dépliée. Même maman n'y arrive pas.

La carte est écrite à la main et reproduite au papier carbone. L'eau me vient à la bouche quand je lis la liste des hors d'œuvre et des plats du jour. J'adore l'œuf en gelée autant pour sa forme géométrique que pour le mélange de ses textures : quand on croque sa gangue translucide, on atteint le blanc soyeux, puis le jaune qui fond dans la bouche... Non, je prendrai plutôt les escargots de Bourgogne. Les font-ils cuire dans leur coquille ? Comment l'empêcher d'éclater ? Oui, mais s'ils les retirent de la coquille, ils ne peuvent pas leur demander d'y retourner une fois cuits... Ensuite, je choisirai le poulet rôti à cause des pommes duchesse qui l'accompagnent. Ou bien peut-être les côtelettes d'agneau de pré salé. J'imagine le paysan accomplissant le geste auguste du semeur pour répandre du sel sur ses prés. Tous ces mets rares et raffinés sont inconnus chez nous. À cette heure-ci, Noël a déjà avalé son jambon et celui d'Olivier depuis longtemps ! Je jette d'avance un regard en coin vers les desserts. Ah, une petite pêche melba ne me fera pas de mal. Si Olivier dînait avec nous, je lui raconterais l'histoire de la cantatrice Melba. Comme elle était très énergique, tout le monde disait : "Elle a la pêche, Melba." À force d'entendre cette expression, un cuisinier a eu l'idée d'inventer la pêche melba.

Mes parents ont sans doute décidé cette sortie pour remplacer le rite de passage de la première communion. J'espère qu'ils vont m'offrir le cadeau que tous mes camarades ont déjà reçu depuis longtemps : une montre qui doit durer toute la vie.

Nous passons commande. Le patron sait ce que veut papa.

– Une blanquette, Docteur ?

– Oui, mais pour commencer des rillettes.

Papa pense qu'il n'existe rien de meilleur que la blanquette de veau. C'est un plat typiquement français, très difficile à préparer. On juge une épouse accomplie à sa blanquette. Si nous n'en mangeons jamais à la maison, c'est que maman n'est pas une épouse accomplie.

Je grignote un morceau de pain sur lequel j'étale une noix de moutarde, puis un autre, en attendant l'arrivée de mes escargots. Mes parents choisissent ce moment pour se composer un visage solennel. Ils ont quelque chose à me dire... Une petite chose sans importance... Une bizarrerie qui ne doit pas m'inquiéter... Nous sommes au printemps de l'année 1958 ; je vais bientôt m'inscrire en seconde au lycée Louis-le-Grand pour l'année prochaine. On me réclame un extrait d'acte de naissance, que je dois aller chercher à la mairie du quatorzième. Eh bien voilà, euh, tu verras, ton extrait d'acte de naissance, tu vas voir, hmm, un nom, c'est-à-dire, plutôt, un autre nom... Au lieu de Jean-Jacques Adam Greif, l'extrait d'acte de naissance porte le nom Jean-Jacques Adam Kohn. Cela n'a pas d'importance, ce n'est qu'un nom.

– Nous n'étions pas mariés, tu comprends. À cause de la guerre.

– Enfin, mariés, si, mais pas ensemble.

– Le mari de maman s'appelait Kohn.

– Papa a régularisé quand il est revenu d'Auschwitz, mais tu étais déjà né. Ce sont des choses qui arrivent, tu comprendras plus tard.

– Rassure-toi, tu es bien mon fils, ajoute papa.

– Papa est ton père, confirme maman.

Ça me gâche les escargots, leur histoire.

Il est difficile de penser à deux choses à la fois. D'une part, je dois imaginer que je m'appelle Kohn. Calamitas ! Avec un nom comme celui-là, au lycée Montaigne, les élèves qui ne se moqueraient pas de moi en m'appelant "Conne" se moqueraient de moi en m'appelant "Con". Je ne pourrais pas répondre : "Parce que mes parents sont communistes" quand on me demande pourquoi je ne vais pas au catéchisme, ni rétorquer : "Mais pas du tout c'est plutôt toi" quand mon camarade Grétry me dit que j'ai l'air juif. Le seul moyen d'échapper à l'humiliation permanente, ce serait de m'inscrire à l'école juive de la rue Claude Bernard.

D'autre part, il faut que je compte les mois très soigneusement. Combien de temps mon père, je veux dire l'homme qui est assis en face de moi, est-il resté à Auschwitz ? Un peu plus d'un an, je crois. Quand a-t-il été déporté ? Quand suis-je né ? J'ai été conçu neuf mois avant le 23 septembre 1944. Oui, mais par qui ? Mon frère Noël est né exactement quinze mois après moi. Lui, il ressemble à cet homme, et il a été conçu neuf mois avant le 25 décembre 1945...

Douze mois à Auschwitz, neuf mois pour moi, neuf mois pour Noël, quinze mois de différence. Douze, neuf, neuf, quinze. Non seulement je suis premier en mathématiques, mais les professeurs me trouvent brillant et me voient déjà entrer à Polytechnique. Je peux effectuer des opérations compliquées très vite et sans jamais commettre la moindre erreur. Pourtant, ces quatre nombres refusent absolument de se combiner de façon cohérente. J'essaie douze moins neuf moins neuf plus quinze, et quinze moins neuf plus neuf moins douze. Quinze fois neuf ça c'est facile, cent trente cinq, mais ça ne m'avance à rien. Je n'ai pas le nez busqué de mon père, je veux dire du docteur Greif papa est ton père, ça c'est sûr, ni son visage rond comme Noël et Olivier. Les yeux bleus, oui. Ce Kohn a-t-il les yeux bleus ? Mon père et mes frères ont les cheveux lisses, moi les cheveux bouclés. Bon, je reconnais que je me mets parfois en colère, comme M. Greif, alors que Noël et Olivier sont doux comme des agneaux.

Il y a aussi mon deuxième prénom, Adam, dont maman ne m'a jamais expliqué la provenance. Elle m'a dit, vaguement : "C'était le prénom d'un Polonais..." Quelqu'un d'autre ? Quand on commence à avoir plusieurs maris... Je suis peut-être le fils de je ne sais quel Polonais, ou du roi d'Angleterre. Non, le roi d'Angleterre c'est impossible, parce que neuf mois avant ma naissance la France était encore occupée par les Allemands.

Si ça se trouve, mes vrais parents sont morts à Auschwitz. J'ai été adopté par ce couple généreux, auquel je dois donc un surcroît de reconnaissance.

Je suis trop occupé à réfléchir en mâchouillant mes escargots pour poser des questions. Je ne vais pas me casser la tête et tenter d'en savoir plus sur ces prétendus parents assis sur la banquette de moleskine. De toute façon, ils m'intéressent de moins en moins. Comme ils disent, tout cela est sans importance. Il faut que je me ressaisisse, car la soirée n'est pas finie. Il y a encore les pommes dauphine et la pêche melba.

Un mot pour un autre

On nage en pleine confusion... Un jour : "Obéis-nous, range ta chambre, récite tes leçons." Le lendemain : "Sois indépendant, débrouille-toi tout seul." Faudrait se décider. La dictature de ces personnages pathétiques qui jouent au papa et à la maman me pèse de plus en plus. Et le décor bourgeois dans lequel se déroule cette farce... Le salon se prend pour le palais de Versailles. Interdit de toucher ! Nous ne devons ni jouer du piano, ni nous asseoir sur les faux fauteuils Louis XV et Louis XVI, ni ouvrir les vitrines pleines de bibelots hideux en cristal et en porcelaine. À la rigueur, quand Olivier joue sur le grand piano pour des invités, on nous autorise à nous asseoir sur les fauteuils du bout des fesses – mais nous devons promettre de ne pas laisser traîner nos mains sales.

Ce pauvre gosse, s'il n'avait pas un grand frère pour s'occuper de lui, il serait complètement inculte.

– Tu vois, ces fauteuils-ci c'est le style Louis XV et ceux-là c'est Louis XVI.

– Ils sont pareils.

– Pas du tout. Louis XV avait un maréchal en chef qui avait les jambes arquées parce qu’il avait passé toute sa vie à cheval. Pour se moquer de lui, le roi a mis des jambes arquées à ses fauteuils. Est-ce que tu crois que Louis XVI était le fils de Louis XV ?

– Ben oui. C’était pas son père, quand même.

– Ni son père, ni son fils. C’était son petit-fils. En tout cas, il trouvait que son pépé était cruel de se moquer du vieux maréchal. Dès qu’il est devenu roi à son tour, il a fait redresser les jambes des chaises et des fauteuils.

– Le maréchal était content ?

– Ni content, ni mécontent. Il était mort depuis longtemps.

Je déteste les fauteuils Louis Truc et Louis Chose. Franchement, ça ne trompe personne, ces meubles français réfugiés chez des juifs polonais. Si les fauteuils pouvaient parler, ils se plaindraient de n’être pas à leur place : “Louis XV était marié à une Polonaise, mais ce n’est pas une raison !” Ils imiteraient l’accent de mes parents pour s’amuser un peu. Tandis que chez mes camarades de lycée, les meubles parlent d’une voix rugueuse qui sent bon sa campagne. “Ah, mon petit Françoué, j’ai bien connu ta grand-mère dans le Berry”, disent-ils.

Les dames du bridge admirent les fauteuils du salon. Elles appartiennent à la meilleure société, la preuve c’est qu’elles ont des noms à rallonges : Mme Mouton-Duvernay, Mme Blanc-Manger, Mme de la Mésange. Maman les a connues par Mme et Melle Martinet, qui fréquentent depuis longtemps leur cercle. Elles se réunissent tous les mardis chez l’une ou chez l’autre pour bridger. Elles sont au moins douze, de quoi former trois tables. Cela veut dire qu’une fois par trimestre, c’est chez nous que ça se passe. Cette semaine-là, le bridge est d’ailleurs reporté au mercredi, le jour où papa consulte à l’hôpital. Il faut qu’il soit absent, sinon le salon est plein de malades. Maman nous exhibe.

– Venez dire bonjour, les enfants.

Ces dames s’extasient.

– Oh qu’ils sont mignons !

Olivier joue une mazurka de Chopin. Ces dames se pâment. Noël et moi, nous en profitons pour avaler en douce quelques barquettes aux fraises.

Ces dames se ressemblent indubitablement : même tailleur en tweed beige à boutons dorés, mêmes talons aiguilles, même permanente blonde, même colliers de perles, même parfum capiteux de chez Guerlain, même rouge à lèvres qui imprime sur mes joues un maquillage de guerrier sioux. Je connais maman depuis longtemps donc je la distingue des autres, mais c’est tout juste.

Elles ne se mettent jamais en colère quand l’une d’elles joue le deux au lieu du roi.

– C’est votre Arlette qui vous a fait la couleur, Marie-Eugénie ?

– Oh, je n’y vais même pas quand elle n’est pas là. C’est une véritable perle.

– Une autre tartelette, Donatienne ?

Mes parents ont fini par acheter une télévision, ce qui nous permet de voir une dame du bridge dans la pièce de Jean Tardieu *Un mot pour un autre*. “Hélas ! chère ! J’étais moi-même très, très vitreuse !” dit-elle. “Mes trois plus jeunes tourteaux ont eu la citronnade, l’un après l’autre. Pendant tout le début du corsaire, je n’ai fait que nicher des moulins, courir chez le ludion ou chez le tabouret, j’ai passé des puits à surveiller leur carbure, à leur donner des pinces et des moussons. Bref, je n’ai pas eu une minette à moi.” Elle s’appelle Mme de Perleminouze. Pendant quelques jours ou semaines, nous répondons “Vol-au-vent” à la place de “volontiers” quand maman nous demande si nous voulons un peu plus de purée.

Le grand livre des locomotives.

Je dis bonjour à ces dames. J’obéis à mes professeurs. Je suis premier en classe comme mes parents l’ont toujours désiré. Je suis englué dans les convenances et la routine. En juillet, je me libère enfin : après le triomphe de la distribution des prix, je pars en Angleterre.

Mon désir de liberté ne m’empêche pas d’être un bon fils. Pour faire plaisir à maman, j’accepte qu’elle organise mon séjour. Elle aime tellement feuilleter des brochures et comparer les prix !

– Je t’ai trouvé un séjour à Plymouth qui a l’air très bien. Tu prends le bateau du Havre à Southampton et puis l’autocar. La famille s’appelle Baker.

– Et en août, qu’est-ce que je fais ?

– Non, non, tu restes là-bas deux mois. Tu pourras vraiment perfectionner ton anglais.

J’espérais vaguement que la ville de Plymouth serait aussi belle que les voitures de la marque Plymouth, mais non. Les Allemands l’ont rasée parce qu’elle avait de la barbe au menton. Ah ah, bonne blague ! En vérité, c’est parce que c’était une base navale. Les architectes qui l’ont rebâtie après la guerre se sont dit : “Au prochain coup ce sera la bombe atomique, alors pas la peine de se donner du mal.” Les architectes du Havre ont pensé la même chose. Au fait, qui a bombardé Le Havre – les Allemands ou les Américains ?

Les Baker sont mes premiers véritables Anglais, puisque Mrs. Bendien et Tola Green, qui m’ont accueilli en 1956 et 1957, étaient juives polonaises (et d’ailleurs quand je suis passé chez Tola en 1956 je lui ai parlé de Mrs. Bendien et elle a engagé l’un des fils Bendien pour travailler dans son magasin). On reconnaît les véritables Anglais à ce qu’ils sont excentriques, tout le monde sait ça. Le jeune Baker, qui a le même âge que moi, collectionne les numéros de locomotive. Je l’accompagne jusqu’à un petit pont qui enjambe la voie ferrée. Il se tient sur le pont et moi je descends à côté des rails. Nous notons tous les deux les numéros des grosses locomotives à vapeur ; lui le numéro placé à l’avant, moi celui qui se trouve sur le côté, histoire de vérifier que c’est bien le même. Ensuite il montre son carnet à ses camarades collectionneurs :

– *Today I have seen 253 758 and H44 65 72.*

Ils regardent dans le grand livre des locomotives où et quand elles ont été fabriquées. Quand quelqu'un a vu un modèle rare, les autres le félicitent. Ils collectionnent aussi les œufs d'oiseau, qu'ils volent dans les nids. Une collection de numéros dans un carnet ! Des œufs qui se cassent comme un rien ! J'aime mieux collectionner les timbres. Maman m'a offert un album pour garder tous les timbres qu'elle reçoit de Pologne, d'Argentine et d'Afrique du sud. Je vais sûrement trouver un timbre rare bientôt et devenir milliardaire.

Mrs. Baker se livre à une pratique étrange : elle vient m'embrasser chaque soir dans mon lit. Les Anglais ne peuvent pas dire "Jean-Jacques", donc elle m'appelle Johnny.

– *Good night, Johnny. Sleep well.*

– *Thank you, Mrs. Baker.*

J'imagine une mère tendre. Ce n'est pas désagréable.

Les fils de Mrs. Bendien m'ont enseigné l'anglais bien comme il faut. Je suis très fier, car les collectionneurs de numéros de locomotive et d'œufs ne veulent pas croire que je suis français. Je parle anglais aussi bien qu'eux ! Si les nazis reviennent, je serai peut-être forcé d'émigrer en Angleterre. Dans ce cas, je n'embarrasserai pas mes enfants par un horrible accent français.

Il m'arrive tout de même, de temps en temps, de prononcer un mot avec un léger accent... Non, pas un accent français, mais comme un soupçon d'accent polonais. Me vient-il de ma mère ou de Mrs. Bendien ? Je me souviens de la maîtresse du collège Sévigné. Elle trouvait que je roulais les r... Je crois que maintenant je parle français sans accent, enfin j'espère.

Mr. Baker est sous-officier sur le porte-avions *Ark Royal*. Nous passons une journée en mer à l'occasion d'un *family day*. Je n'ai jamais vu des avions de guerre d'aussi près. J'imagine la tête de Noël quand je lui raconterai ça ! Ce qui est vraiment bizarre, c'est que les remorqueurs qui sortent le porte-avions du port ne sont pas propulsés par des hélices comme tout le monde, mais par des roues à aubes ! Pourquoi pas des remorqueurs à voiles ? Des excentriques, je vous dis.

À la fin du mois d'août, je reviens de Plymouth et je pars à Ludwigsburg, près de Stuttgart, dans la famille Wiesenauer. J'étudie la langue de Goethe depuis deux ans, je suis donc dans la même situation qu'à mon arrivée à Eastbourne chez Mrs. Bendien. *Ja, aber nein*¹ ! Je n'ai pas de compagnon de mon âge à qui parler, parce que la jeune fille de la maison va à l'école tous les jours. C'est une géante blonde et rose, à peu près aussi rigolote qu'une walkyrie. Le samedi et le dimanche, elle retrouve ses camarades au bord d'une grande piscine découverte, près du Neckar. Ils jouent au ballon, ils courent, ils sautent, ils plongent, ils traversent la piscine en nageant sous l'eau, ils me fatiguent. Je préfère la chasse aux locomotives.

¹ Oui, mais non.

En semaine, je reste seul avec frau Wiesenauer, qui passe ses journées à *putzen* et à *kochen* des *Kartoffeln*¹, comme il se doit. Elle me sert des montagnes de viande, de pommes de terre et de choux baignant dans une sauce épaisse. Comme je regrette les scones, les muffins, les crumpets, la marmelade d'oranges et le thé ! Elle trouve que je ne mange pas assez.

– *Du sollst essen, Johann, um noch zu wachsen !*

– *Ja, aber heute habe ich keinen hunger*².

Moi, je la trouve énorme et j'ai peur qu'elle ne m'engraisse comme la sorcière de *Hansel und Gretel*. Pour m'occuper, je me promène dans la ville ou dans la campagne, j'écoute du rock'n roll sur la station de radio de l'armée américaine, je lis des romans policiers anglais que j'emprunte à la bibliothèque. J'achète un petit jeu d'échecs pour pouvoir jouer contre moi-même.

Je sens bien que je ne peux pas tomber amoureux de l'Allemagne comme de l'Angleterre. C'est le pays des Assassins, après tout. Quand je croise un adulte dans la rue, en septembre 1958, j'ai envie de lui demander ce qu'il faisait il y a quinze ans. Je devine la réponse sur son visage rougeaud :

– Il y a quinze ans ? Je ne me souviens pas très bien... Rien de spécial...

– Et la guerre ? Les camps ? Les juifs ?

– Oh, vous voulez parler des nazis. C'était affreux. J'ai beaucoup souffert par leur faute. Moi aussi, je suis une victime !

J'ai du mal à me convaincre que je dois les tenir tous pour innocents tant que leur culpabilité n'a pas été prouvée. Quand je traverse en dehors des clous, ils hurlent des menaces à la manière des SS que j'ai vus au cinéma. Ils me prennent pour un petit Allemand, avec mes cheveux blonds et mes yeux bleus. S'ils savaient que je suis juif, ils n'oseraient pas.

Pendant ce temps, mes parents et Olivier sont allés en vacances à Sopot, en Pologne.

– C'est le Saint-Tropez polonais, nous dit Olivier. Sans les cafés, ni les bateaux, les platanes et les parties de pétanque.

– Ni Brigitte Bardot.

– J'allais le dire. Nous avons visité la maison de Chopin à Varsovie. Ils m'ont laissé jouer sur son piano.

Dix minutes de retard

Je monte la rue Claude Bernard, comme l'année dernière – mais au lieu de m'engager dans la rue Gay Lussac et de tourner à gauche dans la rue de l'Abbé de l'Épée, je tourne à droite dans la rue d'Ulm. Au bout de la rue, j'aperçois le dôme prétentieux du Panthéon. C'est là que la Patrie Reconnaisante enterre ses grands

¹ Putzen = faire le ménage, kochen = cuire, kartoffeln = pommes de terre.

² "Tu dois manger pour grandir encore." "Oui, mais je n'ai pas faim aujourd'hui."

hommes. Pas besoin d'acheter une concession perpétuelle au Père Lachaise, ça fait des économies.

Je longe l'École Normale Supérieure. Tiens, Pasteur avait son laboratoire dans l'école. Une plaque de marbre surmontée de son effigie énumère ses exploits. Il a vaincu la maladie des vins et de la bière ! Il a guéri les vers à soie ! Moi, j'ai toujours cru que le vin rendait malade. Si j'avais été Pasteur, je n'aurais pas soigné le vin, je l'aurais laissé mourir de sa belle mort. En tout cas, j'aimerais bien voir un stéthoscope à ausculter les vers à soie.

Ce bâtiment de briques jaunes, c'est la Fondation Curie, où mon père était médecin avant-guerre. Son patron lui a donné l'idée de faire venir son neveu Dolek de Pologne pour qu'il prépare le concours de Polytechnique. Mon cousin Dolek... Sauf qu'il avait vingt ans de plus que moi, donc s'il avait survécu ce serait plutôt comme un oncle. Ni grands-parents, ni oncles, ni tantes, ni cousins.

Voici la cinémathèque, où ils montrent des films affreux sur Hiroshima. Je tourne à gauche dans la rue Lhomond. Mettons que je marche à six kilomètres heure, ça fait cent mètres à la minute. Il me suffit donc de douze secondes pour parcourir les vingt mètres de la rue Clotaire. Je passe devant la mairie du cinquième arrondissement, que je connais bien puisque c'est là que se trouve ma chère bibliothèque municipale. J'aimerais descendre la rue Soufflot jusqu'au Luxembourg, mais je dois tourner dans la rue Saint-Jacques. On dit que c'est la plus ancienne rue de Paris. Elle coule vers la Seine comme une rivière séparant deux immenses paquebots gris : d'un côté la Sorbonne, que l'on peut traverser par un passage secret pour aller jusqu'au boulevard Saint-Michel ; de l'autre, le lycée Louis-le-Grand.

J'ai vingt minutes d'avance comme d'habitude. La cour est étrangement vide. Les autres ne vont pas tarder à arriver, je suppose. Je monte au deuxième étage, pour voir un peu ma salle de classe. Un petit coup d'œil à travers la porte vitrée... Malheur ! Damned¹ ! Spectacle insoutenable ! Pire que *Le cauchemar de Dracula* ! Je découvre les élèves déjà assis et le professeur lancé dans son premier discours. L'affaire est claire : les cours commencent à huit heures, pas à huit heures et demie comme au lycée Montaigne. Ils auraient pu me prévenir, quand même. Pour la première fois de ma vie, je suis en retard. Deuxième fois, puisque l'année dernière déjà... mais ce n'était pas de ma faute... Mon intestin, mon foie, ma rate et mon estomac s'affolent et se lancent dans une danse endiablée à l'intérieur de mon ventre. Du calme, là-dedans !

Au lieu de faire demi-tour et de me jeter dans la Seine, je respire un bon coup et j'ouvre la porte.

– Excusez-moi, monsieur. Je croyais que c'était à huit heures et demie, comme l'année dernière.

¹ Juron favori de Blake et Mortimer et de cet anglophile de Grétry. On le prononce à la française : damenède.

Je n'ai plus qu'à m'asseoir au fond de la classe. Rebelote. Sauf que je ne parle plus à ma mère, donc elle ne viendra pas pleurnicher en prétendant que je suis sourd. Je vais lui désobéir sans même l'avoir voulu, ce n'est pas un grand exploit.

Eh, oh, dites donc, j'avais mal regardé. Il reste une place libre au premier rang ! À côté d'Epirotakis – le paria. Personne ne veut partager son pupitre, parce que son caractère étrange et sa grande gueule inquiètent. Il parle de politique, ça ennueie tout le monde. Il se promène dans les couloirs en hurlant *Al-gé-rie FRAAN-çaise ! Al-gé-rie FRAAN-çaise !* Les surveillants tentent de l'en empêcher en lui distribuant généreusement les heures de colle. Moi, je suis normal : je lis le journal Libération¹, qu'achètent mes parents, mais je saute les articles de politique pour aller tout droit au sport et aux faits divers.

Je tolère les lubies d'Epirotakis. Nous sommes dans la même classe depuis la sixième, donc je le connais bien. Il a les qualités requises pour devenir mon copain : il est aussi vif d'esprit et presque aussi méchant que Grétry (qui est parti dans une seconde "littéraire" – une classe pour les élèves qui n'arrivent pas à apprendre leur table de multiplication). Quand je dis méchant, je ne veux pas dire brutal, mais plutôt cynique et sardonique. Grétry est méchant parce que son père s'est suicidé, Epirotakis parce que ses parents ont divorcé et que personne ne l'aime. Moi, je me méfie de ce monde depuis que je sais qu'il gaze les enfants. Je me défends contre l'horreur d'Auschwitz en blaguant avec Noël quand Olivier dissèque son jambon. Je ris jaune.

Epirotakis est lourd, un peu pataud. Il ressemble à l'acteur Michel Simon. Ce pauvre garçon est un véritable aimant à punitions. Le professeur de français l'envoie chez le surveillant général parce qu'il est pris d'un fou-rire explosif.

– Hi hi ha ha ha ha hi ha ha...

– Cessez de braire, Epikarotis.

– Rotakis ! Hi ho ha ha hi hi... Pardon, Msieur, euh, hi, euh, ha hi ha ha ha...

– Vous pourriez au moins nous dire ce qui vous amuse tant.

– C'est, euh, ha hi ha hi ha ha ha ha...

Tout ça, c'est de ma faute. Il bavardait et m'empêchait de suivre le cours, alors je lui ai cité un aphorisme de Pif le chien pour qu'il ferme son clapet : "Les plaisanteries les plus courtes sont les moins longues."

Le professeur de français a installé une petite bibliothèque dans un placard. J'emprunte un livre dont le titre m'intrigue : "Mémoires écrits dans un souterrain²." Après l'avoir lu, j'emprunte à la bibliothèque municipale tous les romans de son auteur, Dostoïevski.

Jusque-là je connaissais deux sortes de littérature. Celle que l'on étudie en classe, qui raconte des histoires à dormir debout : "Rodrigue, as-tu du cœur ? Non, je n'ai que du trèfle, du carreau et du pique !" Celle que je lis le soir, où l'on se bat à coups

¹ Ce n'est pas le même Libération qu'aujourd'hui.

² Le titre varie selon les traductions : "Carnets du sous-sol", "Notes d'un souterrain", etc.

d'épée contre les gardes du Cardinal, où des gentlemen assis dans un club anglais parient qu'il est impossible de faire le tour du monde en quatre-vingts jours, où un détective belge réunit tous les suspects dans une pièce pour désigner le coupable. Chez Corneille comme chez Dumas, les bons luttent contre les méchants et le bien finit par triompher du mal. Ça devient lassant, à force. En lisant Dostoïevski, je découvre que je n'avais pas fait le tour de la question. Il existe des livres dans lesquels les personnages sont à la fois bons et méchants, comme dans la vie. Ils font le mal par erreur, par bêtise, par désespoir, sans savoir pourquoi. Ils le regrettent mais c'est trop tard. Les choses ne s'arrangent jamais.

Je me réjouis comme si j'avais trouvé un trésor. Je me doute bien que Dostoïevski n'est pas le seul génie qui ait réussi à créer une littérature âpre et forte. Je vais chercher. J'ai des centaines de livres à lire. Des milliers. Ah, je ne risque pas de m'ennuyer !

Maintenant que mon point de vue sur la littérature a évolué, je regarde autrement les rayons de la bibliothèque municipale. Je les trouve plus riches, plus appétissants. Inversement, la bibliothèque familiale me fait pitié, tout à coup. Comment mes parents peuvent-ils survivre sans posséder un seul bon livre ?

Chaque année, ma mère achète tous les romans récompensés par des prix littéraires. Elle connaît une dame qui travaille dans une librairie et peut les obtenir avec une réduction. C'est normal que ces livres ne me plaisent pas : les jurés des prix les choisissent tout exprès pour les dames du bridge.

– Que pensez-vous du Goncourt ? demande Mme Mouton-Duvernet.

– Écoutez, Marie-Cécile, cette année, pour une fois, j'ai préféré le Femina !

Ce qui est embêtant avec les livres, c'est qu'ils attrapent la poussière. Maman doit leur donner un coup de plumeau au moins deux fois par semaine. En tout cas, personne ne les dépoussière en les lisant. Qui voudrait lire un prix Renaudot de l'année dernière ? Mes parents possèdent aussi les œuvres complètes d'Anatole France en vingt grands volumes brochés. Ces bouquins-là, je ne sais pas d'où ils viennent. Un client les a-t-il donnés à papa ? Était-ce une occasion dont il fallait profiter ? Papa les a-t-il gagnés à la kermesse de l'Amicale d'Auschwitz ?

C'est bizarre qu'on puisse s'appeler Anatole France, Mendès-France ou Marie-France. Personne ne s'appelle James England, Schmitt-Deutschland ou Marie-Belgique.

L'esprit allemand

À l'époque où ils m'ont incité à apprendre l'allemand, mes parents m'ont dit : "Tu nous remercieras quand tu liras Goethe dans le texte." L'heure de les remercier est venue, car nous étudions les poèmes de Goethe en classe d'allemand. *Dankeschön Vater ! Dankeschön Mutter !*

– À la fin du trimestre, nous promet le professeur, j'apporterai un électrophone et nous écouterons les lieder que Schubert a composés sur ces poèmes.

En attendant, nous devons traduire *ErIkönig*. Je me donne du mal pour écrire des vers qui riment :

Le roi des aulnes

Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent ?

C'est le père avec son enfant.

Contre lui, bien au chaud, dans ses bras il le porte,
Il l'enlace, il le tient d'une main sûre et forte.

"Mon fils, pourquoi ce grand effroi dans ton regard ?"

"Père, ne vois-tu pas là-bas le roi des Aulnes
Avec sa longue traîne et sa couronne jaune ?"

"Mon fils, c'est un peu de brouillard."

"Mon cher enfant, viens avec moi !

Ensemble nous jouerons et nous jouerons encore
Près de la rive où sont des fleurs multicolores.
Ma mère t'offrira des vêtements de roi."

"Mon père, mon père, vraiment n'entends-tu pas
Ce que le roi me dit tout bas ?"

"Sois calme, mon enfant, calme-toi mon enfant ;
A travers la feuillée le vent va chuchotant."

"Viens avec moi, mon cher enfant – Dans ma famille

J'ai des amies pour toi : mes filles !
Dans la nuit elles vont et dansent tout en rond
En chantant et dansant elles te berceront"

"Mon père, mon père, mais les filles du roi
Ne les vois-tu donc pas, en cet obscur endroit ?"

"Mon fils, mon fils, je vois bien l'ombre
Des saules frissonnant dans la nuit froide et sombre."

"Ton visage me plaît, je t'aime, bel enfant,
Mais si tu ne viens pas, je deviendrai méchant."

"Mon père, mon père, il me prend, il m'emmène
Il me fait mal – J'ai de la peine..."

Plus vite ! La terreur aiguillonne le père ;
L'enfant tremble et gémit, dans ses bras il le serre.

Il arrive à l'auberge au prix d'un grand effort
 Dans ses bras l'enfant était mort.

Commentaire du professeur : "Excellent travail, mais comment l'enfant peut-il voir une couronne jaune ? La nuit, tous les chats sont gris !"

Bon, d'accord, dans l'original la couronne n'a pas de couleur, mais allez donc trouver une rime à "Aulnes"...

Chose promise, chose due. Le prof apporte son électrophone le dernier jour du trimestre, à la veille des vacances de Noël. Nous écoutons plusieurs interprétations du lied *Erlkönig*, de Schubert.

– Le jeune baryton Allemand, Dietrich Fischer-Dieskau, chante très bien, remarque le professeur, mais il oppose les voix de manière un peu trop théâtrale. Je préfère la soprano américaine, Marian Anderson. Je la trouve plus émouvante. Qu'en pensez-vous ?

Je pense que les trois voix du poème sont des voix d'homme, donc ça ne va pas de les faire chanter par une femme. En plus, on entend son accent américain. Rien ne vaut un bon Allemand ! Eh, qu'est-ce que je raconte... Un bon Allemand ?

Alors que je m'apprête à communiquer le résultat de mes réflexions au professeur, j'entends de grands cris : "Wagner ! Wagner !" C'est Douillé-tout-mouillé. Je l'avais perdu de vue depuis la neuvième, celui-là, mais il est de nouveau dans ma classe cette année et d'ailleurs je le vois tous les matins parce que c'est le seul élève qui arrive avant moi. Il est en train de se disputer avec le professeur. Je crois qu'il va se mettre à pleurer d'une seconde à l'autre. Le début de la querelle m'a échappé...

– La musique allemande ne s'arrête pas à Schubert, monsieur. Vous oubliez Wagner !

– Je ne vois pas comment je pourrais oublier Wagner. Il tient assez de place en Allemagne. Mais j'ai le droit de ne pas l'aimer. Goethe, Mozart, Haydn, Schubert démontrent combien l'esprit allemand peut être léger, subtil et tendre. Ensuite les Allemands ont mangé trop de choucroute et de *Käseküchen*¹. Ça a donné Wagner et la suite.

Les élèves ne s'engagent pas dans cette discussion délicate. Ils sortent leurs feuilles de papier quadrillé et commencent des parties de petits carreaux et de morpion.

– Ce n'est quand même pas de sa faute si les nazis l'aimaient ! hurle Douillé.

– Calmez-vous, Douillé, ou je serai forcé de vous mettre à la porte.

C'est comme les culottes de peau. Elles n'ont fait de mal à personne – mais quiconque porte culottes de peau, roule Mercedes et écoute Wagner ressemble aux Assassins.

¹ Gâteau au fromage.

Une adolescente timide

Pour la deuxième fois de ma vie, mes parents m'invitent à dîner. C'est qu'un collègue et ami de mon père, le Dr Wittgenstein, vient passer la soirée chez nous avec son épouse et sa fille. D'habitude, quand ma mère donne un dîner, je mange à la cuisine avec mes frères. Ils ne m'envient pas du tout.

– Faut pas te tromper de couverts.

– T'as qu'à attendre un peu avant de commencer. T' observes les autres et tu fais comme eux.

– La salade, tu dois la manger seulement avec la fourchette.

– Surtout, ne mets pas les coudes sur la table...

– Et la serviette : sur les genoux, pas autour du cou !

Mon père connaissait les Wittgenstein avant-guerre. Ces gens sont de dangereux farfelus.

– Il venait camper aux A. N. en blouse blanche avec Simone.

– Ils n'ont pas de rideaux à leurs fenêtres, ajoute ma mère.

Simone, la femme de Samuel Wittgenstein, est française (je veux dire, ses ancêtres étaient gaulois). Maman me prévient : cette femme-là s'habille et parle de manière extravagante.

– Elle se prend pour une artiste. Elle porte des pantalons ! Ou alors des robes en fil de fer. La fille est gentille. Elle s'appelle Katia. Tu nous rends service.

Une artiste en pantalons qui ne met pas de rideaux à ses fenêtres ! Elle doit ressembler à une star de Hollywood. Je l'attends avec impatience. Déception : c'est juste une femme. Je comprends pourquoi mes parents ne l'aiment pas : elle est si bavarde que personne ne peut placer un mot (papa ne supporte pas les femmes bavardes) et bien plus élégante que les dames du bridge (maman pense qu'il faut ressembler aux dames du bridge pour être une bonne Française). Katia Wittgenstein est au contraire si timide qu'elle est à peu près muette. Elle a un visage étrange, presque japonais, avec des yeux et des cheveux très noirs. Ce n'est pas la première fois que je la rencontre, semble-t-il. D'une voix à peine audible, elle me dit qu'elle est allée à Mimizan jadis.

– Je me souviens de toi, ou peut-être que c'était ton frère. Tu m'as demandé si je savais remplir un vase de trois litres et un vase de cinq litres avec une mesure de deux litres, ou quelque chose comme ça.

– Ah oui ? Si c'est moi, j'ai oublié. C'était sûrement Noël.

C'est toujours pareil : deux frères, ça se remarque.

1959

Boulevard Saint-Germain

Papa est spécialiste, mais il a choisi la médecine générale pendant la guerre parce que c'est plus facile : on met une plaque sur la porte et les habitants du quartier viennent à la consultation quand ils sont enrhumés. Maman a toujours espéré qu'il deviendrait un jour spécialiste dans les beaux quartiers. Elle rêve d'habiter boulevard Saint-Germain. Elle lui reproche son manque d'ambition. Toujours son indifférence : ici ou là, quelle importance ?

Sur sa plaque, il a écrit : "Dr Léon-Jacques Greif, médecine générale, maladies nerveuses." Le mercredi, quand il va à l'hôpital de la Salpêtrière, il exerce sa spécialité, la neuropsychiatrie. Il reçoit des gens qui tremblotent, qui ont perdu la parole, qui sont à moitié paralysés, qui entendent des voix comme Jeanne d'Arc. Pour sa thèse, il a étudié une terrible maladie nerveuse, la crampe des écrivains. Heureusement que je ne peux pas devenir écrivain, faute d'être un pauvre orphelin, car on risque d'attraper cette crampe et de mourir dans des souffrances atroces.

Moi, je croyais que le rêve de maman n'avait aucune de chance de se réaliser. C'est comme le dixième de la loterie nationale qu'elle achète chaque semaine ; elle n'a jamais rien gagné, évidemment. Eh bien si. Elle ne gagne pas le gros lot, mais elle nous annonce que nous allons déménager. Où ça ? Boulevard Saint-Germain ! Elle ne connaît pas le Monopoly, sinon elle aurait choisi la rue de la Paix ou l'avenue de Breteuil.

C'est peut-être une conséquence de son opération. Personne ne lui a parlé de cancer, mais elle se doute que la maladie peut revenir. Elle veut vivre ses dernières années comme une vraie bourgeoise parisienne.

Papa vend les tousseurs et les buveurs de la rue Poliveau à un certain Dr Lestrat, qui reprendra notre appartement.

– Il achète des malades, ce docteur L'estrade ? demande Olivier.

Comme d'habitude, je dois éclairer sa lanterne.

– Ça s'appelle acheter une clientèle. Plus ils sont malades, plus ils valent cher. Tu comprends, ceux qui sont très malades vont souvent chez le médecin, donc ils lui rapportent plus d'argent.

– Les moribonds valent une fortune, précise Noël, mais c'est très risqué de les acheter. Dès qu'ils meurent, leur valeur tombe à zéro.

Boulevard Saint-Germain, papa devra se constituer une nouvelle clientèle. Il faut que des généralistes deviennent ses "correspondants", c'est-à-dire lui envoient leurs trembleurs et leurs fous. "Vous entendez Sainte Marguerite... Vous voulez bouter les Anglais hors de France... Je vois ce que c'est. Je vais vous adresser à un collègue..." Comment convaincre les généralistes de faire appel à lui ? Pour se différencier des

autres neuropsychiatres, papa achète un appareil ultra-moderne qui mesure les courants électriques à la surface du crâne, ça s'appelle un électroencéphalographe. Maman suit des cours pour apprendre à fixer les électrodes et à faire marcher l'appareil.

En attendant que les fous et les sous affluent, papa devient neuropsychiatre expert pour l'ambassade d'Allemagne et pour le "Centre de Réforme" du ministère français des anciens combattants. Il examine les pauvres juifs qui ont été pourchassés ou déportés pendant la guerre et indique s'ils souffrent de séquelles neurologiques ou psychiatriques. Maman tape les rapports pour l'ambassade sur une grosse machine à écrire grise. La France accorde une pension modeste aux juifs qui étaient français avant-guerre (comme papa), l'Allemagne une pension beaucoup plus généreuse aux juifs qui étaient étrangers (comme maman).

Papa se plaint que certains juifs parlent à peine français, alors qu'ils vivent à Paris depuis plus de dix ans. Ils l'énervent. Sa grosse voix traverse les murs.

– Comment ça, vous avez mal à la tête ? Cela n'a peut-être rien à avoir avec la déportation. Vous avez essayé de prendre de l'aspirine ?

Il désapprouve son collègue Armand Kassar, expert lui aussi, qui est trop indulgent.

– Quand ses clients lui racontent leurs malheurs, il pleure avec eux. Ils lui font tellement pitié qu'il leur donne toujours cent pour cent d'invalidité. L'ambassade va finir par refuser ses dossiers. Moi, je suis peut-être sévère, mais l'ambassade accepte toujours mes conclusions.

Il est vrai que ses clients sont contents. Quand l'ambassade leur accorde une pension, ils envoient à papa des boîtes de chocolats ou des paniers de fruits confits. Les plus généreux offrent des livres d'art. Je ne crache pas sur les chocolats, mais je préfère les livres. J'aime beaucoup le dessin et la peinture. J'admire Brueghel, Rembrandt, Ingres, Mondrian, Klee, Matisse. Papa dit qu'il possédait un Max Ernst, mais qu'il l'a perdu pendant la guerre. Il aurait dû acheter des Schiele et des Beckmann, ça se vendait sûrement pour une bouchée de pain en ce temps-là. Oui, mais s'il les avait aussi perdus, je le regretterais encore plus.

Un appartement gigantesque nous attend au 229 boulevard Saint Germain, au coin de la rue de Solferino et du boulevard. Comme dans tous les appartements bourgeois de Paris, de grands miroirs surmontent les cheminées de marbre et des angelots en plâtre s'accrochent au plafond comme des singes.

Je suis bien triste de quitter le boulevard Saint-Marcel, le Jardin des Plantes, l'avenue des Gobelins et ses cinémas. Dans notre nouveau quartier, il n'y a pas de cinéma de quartier.

Maman prépare le déménagement comme une campagne militaire.

– Je n'ai pas besoin d'avoir les enfants dans les jambes. En plus, il y aura des travaux, vous ne pourrez pas étudier. Mlle Froyard a accepté de prendre Olivier,

comme ça il pourra travailler son piano. Wanda prend Noël, Jeannette prend Jean-Jacques.

– Pourquoi moi chez Wanda et Jean-Jacques chez Jeannette ?

– C’est plus simple. Tu auras le métro direct d’Auteuil à Sèvres-Babylone, tandis que Jean-Jacques changera à Châtelet pour aller de la porte de Vincennes à Odéon.

Noël est encore au lycée Montaigne – en troisième, dans la classe de M. Blanchard. S’il devait changer à Châtelet, il risquerait d’arriver de l’autre côté de Paris ou même en Belgique. C’est déjà un miracle qu’il ne s’endorme pas dans le wagon et ne rate pas tous les jours sa station. Je lui donne un conseil.

– Surtout, ne regarde pas les réclames dans les tunnels : “Dubo, Dubon, Dubonnet... Dubo, Dubon, Dubonnet... Dubo, Dubon, Dubonnet...” Ça va t’hypnotiser, tu t’endormiras à tous les coups.

– J’ai qu’à emporter mon réveil.

Il est toujours dans la lune. Sans oublier qu’à force de m’accompagner, il a pris l’habitude de me suivre sans s’occuper de rien et ne connaît pas le plan du métro par cœur comme moi.

Il a de la chance, au fond. Il trouve parfaitement naturel de se perdre, d’égarer ses affaires, d’oublier ses clefs. On dirait qu’il ignore l’angoisse. Moi qui me prétends aussi infailible que le pape, je suis tout désarmé quand je me trompe malgré tout – ou quand j’arrive en retard au lycée. Je me sens coupable, honteux, déshonoré. Je passe mon temps à imaginer toutes sortes de catastrophes qui pourraient me gâcher la vie.

Chez les Warner, Noël peut jouer avec Charlie, qui a seulement deux ans de moins que lui. Gillou Berger est trop jeune pour moi ; il est à peine plus âgé qu’Olivier. J’aime bien l’appartement des Berger, parce qu’il est plein de livres.

Jeannette Berger me donne des nouvelles de Noël.

– Wanda m’a raconté qu’il arrive du lycée à quatre heures et demie. Il mange son goûter, il s’installe devant son bureau à cinq heures moins le quart, il travaille sans bouger pendant deux heures. À sept heures moins le quart, il a fini. Je lui ai dit que toi c’est exactement pareil. Vous êtes bien les fils de Jacqueline !

Les amis de mes parents

Les Warner, les Berger et les Kassir constituent le cercle principal des amis de mes parents.

Jacqueline, Wanda, Jeannette et Tounia... Quatre petites dames polonaises, aussi vives et bavardes que des souris. Je veux parler des souris que l’on voit dans les dessins animés, parce que les vraies souris ne sont pas très bavardes. En tout cas, celle que j’ai disséquée en cours de sciences-nat ne disait rien.

Parfois, dans leur hâte d’échanger quelque commérage succulent, les souris bavardes se mettent à parler polonais. Papa n’aime pas ça.

– Comment, vous êtes en France, parlez français, que diable !

Si mes parents avaient parlé polonais plus souvent, j'aurais appris cette langue sans m'en apercevoir. Oui, mais ça ne me servirait à rien du tout. Je sais dire bonjour, merci et au revoir : *dziendobry* (que l'on prononce "Djinn dobré"), *dzienkuje* ("djinn couillé"), *do widzenia*. Je connais certains mots que maman employait parce qu'elle ne trouvait pas d'équivalent français. Par exemple, *słodki* ("suotki"), un compliment qui signifie "doux comme du miel" et que nous avons vite cessé de mériter. Olivier, cela va avec son don de musicien, arrive à improviser un faux polonais qui sonne exactement comme le vrai, en plus rigolo.

Mon père réproouve cette mentalité de ghetto qui conduit à rester entre Polonais. Il préfère les A. N., et même certains ivrognes de la rue Poliveau. Ah, bien sûr, il est très occupé. Il laisse donc maman organiser des dîners et des séances de bridge, de sorte qu'il finit par fréquenter malgré lui ses amies et leurs maris.

Henri Warner et Armand Kassar sont médecins. Ça donne des sujets de conversation. Papa aime bien Kassar, tout le monde aime Kassar. C'est un homme tout rond, et en plus comme il est chauve sa tête ressemble à un ballon. Ancien d'Auschwitz et militant du parti, comme papa. Il est bien brave. Papa le trouve même trop brave.

– Ses femmes le mènent par le bout du nez. D'abord Tounia, et puis surtout les filles.

Warner est aussi chauve que Kassar, mais moins rondouillet. Il est grand et large, légèrement voûté ; il possède un visage rectangulaire bien dessiné, des pieds et des mains immenses. C'est un sceptique, qui passe trop de temps à peser le pour et le contre pour pouvoir s'engager. Il n'est même pas communiste. On peut discuter avec lui pendant des heures, il trouvera toujours des arguments à vous opposer. Comme papa aime bien raisonner et démontrer, cela ne lui déplaît pas.

Pierre Berger, voilà un homme qui lui convient. C'est parce qu'il y a des gens comme lui en France que papa a choisi notre pays. L'esprit vif, clair et rationnel, en un mot cartésien. Il est aussi grand que Warner, mais mince et bosselé comme une branche d'arbre en hiver. Ses mâchoires sont armées en permanence, ce qui lui permet d'éclater de rire au quart de tour.

Quand j'habite chez les Berger, Pierre m'explique pourquoi il aime les livres.

– C'est mon père qui m'a donné le goût de la lecture. Il a commencé comme typographe. Je vais te dire, Jean-Jacques, le typographe, c'est un aristocrate au sein de la classe ouvrière. Sans typographes, pas de bouquins ! Ah, c'est un beau métier ! Bon, à force de fabriquer les bouquins, si tu n'es pas le dernier des cons, tu finis par les lire... Mon père a pris goût à la lecture et ensuite il a appris à lire les livres, je veux dire lire les manuscrits, pour traquer la petite bête. Il est devenu correcteur, c'est moins salissant que typographe. C'est déjà un métier de bourgeois.

– Il corrige les fautes d'orthographe ?

– Les fautes d'orthographe, de frappe, de grammaire. Mais aussi les fautes de logique, les incohérences, les lourdeurs. Il connaît des tas d'écrivains célèbres. Ces gens-là, ils ont le nez sur leur feuille, ils ne se rendent plus compte. Ils ne voient pas

qu'ils ont mis un mot pour un autre, ou qu'une phrase n'est pas claire. Ils sont très contents quand mon père leur signale leurs erreurs.

Pendant que Noël et moi habitons chez les amies de maman, je peux comparer. Chez les Warner et les Berger, il y a des livres et des disques partout. Les bibliothèques débordent, l'électrophone reste toujours ouvert. C'est comme le petit Michel de Mimizan qui me paraissait de plus en plus petit au fur et à mesure que je grandissais ; plus je me cultive, plus mes parents me semblent incultes. Personne ne pourrait deviner que papa a étudié le piano au conservatoire de Lwów : cinq ou six disques soixante-dix-huit tours qu'il a enregistrés lui-même jadis dorment dans un tiroir, mais le vieux tourne-disque à manivelle ne marche plus. Maman fredonne parfois quelques mesures du troisième concerto pour piano de Beethoven. Papa l'interrompt.

– Tu chantes faux !

– Ah, je ne suis pas aussi douée que mon mari et mon fils !

Quand un pianiste célèbre joue un concerto de Beethoven, ils vont au concert. Maintenant que je suis grand, ils m'emmènent. Et Noël ? Lui, il s'endort dès la première note, alors pour le prix que ça coûte, ça ne vaut pas la peine. Ils choisissent toujours des places au balcon, pour pouvoir s'amuser à compter les têtes chauves du parterre.

Mes parents et leurs amis polonais admirent tous Beethoven, et tout spécialement le chœur de sa neuvième symphonie : "Tous les hommes sont des frères" ! Tous les hommes, ça veut dire les riches et les pauvres, les patrons et les ouvriers, les noirs, les juifs. En fait, il était communiste avec un siècle d'avance. Leur roman préféré, c'est *Jean-Christophe*, de Romain Rolland, qui raconte la vie d'un compositeur ressemblant à Beethoven. Maman a même nommé son dernier fils d'après le meilleur ami de Jean-Christophe : Olivier. Ah non, Jean-Christophe, ce n'était pas possible. On ne va pas appeler un juif Christophe ou Christian, quand même.

Un catcheur retraité

Boulevard Saint-Marcel, je partageais la chambre de Noël et nous avions souvent de longues conversations avant de dormir. Stimulés par une saine émulation, nous accomplissions de grands progrès dans diverses disciplines sportives non reconnues par le comité olympique, comme les pieds au mur ou le saut sans élan par-dessus un tapis. J'établissais des records : trois minutes sans respirer, vingt-six heures sans faire pipi. J'avais le triomphe modeste :

– T'es deuxième, c'est pas si mal. Moi, je suis avant-dernier !

Dans le nouvel appartement, je possède ma propre chambre fermant à clef, donnant sur la rue de Solferino. Maman dit qu'un élève de seconde au lycée Louis-le-Grand doit pouvoir étudier sans être dérangé. Je trouve cette générosité suspecte. Elle veut éviter que je contamine Noël avec ma mauvaise humeur.

J'ai dessiné une sorte de meuble-tête de lit que maman a commandé à un menuisier. Trois niches accueillent ma radio, mon réveil et mes livres de chevet. J'ai

choisi sur un nuancier une belle teinte prune pour les murs de ma chambre, mais le peintre ignore que les murs sont exposés à la lumière ; la composante rouge de la peinture s'estompe au bout de quelques semaines, si bien que je dois me contenter d'une vilaine couleur bleuâtre. Mes frères se moquent de moi :

– Ta chambre bleu layette, disent-ils.

Noël habite avec Olivier sur le boulevard jusqu'au moment où il demande sa propre chambre pour préparer son baccalauréat au calme. Maman aménage une petite pièce pour lui dans l'office, une annexe de la cuisine où se tenaient les domestiques dans les appartements bourgeois.

Dans l'ancien appartement, j'écoutais Signé Furax avec Noël sur notre petite radio polonaise en bakélite. Je n'ai pas eu besoin de la réclamer en vertu du droit d'aînesse : Noël me l'a laissée parce qu'il est bien brave. Après avoir beaucoup écouté Elvis Presley et Cliff Richards sur une station anglaise, je vire de bord tout soudain. Un jour, au hasard des fréquences, une musique tendre et sensuelle saute du haut-parleur à mon cerveau et bouleverse mon, euh, système nerveux central. C'est la troisième sonate pour violoncelle et piano de Beethoven. Tel Saul de Tarse sur la route de Damas, je subis une sorte de conversion. Je renonce au rock'n roll et deviens un disciple de Jean-Sébastien, Wolfgang Amadeus et Ludwig.

Jusqu'au jour de son illumination, Saul restait sourd aux admonestations de ses amis : “Mais enfin, Saulichon, tu devrais franchir le pas. Tout le monde le fait... Il s'est sacrifié pour te laver de tes péchés. Tu dois juste tendre l'autre joue, aimer tes ennemis, et tu peux passer l'éternité assis à la droite du Père...” De même, j'ai résisté vaillamment aux tentatives de séduction de Mlle Martinet et de Mme Jamet. Quand les professeurs de musique du lycée Montaigne nous emmenaient dans la salle des fêtes pour la projection annuelle du film *Les Préludes*, je trouvais la musique de Liszt pompière et Roberto Benzi aussi ridicule et ennuyeux que ce ramolli d'*Oliver Twist* (mais je relisais souvent *Oliver Twist* parce que j'aimais bien Fagin et ses élèves). Mes parents nous avaient abonné à des concerts pour marmots, les “Musigrains”. Ah non, encore la Symphonie Pastorale... Écoutez bien, les enfants, vous allez entendre l'orage. Ensuite, le beau temps reviendra et les oiseaux se remettront à chanter. Une fois par an *Les Préludes* au lycée, une fois par an *Pierre et le Loup* aux Musigrains. Cet instrument s'appelle un hautbois, les enfants. Vous reconnaissez le coincoin du canard ? Un gros ténor vient hurler sur scène en tapant sur un bout de fer avec un marteau. Ils veulent nous faire croire que c'est Siegfried, mais moi j'ai rencontré Siegfried dans *Contes et Légendes de la Mythologie Allemande* et il ne ressemblait pas à un catcheur retraité.

Et puis d'un seul coup, hop, une phrase de violoncelle sort de la bakélite et me retourne comme une crêpe.

La musique classique me déplaisait quand je l'associais à la souffrance du solfège, des tenues et des gammes. Maintenant, ça va. Olivier s'étonne que j'écoute Mozart en travaillant.

– Tu ne peux pas faire autre chose si tu écoutes vraiment la musique.

- Cela m’aide à me concentrer, surtout pour les mathématiques.
 - Dans ce cas, tu n’entends pas vraiment la musique.
 - Je l’entends très bien. La preuve, c’est que si quelqu’un chante et si je veux comprendre les paroles, je m’arrête de travailler. Le rock ne m’aidait pas, par exemple.
 - Remarque, c’est possible. Cela ressemble à un truc de musicien, sauf que c’est le contraire. Quand on joue un morceau par cœur, cela favorise les automatismes de penser à un paysage, mettons la plage de Concarneau. Si tu penses aux notes, tu risques de te prendre les pieds dans le tapis.
 - Les doigts de pied. C’est comme ça que Mme Descaves a perdu sa jambe, sûrement. Les nuances et le tempo font partie des automatismes, ou tu y penses en même temps qu’à la plage ?
 - Oh oh... Bien vu l’aveugle. Arrêtons cette conversation, sinon je me poserai la question la prochaine fois que je jouerai en public et je me casserai la figure.
- Mû par l’énergie d’un nouveau converti, je réussis à convaincre mes parents d’acheter un électrophone et des disques trente-trois tours en prétendant que c’est utile pour former la sensibilité musicale d’Olivier. C’est toujours la même chose : si c’est superflu, non ; si c’est nécessaire, alors d’accord. C’est un vilain petit tourne-disques, mais l’enfant n’a que neuf ans, quand même. Ils choisissent trois disques pour commencer : la Neuvième Symphonie de Beethoven par Furtwängler ; les sonates *Pathétique*, *Clair de Lune* et *Appassionata* par Yves Nat ; les concertos de Schumann et de Grieg, dos à dos, par Geza Anda.
- Henri Warner ou Pierre Berger leur a parlé de la nouvelle station de radio à modulation de fréquence, France IV haute-fidélité. Ils achètent pour leur propre chambre un gros meuble Telefunken contenant un électrophone et une radio modulation de fréquence. Maman a jeté ou donné depuis longtemps l’antique machin à manivelle (et les disques de mon père), car elle déteste garder les vieilleries qui attirent la poussière.

Le manteau en vomi

Je sais que j’entre dans la célèbre crise de l’adolescence, qu’il faut bien que jeunesse se passe, etc. Mais si j’examine la situation objectivement et rationnellement, comme on me l’a enseigné, je constate que mes parents ne m’ont rien transmis de leur culture polonaise, qu’ils ne pouvaient pas me transmettre une culture française qu’ils ignoraient, que les Berger possèdent *Crime et Châtiment* et *Moby Dick* mais pas eux, que je n’ai jamais entendu mon père jouer de la musique du XX^{ème} siècle, qu’il me tient des discours stupides sur les plages corses, et je pourrais évidemment continuer pendant des pages et des pages.

Quand je tourne autour de la cour du lycée avec Grétry, un élève nommé Hibon vient parfois se joindre à nous pour recueillir les perles de notre sagacité – bien que nous passions la moitié de notre temps à nous moquer de lui.

- Hibon, t’as vraiment l’air d’un hibou avec ce manteau.

– C’est incroyable qu’il existe un magasin à Paris où ils vendent ce genre de manteau.

– Vous pouvez dire ce que vous voulez, je m’en fiche. Moi, je le trouve très bien, ce manteau. C’est du tweed.

– Justement, ton tweed, on dirait du vomi.

– Oui, et même le vomi de quelqu’un qui a mangé des nouilles et des œufs...

Un jour, maman rapporte un gros paquet à la maison.

– Il y avait des soldes chez Manby Petit Homme, alors j’en ai profité pour t’acheter un manteau, Jean-Jacques. Il commence à faire froid. Ton duffle-coat est usé, je vais le donner aux pauvres.

J’ouvre le paquet sans me méfier. Gulp ! Le manteau en vomi. Mes relations avec maman se sont rafraîchies, mais elle me tient toujours sous son emprise. En tout cas, je ne peux pas refuser un manteau qu’elle a acheté en solde pour profiter de l’occasion. Je le laisse dans l’armoire aussi longtemps que possible.

– Tu ne mets pas ton nouveau manteau, Jean-Jacques ? demande-t-elle.

– Oh, il ne fait pas froid.

À Auschwitz, on passait la nuit dehors sans manteau quand il gelait à pierre fendre... Bah, c’est complètement idiot. Si j’attrape une pneumonie, je serai bien avancé. Puisque je finirai par le mettre, autant le faire tout de suite.

Grétry est un peu étonné. Hibon ricane.

– T’avais envie d’un manteau qui ressemble à du vomi ? T’as réussi à trouver le magasin où on les vend ?

Un copain, c’est quelqu’un sur qui on peut compter. Grétry vient à mon secours.

– Sur Greif, ça ressemble pas à du vomi. Le tweed lui va très bien. Tout dépend de qui le porte. Toi, Hibon, tu devrais te faire couper des vêtements sur mesure par un tailleur qui a l’habitude des gens difformes.

Heureusement que je grandis. Bientôt, maman ne pourra plus m’acheter des trucs chez Manby Petit Homme.

Au début du troisième trimestre, Noël m’annonce que M. Blanchard est mort pendant les vacances de Pâques. Noël ne l’aimait pas. Il n’aime pas les professeurs qui me connaissent et demandent : “Ah, vous êtes le frère de Greif ?”

Ils n’ont pas besoin de mettre de l’admiration dans leur voix ; le seul fait qu’ils se souviennent de moi le gêne déjà. Tout le monde avait peur de M. Blanchard, mais moi je le trouvais très émouvant. Alors que je me suis toujours bien entendu avec les professeurs de mathématiques (à part la grosse dame de sixième), M. Blanchard était le seul professeur de français qui ait paru apprécier mes écrits. Olivier s’inquiète.

– Que vont-ils faire du caniche ?

– Si personne ne se propose pour le recueillir, ils vont sûrement le piquer.

Suzanne affole la bonne

L'après-midi, après le lycée, je m'installe dans ma nouvelle chambre pour travailler. Ma fenêtre donne sur une immense bâtisse, le ministère de la guerre. Tout le monde l'appelle comme ça, sauf que son vrai nom c'est ministère des armées ou de la défense, selon les gouvernements. La France fait la guerre du côté de l'Algérie, mais elle prétend que les soldats "rétablissent la paix". J'espère que cette guerre sera finie quand j'aurai l'âge de partir au service. Je vois les officiers qui sortent du métro pour aller au ministère. Aussi raides que des soldats de plomb dans leur uniforme. Les ennemis doivent les repérer de loin, en Algérie.

Comme j'écoute la radio en travaillant, je n'entends pas trop les sonneries du téléphone et de la porte. Maman se plaint toujours que la bonne ne sait pas répondre au téléphone. C'est pourtant simple.

– Regardez, Annie, le carnet de rendez-vous est posé à côté de l'appareil. Vous n'avez qu'à repérer les heures libres. Vous prenez son nom, vous lui demandez de l'épeler s'il est difficile, et vous l'inscrivez dans le carnet.

Elle arrive de Normandie, alors que voulez-vous. Il faut tout lui apprendre. Ensuite elle se marie et tout est à recommencer avec la suivante.

Que la bonne soit débutante ou experte, maman consacre sa matinée au ménage. Elle parcourt l'appartement dans tous les sens, vêtue de sa vieille robe de chambre, un fichu sur la tête. Ensuite, elle prend son bain et s'habille. Moi je dis, prendre un bain par jour, il faut avoir envie de perdre son temps.

L'après-midi, maman va à la pâtisserie danoise ou je ne sais où. La bonne a très peur quand Suzanne, la mère de la filleule de mon père, sonne à la porte et la noie sous un torrent de *Eh bien dis, eh bien dis eh bien dis...* Elle vient me chercher.

– Monsieur Jean-Jacques, il y a cette dame, euh...

Suzanne est en quelque sorte une amie de la famille ; elle veut bavarder un peu avant d'aller s'asseoir dans le salon d'attente de mon père. J'ai moins peur que la bonne, mais quand même. Du coup, je lui parle peut-être sur un ton artificiellement gai.

– Comment allez-vous, Suzanne ?

– Eh bien dis eh bien dis, eh bien dis... Eh bien dis eh bien dis !

– Ah oui, je comprends. Mais vous ne devez pas vous décourager. Mon père trouvera bien le moyen de vous guérir. Et Martine ? Qu'est-ce qu'elle devient ?

– Eh bien dis ! Eh bien dis eh bien dis... Eh bien dis eh bien dis.

– Oui, je me souviens qu'elle a passé son bac. Elle a commencé des études de commerce, c'est ça ?

– Eh bien dis eh eh bien dis eh bien dis... Eh bien dis ! Eh bien dis !

– Je vous remercie. Je fais de mon mieux...

– Eh bien dis ! Eh bien dis eh bien dis eh bien dis eh bien dis ?

– Ma mère ?

– Eh bien dis ! Eh bien dis eh bien dis !

– Oh, vous voulez dire mon frère Olivier ?

- Eh bien dis !!
- Il va très bien. Il se prépare à entrer au Conservatoire, dans la classe de piano de Lucette Descaves. Il est justement là-bas cet après-midi.
- Eh bien dis eh bien dis eh bien dis eh bien dis eh bien dis !
- Il joue très bien, c’est sûr.
- Eh bien dis eh bien dis !
- Comme son père. C’est exact ! À la dernière audition des élèves, il a joué un morceau qu’il a composé lui-même. Ça s’appelle *Nausicaa aux bras blancs*. C’est une princesse qui recueille Ulysse dans l’Odyssée.
- Eh bien dis eh bien dis ?
- Il ne va pas à l’école, mais il peut lire l’Odyssée quand même.
- Eh bien dis ?
- Ah, non, pas en grec... C’est une version pour enfants : Contes et légendes tirés de l’Iliade et de l’Odyssée.

Il ne faut pas croire que ses gestes rendent son discours plus expressif : elle est à moitié paralysée, et l’autre moitié ne fonctionne pas au mieux. Quand on ne la comprend pas, elle devient toute rouge et crie EH BIEN DIT !!! en lançant des postillons. Je me trompe certainement souvent dans mes réponses, mais elle me pardonne parce que je me lance avec entrain et n’hésite pas à plaisanter pour la distraire dans son malheur.

Typhon.

Maman me trouve un peu pâlot. Dès la fin de l’année scolaire, elle m’envoie effectuer un stage de voile et de canoë au grand air, dans une calanque proche de Marseille.

Je m’entraîne avec Pic, mon partenaire, pour la grande épreuve de slalom en canoë à deux qui couronne le stage.

- Eh, Pic, si nous écartons ou appelons en même temps, nous pouvons tourner sur place. Nous gagnons au moins cinq secondes à chaque bouée.
- Je suis devant, je te vois pas. Il faut que tu me dises quand appeler ou écarter¹.
- Ce qui est important, c’est d’avoir exactement le même rythme. Sinon, nous ne pouvons pas rester synchronisés. C’est une question mathématique, si tu veux. Je vais compter : “un, deux”, comme pour marcher au pas.
- Nous ne pouvons pas battre Marrane et Moreau, ils sont trop forts. Si nous arrivons seconds, ce sera déjà pas mal.

Le jour de la course, nous payayons ferme et tournons serré. Ensuite, nous assistons au parcours des favoris. Marrane est un grand gaillard musclé, Moreau un véritable géant. Ils sont puissants, mais pas efficaces : au lieu de laisser la pagaie

¹ Supposons que l’équipier avant pagaie à droite. Pour tourner à gauche, il colle sa pagaie contre la coque du canoë et “écarte” l’eau. Pour tourner à droite, il plonge sa pagaie le plus loin possible de la coque et “appelle” l’eau. L’équipier arrière fait la même chose, mais en payant de l’autre côté.

plonger dans l'eau comme un poisson, ils frappent la vague et font jaillir un geyser d'écume. Quand ils arrivent aux bouées, Marrane crie : "Écarte, écarte !" Moreau hésite, puis se met à appeler ! C'est ce que je dis toujours : plus ils sont grands, plus ils sont bêtes. Euh, je ne peux pas trop me vanter. Je me souviens que jadis j'avais du mal à distinguer "par excès" de "par défaut".

Résultat : déjouant tous les pronostics, nous gagnons la course ! Moi qui parviens tout juste à grimper à la corde et à me rétablir sur la barre fixe, je ne suis pas peu fier. Ils organisent une petite cérémonie et m'offrent un livre : *Typhon*, de Joseph Conrad – un choix avisé pour un marin en herbe. J'ai obtenu des tas de prix, au lycée, mais c'est le premier bon livre que je reçois depuis *L'Étoile mystérieuse*.

Marrane n'est pas trop fâché. De toute façon, s'il avait reçu *Typhon*, je ne sais pas s'il l'aurait lu. Je l'admire, comme tout le monde. Il chante *Jailhouse Rock* et *Don't be cruel* en s'accompagnant à la guitare. Il a une ceinture noire de judo. Il séduit les filles au bal du village. Je l'observe pour apprendre comment procéder. D'abord, il se coiffe comme Elvis et il porte des blue-jeans et des bottes pointues. Ensuite, quand il danse avec une fille, il lui demande si elle veut "faire un tour" ou "se promener un petit peu". Ça marche à tous les coups. Il ne nous dit pas ce qu'il fait dans la garrigue, mais il nous laisse supposer bien des choses.

De son côté, Marrane me respecte comme une espèce de professeur Tournesol. J'ai mis au point une technique d'entraînement scientifique qui a fait ses preuves dans la course de canoë. Je n'ai pas encore quinze ans et je vais entrer en première au lycée Louis-le-Grand. Lui, à dix-sept ans, il entre en troisième dans son lycée de banlieue.

Il me dit que son nom désigne les juifs qui se sont convertis quand le roi d'Espagne a interdit le judaïsme à l'époque de Christophe Colomb. C'est une insulte, ça signifie porc en espagnol.

- T'as entendu parler de mon père ?
- Ton père... Il s'appelle Marrane aussi ?
- Il était candidat du parti communiste pour la présidence.
- Ah ouais, ça me dit quelque chose... Mes parents ont dû parler de lui. Comme ils sont communistes. S'il avait gagné, tu serais le fils du président de la République.
- Tu parles ! Ils l'ont envoyé au casse-pipe. Il n'avait aucune chance contre de Gaulle¹. Il fallait que quelqu'un se dévoue, alors il y est allé.

Janet.

Je passe la fin de l'été dans la famille Wilton, à Portsmouth. Ces gens-là n'ont pas d'enfant, mais je suis content d'habiter à côté de la maison natale de Dickens.

Mon frère Noël, étant satisfait de la famille qui l'a hébergé l'année dernière à Hastings, séjourne de nouveau chez eux cet été. Nous nous téléphonons.

¹ C'est l'élection du premier président de la cinquième république, en décembre 1958. Le président n'était pas élu au suffrage universel, mais par quatre-vingt mille "grands électeurs" : députés, sénateurs, maires, conseillers généraux, etc.

– *Hello ! I would like to speak to Noël Greif, please. I am his brother.* Noël ? Ça va ?

– Ouais.

– Ils te nourrissent bien ?

– Ouais.

– Qu'est-ce que tu fais, là-bas, toute la journée ?

– Bof, pas grand-chose. Et toi ?

– Pareil. Nous pourrions peut-être nous rencontrer.

– Tu veux venir ici ?

– Ou alors toi ici.

– Bof.

– Mettons à mi-chemin. Tu vois où est Brighton ?

– Non.

– Sur la côte, entre Hastings et Portsmouth. Ça fait à peu près cinquante kilomètres pour toi et soixante-dix pour moi.

– D'accord. J'y vais comment ?

– Quand j'étais à Eastbourne, j'y suis allé en autostop. Ça marche très bien.

– T'es sûr ? Je vais quand même demander la permission des gens. Je te rappelle demain. Ce serait quand ?

– Lundi prochain, par exemple.

– Et comment je fais pour te trouver à Brighton ?

– Il y a une grande jetée avec des attractions. On n'a qu'à dire à l'entrée de la jetée.

Les années précédentes, en Angleterre, j'évitais de rencontrer d'autres Français. Je voulais parler anglais toute la journée, penser en anglais, rêver en anglais, pour bien profiter de mon séjour. Cette fois-ci, bah, je fréquente mes compatriotes. Peu après mon arrivée, en me promenant dans Portsmouth, j'ai remarqué qu'ils se réunissaient dans un certain jardin public pour fumer ensemble. De nombreuses demoiselles anglaises, attirées par leur réputation de jolis-cœurs ou par leur argent de poche et leurs cigarettes, viennent leur faire la conversation. Ils ont besoin de moi : ce sont tous des cancres qui dormaient au fond de la classe pendant le cours d'anglais, donc ils ne savent pas dire grand-chose à part *I am French* et *What is your name* ? Je leur sers d'interprète ! Je connais bientôt toutes les filles. La jolie rouquine s'appelle Janet. Bon, ça ne sert à rien d'avoir observé Marrane si c'est pour hésiter quand l'occasion se présente... Il est clair que je dois l'inviter à faire un tour.

– *I am going to Brighton on Monday to see my brother. Do you want to come with me ?*

– *How will you go ? It's going to cost money.*

– *We'll hitchhike.*

– *All right.*

On en fait toute une histoire, mais c'est très facile, au fond.

Les voitures particulières s'arrêtent rarement, les gros camions jamais. Pourtant, nous n'attendons pas trop longtemps au bord de la route. Nous voyageons dans des

camionnettes dont le conducteur livre des piles électriques ou des outils de jardin aux boutiques de la région. Il passe ses journées tout seul au volant et trouve distrayant d'embarquer deux autostoppeurs.

Nous arrivons en avance. Good. Sauf que l'heure passe et pas de Noël à l'horizon. J'espère qu'il n'a pas été kidnappé par un sadique.

– *Did you tell him the second pier ? Maybe he's waiting for us at the first one.*

– *There are two piers ?*

Je ne me souvenais que d'une seule jetée. Je me suis arrêté à la première que j'ai trouvée sur mon chemin ; Noël a dû faire la même chose.

– *Well, you must be right. Let's go to the other pier.*

Nous le rencontrons entre les deux jetées.

– *Noël, this is Janet. This is my brother.*

– J'attendais à la première jetée, mais ensuite j'ai pensé que tu étais peut-être à l'autre. Euh, *good afternoon !*

Il écarquille les yeux en découvrant Janet. Il est aussi étonné que si je tenais en laisse un rhinocéros. "Il me quitte pour une femme !" se dit-il. Il pense que j'ai monté ce coup-là pour affirmer une fois de plus ma supériorité. Moi, je pensais à l'autostop. Avec une fille c'est plus facile, tout le monde le sait. Je craignais de devoir lever le pouce en vain pendant des heures. Je me disais : "Si les voitures ne s'arrêtent pas en voyant Janet, j'aurai au moins quelqu'un à qui parler."

Heureusement que les voitures s'arrêtent, parce que nous n'avons rien à nous dire, mais rien du tout. J'ai choisi la plus jolie pour attirer les automobilistes, pour rendre les autres Français (et Noël) jaloux. J'aurais dû lui faire passer un examen. Elle ne sait même pas que Dickens est né à Portsmouth. Elle est déçue parce que je n'ai pas de cigarettes.

J'ai essayé les *Player's* et les *Pall Mall*. Les autres Français m'en offrent pour payer mon travail d'interprète. Alors ces machins-là, je vois pas l'intérêt. On s'asphyxie, on a les doigts qui sentent mauvais, et ça coûte une fortune. Ce n'est pas demain la veille que je vais laisser mon bel argent partir en fumée !

En fin de compte, nous nous embrassons un peu entre deux voitures, sur le chemin du retour, pour remplacer la conversation... Je trouve ça plus agréable que les cigarettes, franchement. Ce qui est difficile, c'est de prolonger les baisers comme au cinéma. Il faut que j'apprenne à respirer en même temps. En plus, j'ai envie de rire et de crier : "J'embrasse une fille ! *I am kissing a girl !*" Je suis très étonné de découvrir qu'on entortille les langues. Au cinéma ils ne font pas ça, ou alors j'ai mal observé. Quand je m'approche d'elle, je sens son parfum. Ces Angliches sont vraiment étonnantes : j'ai l'impression qu'elle se parfume au poivre. En tout cas, elle me donne envie d'éternuer.

Je pourrais marquer cette journée d'une pierre blanche, sauf que je ne sais pas comment on marque les journées. Je devrais acheter un agenda, ou tenir un journal, sur lequel je dessinerais la pierre.

Un truc qui ne m'a fait ni chaud ni froid, c'est de revoir Noël. L'époque où nous étions aussi proches que des jumeaux est bien éloignée. Depuis plusieurs années, nous n'allons plus à l'école ensemble. Il prend l'autobus, mais moi je ne supporte pas l'attente et je vais à pied. En plus, cette année, j'avais changé de lycée mais pas lui.

Nous nous retrouvons quand même pour passer une semaine à Londres, chez Tola Green, avant de rentrer à Paris.

– Tu te rappelles, l'autre jour à Brighton ? Quand je suis reparti à Hastings, je suis resté en rade à la sortie d'un village.

– Longtemps ?

– Au moins une heure. J'ai fini par prendre l'autocar.

Nous jouons à la canasta. Il ne remarque pas que je triche pour gagner. Dans cette affaire de Brighton, j'ai triché, en quelque sorte : alors qu'il n'a que treize ans, je l'ai convaincu de faire de l'autostop tout seul pour la première fois de sa vie, mais moi je me suis bien gardé d'affronter la solitude de l'autostoppeur au bord de la route.

Comme nous jouons aux cartes, Tola nous enseigne le bridge. Elle est très contente de nous voir. Nous lui rappelons Paris et son amie Jacqueline. Elle trouve amusant que je me sente humilié dans mon honneur de Français en passant du côté de Trafalgar Square et de Waterloo Bridge. *Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !* Elle prétend que Napoléon était un affreux tyran.

– Il est responsable de la mort de plusieurs millions de personnes, comme Hitler.

– Oui, mais il a aussi fait du bien à la France. Au bout d'un siècle et demi, nous utilisons toujours son code civil.

– Tu verras, quand tu vieilliras tu changeras d'avis. C'est parce que les adolescents admirent les conquérants que l'on trouve des volontaires pour aller mourir sur les champs de bataille.

Cette Tola est tout de même un peu bizarre. Elle tente de nous dissuader d'aller au cinéma.

– Pour une fois qu'il fait beau, vous n'allez pas vous enfermer dans une salle de cinéma. Il y a une splendide exposition de roses à Kensington Garden. Vous devriez aller la voir.

Des roses ? Et quoi encore ? Nous devons préparer la rentrée scolaire. Quand le nouveau film de Marilyn Monroe, *Some Like It Hot*, sortira à Paris, nous pourrons prendre un air supérieur et dire : "Bof, je l'ai déjà vu à Londres !"

1960

Appuyez sur le bouton, monsieur K. !

En octobre 1959, j'entre en première. Au bout de l'année scolaire, il y a cette terrible épreuve dont les professeurs nous parlent depuis des années : le baccalauréat. "Je n'ai jamais vu une classe aussi lamentable, disent-ils. Si un élève sur trois obtient son bac, on pourra parler de miracle."

S'ils veulent nous faire peur, c'est réussi. Nous tremblons tous à l'idée d'être recalés et de rater notre vie. Le ministre de l'éducation nationale a pitié de nous. Pour diminuer notre inquiétude et réduire les risques d'injustice, il décide de dédoubler chaque partie¹ du baccalauréat. Nous devons passer un examen complet au mois de février, et puis un autre en juin. Maman n'y comprend rien.

– Si tu es reçu en février, c'est fini ? Qu'est-ce que tu feras après ?

– Non non, la session de février ne compte pas vraiment. On garde juste les points au-dessus de la moyenne. On peut les utiliser en juin si on a moins de dix, pour rattraper.

– C'est comme une roue de secours, remarque Noël.

Roue de secours mon œil. S'ils doublent le nombre d'épreuves, moi je travaille deux fois plus et j'ai deux fois plus peur ! Malgré ma place de premier, je vis dans l'épouvante. Quand le professeur punit un de mes camarades, j'imagine toujours qu'il pourrait m'arriver la même chose. Les erreurs judiciaires, ça existe. Ou peut-être que je suis coupable sans le savoir. Au lycée Louis-le-Grand, ils n'infligent pas des P. A. comme à Montaigne, mais des heures de colle. Il faut venir passer le jeudi après-midi dans une salle d'études sous la surveillance de deux pions sadiques, Toto et Lulu. J'espère que je ne connaîtrai jamais ce supplice.

Ce que je redoute par-dessus tout, bien sûr, c'est d'avoir de mauvaises notes et de tomber de mon piédestal. Quand le professeur de mathématiques nous donne un problème à résoudre pour la semaine prochaine, je crains toujours de ne pas trouver la solution. Pour me rassurer, je me précipite sur mon cahier dès que je rentre à la maison. Que personne ne me dérange ! Les autres élèves réussissent à oublier leurs devoirs jusqu'à la veille du jour où il faut les remettre. Je ne comprends pas du tout ce qui se passe dans leur tête. Je les soupçonne de n'attacher aucune importance à l'école. S'ils n'écoutent pas les professeurs et ne cherchent pas à apprendre quoi que ce soit, ils perdent leur temps et ça c'est triste parce que la vie est courte, quand même. Dans leur insouciance, ils n'hésitent pas à s'adresser à moi à la dernière minute.

¹ Les deux parties du baccalauréat avaient à peu près la même importance. Plus tard, la première partie a été remplacée par une épreuve de français.

- Eh, Greif, à quoi elle ressemble la courbe du problème de maths ?
- C’est une demi-parabole horizontale.
- T’es sûr ?
- Je peux te l’expliquer, si tu veux.
- Oh non, oh non, pas la peine...

Plus ils comptent sur moi, moins ils travaillent. Le jour de l’examen, ils ne savent rien faire. Ils vont rater leur bac par ma faute ! Oui, mais si je refuse de les aider, ils vont dire que je ressemble à Lamontagne, le mathématicien prodige du lycée. C’est un gros lunettes qui passe les récrés assis dans un coin de la cour, plongé dans un énorme livre d’algèbre. Un jour, je lui ai demandé ce qu’il étudiait.

- T’en es déjà au programme de Maths Sup ?
- Toi, tu m’emmerdes.

Spaff ! Il m’a donné une gifle. Sans doute que je le dérangeais au moment précis où il allait trouver la démonstration du théorème de Fermat.

J’aime bien les maths, mais pas au point de gifler quelqu’un qui m’en détournerait. Je résous le problème de la semaine le plus vite possible. Je suis content quand je trouve la solution. Très content, même, quand j’arrive à vaincre un problème qui résiste. J’éprouve presque du plaisir. Pourtant, je ne vais pas m’asseoir dans la cour du lycée pour étudier un livre d’algèbre. Faut pas exagérer. Quand j’ai du temps libre, je lis un roman. Si le Système me range dans la catégorie des *Scientifiques* et non des *Littéraires*, c’est que le Système est très bête.

Je continue de bavarder avec Grétry à l’heure du déjeuner. Comme nous ne sommes plus dans la même classe, nos horaires nous empêchent parfois de manger au même service. Je joue alors au football avec Epirotakis et les autres.

Grétry me raconte que son professeur de français est fou.

– Il dit que ce monde est complètement raté et ne mérite pas d’exister plus longtemps. Ce matin, d’un seul coup, il s’est mis à hurler : “Appuyez sur le bouton, Monsieur K ! Appuyez sur le bouton, Monsieur K !” Il le dit une fois pour Khrouchtchev et une fois pour Kennedy.

- Il faut espérer que Kennedy et Khrouchtchev ne pensent pas comme lui.
- Comme il n’y a plus de place dans les asiles, ils mettent les fous dans les lycées.
- Tu te rappelles, en troisième, Abramowicz ?
- Et le prof de sciences-nat de quatrième !

Les professeurs disent que les élèves les rendent fous, mais la vérité c’est que cette profession attire toutes sortes de détraqués. Ils leur font passer des concours pour voir s’ils ont la tête bien pleine, mais personne ne cherche à savoir si elle est bien faite. M. Abramowicz, notre professeur d’histoire de troisième, marmonnait des phrases incompréhensibles truffées de *’spa*, laissait un chahut monstrueux s’installer dans la classe, poussait des cris sauvages et battait les élèves pour tenter de rétablir l’ordre. On disait qu’il avait beaucoup souffert pendant la guerre, ce qui paraissait possible vu son nom.

– Les traités de Westphalie, 'spa, en 1648, 'spa... Qui a lancé cet avion en papier ? Petits crétins, vous croyez peut-être que je vais me laisser faire... Si j'en attrape un... Attends, toi, là, celui qui fait le clown, je vais te casser la gueule, tu vas voir...

Le professeur de sciences naturelles de quatrième exigeait le silence le plus parfait et punissait les élèves qui toussaient.

Je me demande si mon professeur de français de première, M. Lemoine, connaît MM. Kennedy et Khrouchtchev. En tout cas, il ne les interpelle pas en classe. Ses interlocuteurs préférés sont Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin, Bossuet, Fénelon, Paul Claudel (après sa conversion sous un pilier de Notre-Dame), etc. Il est très content d'enseigner dans un ancien collège de jésuites. Il porte bien son nom : il est gros et gras, il ne lui manque que la tonsure. Ses 'spa ne sont pas tourmentés comme ceux d'Abramowicz, mais onctueux et satisfaits.

– Dans *La Cité de Dieu*, 'spa, Saint Augustin, 'spa, oppose la cité mystique qui accueillera les âmes, 'spa, à la cité temporelle, 'spa, où règnent la violence et le péché.

Comme M. Lemoine est beau parleur, dès qu'il mentionne un livre je le lis. Je cherche cette *Cité de Dieu* dans toutes les librairies de Paris. Les libraires ricanent. On dirait que personne ne se préoccupe de l'avenir des âmes dans cette ville. La violence et le péché règnent depuis des siècles sur la nouvelle Babylone ! Je finis par trouver *The City of God* dans une librairie américaine. Je me force à aller jusqu'au bout, au risque de mourir d'ennui, mais je veux pas commettre le plus terrible des péchés : ne pas terminer un livre que l'on a commencé. Ce brave Saint Augustin aura eu au moins deux lecteurs au XXème siècle. Qu'est-ce que je raconte, ce brave Saint Augustin ?

– Ce Saint Augustin était vraiment un sale con, dis-je à Grétry. À son époque, tous les journaux et la télé ne parlaient que d'un truc, le sac de Rome par les Vandales. Saint Augustin se pose une question : pourquoi Dieu a-t-il puni les vierges de Rome ?

– Tu veux dire qu'elles n'étaient plus vierges après le passage des Vandales ?

– C'est ça. Elles n'avaient jamais péché, pourtant les Vandales les ont violées. Dieu n'agit pas à la légère, évidemment, donc elles méritaient leur punition. Saint Augustin en déduit que ces vilaines filles avaient péché en douce, malgré les apparences.

– Ça se tient. Il y a des tas de péchés qui ne laissent pas de traces.

– Il suppose qu'elles étaient fières de leur chasteté et commettaient donc le péché d'orgueil. Ou bien elles se disaient : "Du moment que mon corps reste chaste, tout va bien", et hop ! elles souillaient leur âme en convoitant des hommes en pensée.

– Ah les vilains péchés ! Dieu est sévère mais juste.

– À ce compte-là, tout le monde mérite d'être puni. S'il t'arrive des malheurs, c'est que tu as péché en pensée, donc c'est de ta faute.

– Ton Saint Augustin raisonnait comme un tambour, mais il a l'excuse d'être mort depuis longtemps. Le sale type, là-dedans, c'est ton prof qui vante son livre.

– Non, lui il n'est pas mal.

J'aime bien M. Lemoine. Il élargit mon horizon en citant des tas de livres dont je n'ai jamais entendu parler : *Ulysse*, de Joyce ; *Le Voyage au bout de la nuit*, de Céline ; *La Montagne magique*, de Thomas Mann ; etc. Pourtant nous ne sommes pas toujours d'accord.

– Le Misanthrope n'est pas un personnage tragique, Greif, mais plutôt comique, 'spa.

– Il s'enferme dans sa solitude, je ne trouve pas ça rigolo.

– C'est parce que vous avez une vision romantique de la pièce, 'spa, mais Molière l'a écrite pour se moquer d'Alceste. Les spectateurs riaient, 'spa. C'est la même chose pour Tartuffe ou Dom Juan.

Je trouve tout naturel que M. Lemoine s'adresse à moi comme s'il me donnait un cours particulier. C'est la coutume dans les lycées français¹ : le professeur fait son cours pour le premier de la classe ; les autres n'ont qu'à suivre.

Peu à peu, je me lasse de M. Lemoine. Il m'énervé, à aduler Saint Augustin et à trouver Tartuffe rigolo. Je l'énervé aussi.

– Votre dissertation contient des passages pertinents, Greif, mais vous ne devez pas croire, 'spa, qu'il suffit de soutenir une idée paradoxale, 'spa, aussi brillante soit-elle, 'spa, pour faire le tour d'une question. Vous devez examiner les autres points de vue possibles, 'spa, et montrer que vous êtes capable de "dissenter", 'spa, c'est-à-dire de réfléchir.

Il cesse de me donner la meilleure note. Roux, un élève si fade qu'il peut manquer un jour de classe sans que personne ne le remarque, devient premier en français. Mon avance confortable en mathématiques et en physique me permet de conserver la tête du classement général.

Je subis son influence malgré moi. Ma mère m'a abonné à la Comédie Française il y a quelques années, car je voulais voir les pièces que j'étudiais. Ayant ingurgité toutes les pièces de Corneille, Racine et Molière, je change de crémerie et prends un abonnement à l'Odéon, où Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud viennent de s'installer. C'est comme si je m'étais abonné au théâtre de Claudel. Je vois *Tête d'or*, *L'Échange*, *Le Partage de midi*, *Christophe Colomb*, *Le soulier de satin*. Je ne m'en lasse pas. Je suis tout de même très content quand ils donnent une pièce de Tchekhov ou de Brecht pour changer un peu – et quand Madeleine Renaud s'enterre jusqu'au cou dans la première française de *Oh, les beaux jours*.

Je fréquente maintenant la bibliothèque qui se trouve dans la mairie du septième arrondissement, rue de Grenelle, à deux pas de chez moi. J'emprunte non seulement les livres que M. Lemoine recommande, mais aussi les œuvres du programme : *Gil Blas de Sentillane*, *Les Lettres Persanes*, *Jacques le Fataliste*, etc. Je tombe amoureux de Rousseau et de Montaigne. Pourtant, notre manuel de français présente les *Confessions* et les *Essais* de manière si pédante et ennuyeuse qu'il a presque réussi à me dissuader de les lire. Eh, j'aime beaucoup les auteurs qui disent *je*.

¹ En 1960.

Bien que le mois de février et la première session de l'examen s'approchent à toute vitesse, je pars faire du ski à la fin du trimestre. Je ne vais quand même pas travailler pendant les vacances ! Maman, qui ne délie pas facilement les cordons de sa bourse, trouve que cette dépense est justifiée. Les enfants doivent respirer le bon air de la montagne pour grandir et d'ailleurs, faute d'en avoir respiré assez, je ne suis pas très grand.

Noël et moi respirons le bon air chacun de notre côté, dans des centres pour jeunes du Touring Club de France que Mme Mouton-Duvernét a recommandés à maman. Ce qui est bien, c'est qu'il y a des filles. Ce qui est moins bien, c'est que je ne peux pas faire l'interprète pour me distinguer des autres comme à Portsmouth. Je ne peux pas non plus les inviter à se promener dehors quand il fait moins dix.

Je retrouve justement Marrane, le Don Juan des calanques. Sa mère compulse sans doute les mêmes catalogues que la mienne.

Marrane va-t-il séduire la divine Aurore ? Elle ressemble à un ange sorti d'un tableau de Botticelli. Sa chevelure dorée entoure son visage ovale comme un halo. Des flammes bleues brûlent dans ses yeux. L'artiste qui l'a dessinée a donné deux grands coups de pinceau pour ses lèvres, sans lésiner sur le rouge. Elle habite boulevard des Invalides, elle est élève du lycée Victor Duruy. Elle n'accorde pas même un regard à Marrane. Le prince de l'été dernier a l'air d'un crapaud de banlieue dans son pantalon fuseau et ses chaussures d'après-ski, à croire que sa prestance tenait toute entière dans la pointe de ses bottes.

Comme la belle fille qui se tient aux marches du palais, Aurore a tant d'amoureux qu'elle ne sait lequel prendre. Ce n'est pas un petit cordonnier qu'a-z-eu sa préférence lon la, mais un grand benêt qui parle et rit trop fort. Il fume des cigarettes américaines en rejetant la fumée par le nez, comme s'il voulait la convaincre qu'il est déjà adulte. Il est tellement content de lui-même qu'il se vante de sa bêtise.

– J'ai raté mon bac deux fois, mon cher. Ah ah ah ! Alors je dis basta. J'arrête. Et d'abord, les études, hein, à quoi ça sert ? Moi, j'ai décidé d'écrire un roman. Il y a des tas d'écrivains qui n'ont jamais eu leur bac.

Voyons... Pour devenir écrivain, il ne suffit pas d'être orphelin, il faut aussi rater son bac. Ensuite, on attrape des crampes mortelles.

J'ai l'impression qu'elle y croit, à son histoire de roman. En tout cas, elle éclate de rire quand il lui susurre je ne sais quoi au creux de l'oreille. Doit-on leur jeter de la poudre aux yeux pour les séduire ? S'inventer un personnage ? Jouer la comédie ? Il faut que j'étudie la question un peu plus. En attendant, je peux raisonner comme le renard qui déclare que les raisins sont trop verts. Cette Aurore, tout bien considéré, je ne la trouve pas si belle que ça. Elle ressemble à Marilyn Monroe avec ses cheveux blonds, mais moi j'appartiens à la minorité raffinée qui préfère Audrey Hepburn.

C'est-à-dire que je suis tombé amoureux d'elle quand je l'ai vue jouer Natacha¹. Si ça se trouve, je suis plutôt amoureux de Natacha. C'est embêtant... Où vais-je trouver une demoiselle en chair et en os qui ait autant de qualités qu'une héroïne de roman ?

Lui, il prétend qu'il va écrire un livre. Moi, je peux parler de ceux que j'ai lus. J'ai des conversations littéraires avec une des deux accompagnatrices du groupe, Jocelyne. Nous montons ensemble – à pied, les skis sur l'épaule – jusqu'à une des rares pentes enneigées. Le reste du groupe attend dans l'hôtel que la neige daigne tomber et que les téléskis se mettent en marche. Moi, bien sûr, je ne peux pas aller aux sports d'hiver sans faire du ski, au prix que ça coûte. Jocelyne n'a jamais skié, mais elle est très sportive : elle est prof de gym dans un lycée de la Haute-Marne.

– Je vais te montrer le chasse-neige, c'est facile.

– Ça fait longtemps que tu fais du ski ?

– Quand j'étais petit, j'allais dans un village qui s'appelle Guillestre. C'est plus au sud, près de Briançon. Souvent, il n'y avait pas de neige, comme maintenant. Fin décembre, de toute façon, c'est un peu trop tôt pour faire du ski. Ils devraient mettre les vacances en février. Une année, il y avait quand même de la neige, alors nous sommes montés en haut d'un champ et j'ai chaussé des skis pour la première fois. J'ai demandé à un gars qui avait l'air de s'y connaître comment il fallait faire. Il m'a poussé dans la pente en criant : "Comme ça !"

– Tu as réussi à t'arrêter ?

– Quand je suis arrivé en bas, je suis tombé. Ensuite, j'ai fait des progrès très vite, à cause de mon frère. Comme il est plus jeune que moi, j'aurais été vexé s'il m'avait dépassé... Penche-toi un peu en avant. Oui, c'est ça. En tout cas, j'aimerais bien avoir une prof de gym comme toi.

– Tu es dans un lycée de garçons ?

– Ouais. Le prof de gym, c'est toujours un mec qui roule des mécaniques et qui se moque de toi si tu ne lances pas le poids assez loin.

– S'il faisait du ski pour la première fois, c'est toi qui te moquerais de lui.

– Mais non. Est-ce que je me moque de toi ?

Les autres jouent aux cartes toute la journée. Le désœuvrement mène au vice, c'est bien connu. Un soir, mes camarades de chambre exhibent fièrement des bouteilles d'alcool qu'ils ont volées dans le bar de l'hôtel. Ils boivent au goulot à tour de rôle en grimaçant.

– Pouah, c'est vraiment dégueulasse.

– Où t'as trouvé cette saloperie ?

– Au fond du buffet, derrière les autres bouteilles. Personne ne s'apercevra qu'elles manquent.

¹ L'héroïne de *Guerre et Paix*, de Tolstoï. Audrey Hepburn l'interprète dans le film de King Vidor (1956).

Ils chantent :

C'est à boire, à boire, à boire

C'est à boire qu'il nous faut

Oh, oh, oh, oh !

Ils me tendent une bouteille. Non, merci ! Je me souviens de Tavernier, le client de papa qui avait installé notre salamandre. Il marchait en hésitant, comme s'il avait perdu le mode d'emploi de ses jambes. Il ressemblait au monstre de Frankenstein. Je remarque que les voix de mes camarades ralentissent et deviennent pâteuses, comme celle de Tavernier. Ils échangent des propos incohérents qu'ils paraissent trouver très drôles. Ils sourient et hochent la tête, mais ils sont trop fatigués pour rire franchement.

Au milieu de la nuit, ils se mettent à vomir partout et à gémir comme des bêtes.

– Ouh, aah, ouh !

Marrane ricane.

– Quand on ne tient pas l'alcool, on ne boit pas.

Il mouille des serviettes pour en faire des bavettes et des serpillères. On voit qu'il a l'habitude. Je propose d'aller chercher Jocelyne.

– Elle m'a dit qu'elle est secouriste. C'est comme une infirmière.

– Ooh non, surtout pas...

– Aïe, ououh !

– Laisse-nous crever en paix.

Ces bouteilles qui dormaient au fond du bar contenaient des eaux-de-vie louches, des alcools féroces, qui méritent bien leur surnom de tord-boyaux.

Il paraît que les gens boivent pour oublier. En tout cas, mes camarades de chambre oublient vite les conséquences douloureuses de leur beuverie. On dirait qu'ils n'en conservent que de bons souvenirs.

– Ah, les mecs, quelle cuite d'enfer !

– J'ai dégobillé partout.

– Et la gueule de bois, oh, la gueule de bois !

– Je ne suis pas près de remettre ça...

– Pas avant la semaine prochaine !

Dans le train qui nous ramène à Paris, Jocelyne m'embrasse tendrement. Comme quoi il n'est pas indispensable d'être grand et prétentieux. Dommage qu'elle soit si vieille – elle a au moins vingt ans. En tout cas, si je tenais un journal, je dessinerais une deuxième pierre blanche.

J'ai l'impression que je ne risque pas d'oublier Janet et Jocelyne, mais comment ferai-je quand j'en serai à vingt ou cinquante ? Je pourrais noter le nom de toutes mes amoureuses dans un petit carnet. Déjà deux noms à la lettre J ! Non, ce serait dangereux. Si quelqu'un trouve le carnet dans mon tiroir pendant que je suis au lycée... Il faudrait que j'écrive en code. Par exemple, je noterais tous les films que je vois. Déjà, ça m'éviterait de les oublier et de les voir deux fois. Je glisserais mes conquêtes entre deux films. *Règlement de compte à OK Corral* : Wyatt Earp rétablit

l'ordre à Tombstone, avec Burt Lancaster et Kirk Douglas. *Janet* : Folle escapade dans le sud de l'Angleterre, avec Audrey Hepburn et Cary Grant. *Certains l'aiment chaud* : Deux jazzmen se déguisent en women pour échapper à Al Capone, avec Tony Curtis, Jack Lemmon et Marilyn Monroe. *Jocelyne* : Suspense dans un train de nuit, avec Bernadette Laffont et Jean-Paul Belmondo.

Une montre qui dure toute la vie.

J'aurais peut-être moins peur du baccalauréat si les copies étaient corrigées par mes professeurs, qui me connaissent et savent que je suis un bon garçon.

Au début de l'année, ils me font peur. Je redoute leur pouvoir infini. Je m'efforce de récolter de bonnes notes afin qu'ils me remarquent et me parlent, ce qui me permet de surmonter peu à peu la terreur qu'ils m'inspirent. C'est parce que je crains mon père, tout ça. Il est tout spécialement effrayant quand il commence à se fâcher et que sa voix magique prend du volume... Je n'ai jamais rencontré un professeur possédant une voix aussi puissante, mais on ne sait jamais. Moins je les connais, plus je les crains. J'ai peur des autorités lointaines et mystérieuses – les surveillants généraux, les censeurs, les proviseurs, les correcteurs d'examen. Je savais la réponse mais je me suis trompé en recopiant ! Soyez indulgents ! Pitié !

Je passe les épreuves du baccalauréat au lycée Charlemagne, dans le quatrième arrondissement. Heureusement, mon angoisse disparaît dès qu'ils distribuent les sujets. Si Grétry n'était pas parti dans une section littéraire, il serait peut-être assis à côté de moi et nous pourrions plaisanter. Je ne me plains pas, car ma voisine, Mlle Greiveldinger, est beaucoup plus belle que lui. Ou en tout cas, beaucoup plus féminine – comme le dit Mr. Smith à propos de Mrs. Smith dans *La cantatrice chauve*, de Ionesco. Je suis allé voir cette pièce avec Grétry au théâtre de la Huchette. Mr. and Mrs. Smith nous rappelaient Mr. and Mrs. Pigeon. Nous avons beaucoup ri. Grétry devient un véritable expert en matière d'humour. Après les blagues anglaises et le théâtre absurde de Ionesco, il explore (et me fait découvrir) l'humour américain dans les pages de *Mad Magazine*.

J'aimerais bien aider la belle Mlle Greiveldinger. Je tente de lui souffler une réponse quand les surveillants ont le dos tourné.

– Les points sont alignés ! Il suffit d'appliquer le théorème de Thalès dans le triangle !

Au lieu de me remercier et de tomber aussitôt amoureuse de moi, elle m'adresse un sourire désolé qui signifie : “Quels points ? Je ne sais même pas à quelle question ça correspond.” Sa maman a oublié de lui dire : “Aide-toi, le Ciel t'aidera.”

J'obtiens une moyenne de seize sur vingt à la session de février. Avec six points d'avance, il me suffit d'avoir au moins quatre de moyenne en juin pour réussir ma première partie du baccalauréat. Ce n'est pas une roue de secours, c'est une voiture de rechange. Je ne peux pas échouer, pourtant j'ai toujours aussi peur. J'achète un cahier de trois cents pages dans lequel je rédige l'ensemble des cours de toutes les matières. J'écris tout petit comme à l'époque où j'essayais d'atteindre le bas de la page moins

vite que Leprince-Ringuet. Et si en juin j'écris trop petit ? Un correcteur furieux me met un zéro éliminatoire et je suis recalé ! Ou alors, une tache d'encre. Un trou de mémoire. Un tremblement de terre...

L'essentiel, c'est d'être bien préparé. Je révise, j'apprends par cœur, je me donne un programme que je suis à la lettre. Je contrôle mon angoisse en réglant toutes mes activités comme du papier à musique. Maman n'a plus besoin de me dire de ranger ma chambre. Je suis devenu encore plus maniaque qu'elle.

Je me lève à six heures vingt. Pour gagner du temps, j'ai préparé mes vêtements la veille et je les ai soigneusement disposés sur une chaise près de mon lit. Dans l'appartement qui dort encore, je mange des cornflakes. Depuis mes séjours en Angleterre, je méprise le café au lait et les tartines beurrées.

Je pars à sept heures vingt pour arriver au lycée avec un quart d'heure d'avance. Premier, toujours premier ! Quand Noël est passé du lycée Montaigne au lycée Louis-le-Grand, il a choisi la marche à pied lui aussi. Il trouve que sept heures vingt, c'est trop tôt, donc il part quelques minutes plus tard. Je me retourne et je l'aperçois à une centaine de mètres derrière moi. Hé, sale copieur ! Je sens son regard dans mon dos, ça me gêne. Je change d'itinéraire. Il va tout droit par le boulevard Saint-Germain et moi j'emprunte un chemin tortu par la rue de Grenelle, la rue du Vieux Colombier, la rue Servandoni, la rue de Vaugirard. Je pourrais le remercier, car ces petites rues romantiques du vieux Paris favorisent ma méditation matinale. En passant derrière l'église Saint-Sulpice, j'attrape au vol quelques notes d'orgue. Je longe l'Odéon en pensant aux pièces de Claudel. Je traverse la Sorbonne par le passage secret qui conduit rue Saint-Jacques.

Je ralentis parfois pour lire les titres des journaux dans le kiosque qui se trouve au croisement de la rue du Vieux-Colombier et de la rue de Rennes. Ensuite, je dois rattraper mon retard, sinon Douillé-tout-mouillé arrive au lycée avant moi. Je regarde les horloges publiques pour vérifier l'heure. Je ne porte pas de montre au poignet. Si je serre le bracelet trop fort ça me coupe la circulation du sang, j'attrape des fourmis dans les doigts et le boîtier dessine un horrible rond rouge sur mon bras. Si je desserre le bracelet, la montre descend jusqu'à ma main et le remontoir s'enfonce dans ma chair. J'évite aussi les vêtements qui grattent, qui compriment, qui étouffent.

Je refuse le cartable, qui me rappelle la sacoche de mon père. Je méprise le cartable-sac à dos que l'on nomme "gibecière". Je glisse mes cahiers dans une sorte de cartable sans poignée appelé porte-documents.

Quand je dois rédiger une composition ou un examen blanc, je relis plusieurs fois ma copie pour vérifier que les accents et les virgules sont bien en place, que les calculs et les démonstrations sont impeccables. Ah oui, le jour de la composition j'apporte une montre, que je pose sur la table. Un tiers du temps pour préparer le travail au brouillon, un tiers pour rédiger, un tiers pour vérifier et relire.

À la maison, j'étudie de cinq à sept sans interruption, mais pas plus. Après le dîner, je lis en écoutant de la musique. J'éteins la lumière à dix heures – sauf le samedi, jour

où je m'accorde une séance de cinéma pour me récompenser d'avoir bien travaillé toute la semaine.

Je sens que l'histoire constitue mon point faible, donc je me donne beaucoup de mal pour retenir toutes les dates. Au fond, je ne vois pas pourquoi je devrais m'intéresser aux événements confus qui se sont passés avant ma naissance. Je vis dans un nouveau monde, dont les mythes fondateurs se nomment Auschwitz et Hiroshima. Je ressemble à un jeune Américain qui, ayant appris à l'école primaire que son histoire commence avec le *Mayflower* et les Pilgrims, ne comprend pas que l'on vienne ensuite le forcer à étudier le Moyen-Âge européen.

La vérité, c'est qu'aucune des matières que j'étudie ne me passionne. J'envie Epirotakis, qui sait déjà qu'il se destine à la politique, comme mon frère Olivier sait qu'il sera compositeur. Epirotakis n'a pas besoin d'apprendre les dates par cœur, car à force de lire des livres d'histoire il les connaît toutes. D'ailleurs il possède un véritable don d'archiviste. Par exemple, il peut réciter tous les vainqueurs du Tour de France depuis l'origine, toutes les stations de métro de Paris ligne par ligne, etc. C'est un original. Il nous a quand même bien étonnés le jour où il a annoncé qu'il s'est inscrit à un parti politique royaliste, la Restauration Nationale. Royaliste ? En 1960 ? Il faut vraiment être fou. Tiens, nous ne savions même pas qu'il y en avait encore, en France, des royalistes. Epirotakis, qui a l'habitude que l'on se moque de lui, ne perd pas son temps à se justifier. Il est néanmoins capable de le faire à mon intention.

– Le roi se trouve au-dessus des partis, donc il peut garantir la pérennité de la Nation Française bien mieux qu'un politicien professionnel élu Président de la République.

La session de juin se passe aussi bien que celle de février. J'ai même beaucoup de chance : le sujet de français porte sur *Les Confessions* de Rousseau. Je trouve sans peine les solutions des problèmes de mathématiques et de physique et j'exécute les mouvements imposés de gymnastique rythmique sans la moindre erreur. Je devrais me sentir soulagé après l'examen, mais non. Je souffre en attendant la publication des résultats. Ma moyenne pourrait très bien descendre en-dessous de quatre sur vingt. Il suffirait que... voyons... J'ai de nouveau soufflé des réponses à Mlle Greiveldinger ; peut-être qu'un surveillant m'a vu. Il adresse un rapport détaillé aux autorités. Ils vont me disqualifier ! Si je rate mon bac, je serai forcé de devenir ouvrier. Je devrai taper sur des bouts de fer avec un maillet dans une usine bruyante et puante. Si c'est comme ça, je deviendrai un mauvais ouvrier exprès !

Je suis conscient que je dois cacher cette inquiétude ridicule, car elle pourrait offenser ceux de mes camarades qui ont vraiment raté leur examen. Je dis :

– Je pense que ça ira.

Je me montre aussi calme que d'habitude. Flegmatique, comme il convient à un admirateur de Sherlock Holmes et de Phileas Fogg.

En fin de compte, j'ai de nouveau seize. Bah, au fait, je m'y attendais. La preuve, c'est que je n'éprouve pas un sentiment de fierté joyeuse et triomphale, mais seulement un vague soulagement à l'idée d'avoir échappé à la déchéance.

Olivier est perplexe.

– Et les points de février, ils te servent à quoi ?

– Je les ajoute. Ça me fait vingt-deux de moyenne.

– Mais non. Ce n'est pas possible d'avoir plus que vingt.

– Ils ont jamais vu ça. C'est la première fois que ça arrive depuis que le bac existe. Ils sont très embêtés, tu penses. Ils sont obligés de créer un diplôme spécial, le baccalauréat. D'ailleurs le général de Gaulle va m'inviter à l'Élysée pour me le remettre.

– Ouais. Tu lui diras bonjour de ma part.

– Je t'emmènerai. Tu lui diras bonjour toi-même.

Les autorités supérieures interprètent le règlement de façon mesquine et me donnent seulement seize. Cette note me vaut tout de même une "Mention Très Bien", une de ces récompenses typiquement françaises, comme la légion d'honneur et le prix Goncourt, dont on peut se glorifier toute sa vie. Je suis fier comme Artaban, mais je reste calme. On est flegmatique ou on ne l'est pas. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas besoin d'aller me vanter auprès des Warner, des Berger et des autres, parce que maman le fait pour moi.

Les Warner et tutti quanti ont cessé depuis longtemps de me considérer comme un modèle pour leurs propres enfants. Il leur paraît évident que je dois ma réussite à une attitude systématique et même obsessionnelle face au travail. Mes parents m'ont créé à leur image, c'est facile à voir. Maman est fière de mes succès, mais il lui arrive aussi de se plaindre à Wanda de ma froideur.

Un seul autre élève obtient une mention Très Bien : Margerin, que j'ai connu sur les larges trottoirs du boulevard Saint-Marcel. Ses parents étaient des clients de papa. Pendant que j'allais au collège Sévigné et au lycée Montaigne, il était premier de la classe à l'école communale. Au lieu d'achever ses études au cours complémentaire et de devenir apprenti, il est parti au collège Lavoisier, une école qui forme des techniciens supérieurs ou je ne sais quoi. Comme il s'obstinait à être premier de la classe, il a été admis au lycée Louis-le-Grand.

Grétry réussit aussi son examen, mais il ne pouvait pas espérer une moyenne très élevée. Il est *littéraire*, le pauvre. Si les examinateurs de mathématiques ou de physique donnent volontiers des dix-huit et des dix-neuf (mais jamais vingt, car la perfection n'est pas de ce monde), les correcteurs de français dépassent rarement quinze. C'est pour cette raison que le meilleur élève du lycée, Vidal-Madjar, n'obtient pas une mention Très Bien. Il appartient à la classe la plus prestigieuse, la première A¹. On y étudie aussi bien les sciences exactes que le latin et le grec. Je crois que

¹ Ça se prononce A prime.

Vidal-Madjar est encore plus fort en mathématiques que Lamontagne. Ce dernier a passé son baccalauréat de justesse : de bonnes notes dans les matières scientifiques ne suffisent pas ; il faut éviter les zéros éliminatoires en français, en histoire et en gymnastique. S'il avait été recalé, j'aurais bien ri. Sale brute !

Il est clair que je mérite un cadeau.

– Qu'est-ce que tu voudrais ? demande maman. Ton propre électrophone ? Une montre ? Une encyclopédie ?

– Une montre, d'accord.

Une montre qui dure toute la vie. Depuis le temps que j'en rêvais !

Maman connaît une marchande de montres, Mme Hutman. Maman connaît beaucoup de monde. Il y a les personnes qu'elle a rencontrées dans la résistance ou au parti communiste, le cercle des dames du bridge, et aussi tous les juifs qui vouent une reconnaissance éternelle à papa parce qu'il a obtenu pour eux une pension des Allemands. Quand j'ai besoin d'un costume, maman m'emmène chez un tailleur de la rue d'Amsterdam qui lui fait un bon prix. Pour les chaussures, nous allons à Aubervilliers dans une usine appartenant à un client de papa.

Mme Hutman vient nous présenter une dizaine de modèles convenant à un nouveau bachelier. J'écarte tout ce qui est doré ou tape-à-l'œil, ce qui peut rappeler les bijoux clinquants dont se parent les dames du bridge. Une simple montre en acier me suffira. Je recherche un dessin aussi épuré que possible. Si elle doit durer toute ma vie, il ne faut pas qu'elle se démode. J'hésite entre une Omega et une Jaeger-le-Coultré. En fin de compte, je choisis la Jaeger, parce que j'ai toujours entendu maman dire que c'était la meilleure marque.

– C'est un très bon choix, dit Mme Hutman. C'est un modèle automatique. Tu vois, elle se remonte toute seule quand on remue le bras.

– Vraiment ? On n'arrête pas le progrès !

Je la range soigneusement dans le tiroir de mon bureau, puisque je ne porte pas de montre.

1961

Le cercle circonscrit

En octobre 1960, j'entre en classe de Mathélem¹ pour préparer la deuxième partie du baccalauréat.

Je me trouve quand même très idiot, et même quatorze (comme dit Pif le chien) : en juin, quand j'ai rendu mes copies du bac, je croyais vraiment que je pouvais avoir une moyenne inférieure à quatre alors qu'en fait elle allait dépasser seize. Eh, mon petit gars, faut contrôler ton imagination ! J'étais fin prêt, j'avais étudié comme un dément jusqu'à la dernière seconde, pourtant je n'arrivais pas à vaincre le trac. Il faut que j'attaque cette sale bête autrement. Peut-être que si je me détendais en travaillant moins, ça irait mieux.

Il est inutile de savoir *toutes* les dates par cœur. Je n'ai pas besoin de relire mes copies dix fois, puisque les accents et les virgules sont à leur place dès le début. On n'a qu'une jeunesse. Je ne peux pas me transformer au point de laisser le désordre s'introduire dans ma chambre et mon emploi du temps, mais je prends une décision audacieuse : cette année, je vais aller au cinéma deux fois par semaine au lieu d'une ! Enfin, peut-être pas toutes les semaines. Quand j'aurai fini mes devoirs, quand je n'aurai pas de composition à réviser...

Ça marche, on dirait. Je m'acharne moins, pourtant mes notes ne baissent pas. Oh, oh, divine surprise : elles ont plutôt tendance à monter ! Je réussis même à être bien classé en sports, pour la première fois de ma vie, parce que le canoë et la voile ont développé mes muscles et mon souffle. J'ai effectué un nouveau stage au mois de juillet, en Bretagne cette fois. Ensuite, je suis allé camper sur la Côte d'Azur avec Grétry.

Epirotakis est passé de son parti royaliste à un autre parti, l'Action Française. Je ne lis toujours pas les pages politiques des journaux, mais ma culture générale est suffisante pour que j'aie une petite idée sur l'Action Française. Cela ne change rien à notre relation : un copain, c'est un copain. Je vais souvent jouer au ping-pong chez lui, rue Notre-Dame des Champs. Sa mère et son beau-père sont antiquaires. Ils possèdent une maison particulière avec une petite cour. On dit "le jardin", sous prétexte qu'un arbuste maigrichon et quelques centimètres carrés de pelouse poussent dans un coin. Epirotakis voit peu son vrai père, un architecte grec. Je ne sais presque rien de sa vie, en vérité. Je ne l'interroge pas plus sur ses parents que Tintin n'interroge le capitaine Haddock (ou réciproquement). Nous ne perdons pas notre temps en bavardages inutiles. Les filles se parlent plus, je l'ai remarqué en les observant dans les centres du Touring Club. Elles pratiquent une amitié différente,

¹ Qui s'appelle aujourd'hui "terminale S".

plus intime. Je n'appelle jamais Epirotakis par son prénom – Janis. De même, Grétry ne m'a jamais parlé de son père. Je sais qu'il s'est suicidé parce que sa mère l'a dit à la mienne quand elle est venue la voir avant les vacances. Elle voulait lui demander si elle n'avait pas peur de nous laisser partir tout seuls sur la Côte d'Azur. Maman n'avait pas peur.

La mère d'Epirotakis m'aime bien.

– Je préférerais que Janis soit comme vous, me dit-elle.

Ayant perdu ma position d'enfant modèle auprès de Wanda et des autres amies de ma mère, je ne suis pas mécontent de la retrouver aux yeux de la mère de mon copain. J'espère qu'elle ne lui dit pas : "Je préférerais que tu sois comme Greif."

Elle ne se nomme plus Epirotakis, mais porte le nom de son deuxième mari, Kaminer. Juif ? Du côté de l'Action Française, on ne pense pas beaucoup de bien des juifs. Epirotakis, qui savait si bien démontrer la supériorité du système royaliste, peut certainement se défendre de toute accusation d'antisémitisme : "Mon meilleur copain est juif..."

Si je ne dis plus à Grétry qu'il a l'air plus juif que moi, je ne me proclame pas juif quand personne ne me demande rien. Grétry et Epirotakis connaissent mes parents et savent à quoi s'en tenir, mais cela fait partie de ces choses dont on ne parle pas entre copains.

Que faire de tout le temps que je gagne en étudiant moins ? Je connais le boulevard Saint-Michel et le Luxembourg par cœur. Le cinéma, ça coûte des sous. Je ne vais pas me tourner les pouces, quand même. Pour m'occuper, je m'inscris à un cours de russe qui se déroule au lycée Louis-le-Grand, mais qui est ouvert aux élèves extérieurs. C'est Roland Finifter, un garçon que j'ai rencontré à Noël dans un centre de ski du Touring Club, qui m'en a parlé. *Sdrastvouïtié, spassiba, da svidanié* !¹ Il y a même des filles. *Diévotchek* ! Roland me présente à sa voisine.

– Mireille, c'est Jean-Jacques, le garçon dont je t'ai parlé qui est très fort en maths. Mireille cherche quelqu'un pour lui donner des leçons.

– Vous êtes en quelle classe, mademoiselle ?

– En troisième au collège Sévigné.

– Ah oui ? Moi aussi j'ai été élève au collège Sévigné, en onzième et en dixième. C'est là que j'ai appris à lire.

Elle habite en face du collège, rue Pierre Nicole. Je découvre bientôt qu'il n'est pas facile de faire le professeur.

– Regardez, Mireille. Les points de la première médiatrice sont équidistants des sommets A et B, les points de la seconde médiatrice des sommets B et C. Que peut-on dire du point de rencontre de ces deux médiatrices ?

– Euh... Il se trouve sur les deux médiatrices à la fois... Je ne sais pas, moi...

¹ Bonjour, merci, au revoir. Diévotchek : des filles.

– Il est équidistant d’abord de A et B, ensuite de B et C. Il est donc équidistant de A et C. Que peut-on en déduire ?

– Qu’il se trouve à la même distance de A et de C...

– Oui, ça c’est le sens du mot équidistant. Comme il est équidistant de A et de C, il se trouve sur la troisième médiatrice. Cela veut dire que les trois médiatrices se rencontrent au même point. En prenant ce point pour centre, on peut tracer un cercle passant par les sommets A, B et C. On l’appelle le “cercle circonscrit” du triangle.

La semaine suivante.

– Dans cet exercice, ils vous demandent de tracer un triangle. Voilà. Ensuite, le cercle qui passe par les sommets. Vous vous souvenez du nom de ce cercle ?

– Le nom de ce cercle ? Il a un nom ? Ah oui : le cercle circulaire !

– Tous les cercles sont circulaires. Non, c’est le “cercle circonscrit”.

– Comment dites-vous ?

– Circonscrit.

– Drôle de nom.

– Nous l’avons vu la semaine dernière.

– Vraiment ? Vous êtes sûr ? Je ne m’en souviens pas du tout.

Deux pas en avant, un pas (ou deux) en arrière. Nous avançons lentement.

Il me semble qu’elle relève un peu trop sa jupe quand nous sommes assis l’un à côté de l’autre. Je vois le haut de son bas, une jarretelle, un peu de peau nue... Peut-être qu’elle ne le fait pas exprès. Je dois résister à la tentation. Je me souviens de *La leçon*, de Ionesco. Le rapport pédagogique peut devenir très dangereux quand le professeur ne conserve pas une saine neutralité... C’est comme le rapport entre un médecin et un malade. Les médecins s’engagent à respecter le serment d’Hippocrate : “J’essaierai de guérir les malades plutôt que de les tuer... Je ne ferai pas d’enfants à mes malades dans ma salle d’examen...”

Je plaisante, mais je crois bien avoir entendu dans les couloirs de notre vaste appartement l’écho assourdi d’une querelle entre mes parents. Une malade de papa lui téléphone un peu trop souvent. Maman soupçonne quelque chose.

– Elle a encore appelé quatre fois. J’ai très bien reconnu sa voix.

– Mais enfin, qu’est-ce que je peux y faire ? Tu vois bien qu’elle est folle !

Toutes ses clientes sont folles, sinon pourquoi viendraient-elles consulter un psychiatre, je vous demande un peu.

Je progresse aussi lentement en russe que mon élève en mathématiques. Je me suis inscrit en janvier et je n’ai pas vraiment essayé de rattraper mon retard. Cela m’est égal. Je suis très content d’entendre parler russe. J’aime beaucoup le cinéma russe, la littérature russe, la mélodie voluptueuse de la langue russe. Je me sens slave.

Un an avant moi

En 1961, pour les vacances de Pâques, mes parents décident que toute la famille ira respirer le bon air de la montagne. Oui, moi aussi. Cela fait longtemps que je n’ai pas passé de vacances “en famille”. Les vacances, c’est le moment où j’échappe à ma

famille. Ma mère a trouvé un argument susceptible de me convaincre. Elle a réservé des chambres dans un hôtel à Montana, en Suisse. Elle sait choisir un hôtel confortable mais pas trop cher comme personne, si bien que les Warner, les Berger ou les Kassar passent souvent leurs vacances avec les Greif.

– Tu te souviens du Dr Wittgenstein et de sa fille Katia ? me demande-t-elle. Ils sont venus dîner chez nous quand nous étions encore boulevard Saint-Marcel.

– Je m'en souviens très bien. Ils n'ont pas de rideaux à leurs fenêtres.

– Comme il ne savait pas où aller à Pâques avec sa fille, je lui ai dit de se joindre à nous. Si vous venez, les garçons, cela fera de la compagnie à Katia pour skier

Je skie avec Noël et Katia. Elle se montre moins timide que la dernière fois que je l'ai vue.

– Et Olivier, il ne skie pas ?

– Bien sûr que non. C'est trop dangereux. Il risquerait de se tordre le poignet, ou un doigt.

– On se tord la cheville, je veux bien, mais un doigt ?

– Avec la dragonne du bâton.

– Il doit travailler, le petit. La première chose que notre mère demande, quand elle cherche un hôtel, c'est s'ils ont un piano.

– Il ne fait pas du tout de sport ?

– Le piano, c'est du sport.

Olivier joue avec une telle fougue que j'ai souvent peur que le piano explose. Tout le monde se demande d'où cet enfant de onze ans tout chétif et timide tire sa force herculéenne. Il mange beaucoup de gâteaux, mais je ne sais pas si ça suffit, comme explication.

Katia est née un an avant moi, pendant la guerre. Samuel et Simone Wittgenstein étaient réfugiés dans la famille de Simone en Haute-Savoie. Si je suis considéré comme l'Adam du monde nouveau, alors qu'une Ève est née d'abord, c'est que Samuel Wittgenstein n'appartient pas au groupe des amis de ma mère. Plus âgé qu'eux, il a émigré dans les années vingt, comme mon père. Tout le monde le connaît, parce qu'il est gynécologue, et qu'un gynécologue cela peut rendre des services, mais personne ne le fréquente. Sa femme est trop bizarre. D'ailleurs elle n'est pas venue, et ma mère dit qu'ils sont en train de se séparer. Katia est élève en classe de Mathématiques Supérieures au lycée Janson de Sailly. Cela nous donne un sujet de conversation.

– Moi aussi j'irai en Maths Sup l'année prochaine. Ils m'ont dit qu'ils m'acceptaient. Tu étudies le calcul intégral ? C'est difficile ?

– Au début, je n'y comprenais rien. Maintenant, ça va. J'ai la chance d'avoir un bon professeur.

– Vous êtes beaucoup de filles, dans ta classe ? Au lycée Louis-le-Grand, il n'y a que des garçons.

– Tout est relatif, comme dit Einstein. Nous sommes huit filles sur soixante élèves. Ça fait beaucoup comparé à zéro chez vous.

Nous parlons mathématiques. J'essaie de me montrer à mon avantage afin qu'elle comprenne bien la différence entre mon frère et moi.

Le Dr Wittgenstein est différent des autres médecins polonais ; il me plaît bien. Avant lui, je n'avais jamais entendu un juif raconter des blagues.

Il s'assoit auprès d'Olivier quand il étudie son piano.

– Tu connais l'histoire du juif qui revient de chez Rothschild ? Sa femme l'interroge : “Comment était-ce ?” Il fait la moue : “Oy, je crois que ses affaires ne vont pas si bien que ça. J'ai vu ses deux filles jouer sur un seul piano !” Ça paraît difficile, ce que tu viens de jouer. Qu'est-ce que c'est ?

– Un *Intermezzo* de Brahms.

– Tu connais le concerto de Schumann ?

– Bien sûr. Je te joue le début...

Il joue l'introduction de piano. Sans partition. Il n'étudie pas encore les concertos. J'ai déjà entendu le concerto de Schumann à la radio, lui aussi sans doute. Il va au concert : les élèves du Conservatoire ont des places gratuites. Ah, quand même, de tête... J'ai vu *Lorenzaccio* à la Comédie Française, ensuite une comédienne a récité les *Nuits de Mai*. J'ai retenu les vers : “Les plus désespérés sont les chants les plus beaux – Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.” Il retient une musique qu'il a entendue comme je retiens ces vers. Des mots dans ma tête, des notes dans la sienne. Oui, mais le poème, une seule voix. Retenir la mélodie d'une chanson que l'on entend à la radio. *Je me suis fait tout petit devant une poupée*... Le concerto, tout ce qui distingue la musique classique de la chansonnette. Au lieu d'une petite mélodie, une grande dégringolade d'accords. Il m'épate (de mouche, comme on dit au lycée).

– Tu as quel âge ? demande le Dr Wittgenstein.

– Onze ans.

Le docteur Wittgenstein est un skieur débutant, comme mon père. Nous ne fréquentons pas les mêmes pistes, pourtant il prétend m'avoir rencontré.

– Tu vas trop vite, Jean-Jacques. C'est dangereux.

– Je vais vite, mais je contrôle ma vitesse.

– On dit ça. Je te trouve bien désinvolte.

– Désinvolte ?

– Tu as vu que j'étais tombé dans un trou. Au lieu de t'arrêter pour m'aider à en sortir, tu as crié : “Ça va ?” sans même ralentir.

– Moi ? Mais non. Si je vous avais vu, je vous aurais aidé, évidemment. Attendez, j'ai un alibi : j'ai skié toute la journée avec Katia. C'était sûrement Noël.

Les pachydermes

Peu après notre retour à Paris, ma chambre et mon lit se mettent à vibrer au milieu de la nuit. Un tremblement de terre ! Heureusement que je ne suis pas en train de passer mon baccalauréat. Un grondement effrayant envahit l'appartement. Toute la famille est réveillée.

– C’est un orage ? demande Olivier.

– Quoi ?

– UN O-RA-GE !

– IL Y AURAIT DES ÉCLAIRS.

– CELA VIENT DU BOULEVARD.

Nous sortons sur le balcon en pyjama, les mains sur les oreilles. Une procession de pachydermes métalliques martèle les pavés.

– Des chars !

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

Nous allumons le poste de télévision que mes parents viennent d’acheter. Le premier ministre, Michel Debré, s’adresse à la Nation. Il fait une sale tête. Je veux dire, encore pire que d’habitude. Qu’est-ce qu’il raconte ? Ce n’est pas clair du tout. L’ennemi s’apprête à envahir la France. Michel Debré nous supplie de sortir dans la rue et de faire rempart de nos corps. Il est question de quatre généraux félons, de soldats égarés, du contingent¹ fidèle à la république... Noël, qui dort debout, n’y comprend rien.

– Les Russes attaquent ? Il faut se cacher dans le métro !

– Mais non. Il dit que des généraux ont fait un putsch à Alger. Les troupes révoltées vont prendre des avions et atterrir à Orly pour marcher sur l’Élysée.

– Ils vont passer boulevard Saint-Germain, comme les chars, remarque Olivier. Nous sommes aux premières loges.

– Ce n’est pas du théâtre, dit ma mère. C’est très grave.

Mon père n’est pas inquiet.

– Le gros du contingent appartient à la classe ouvrière. Ils ne bougeront pas. Ces généraux vont se retrouver très isolés.

Au lieu de descendre dans la rue pour arrêter les mutins, nous allons nous coucher. Le lendemain matin, en partant au lycée, je découvre un magnifique spectacle au coin du boulevard Saint-Germain et du boulevard Raspail : les défenseurs de la patrie ont dressé une barricade en renversant deux autobus et en abattant plusieurs arbres. Aurait-elle réussi à arrêter l’ennemi ? Nous ne le saurons jamais, car personne n’a atterri à Orly.

Epirotakis est en pleine forme, bien qu’il n’ait pas dormi de la nuit.

– Vous avez vu Debré ? Quel clown ! Il chiait dans son froc, ce pauvre type. Il croyait que les généraux allaient débarquer tout de suite. Pas si bêtes ! Ils vont d’abord s’assurer du soutien du contingent, et puis ils viendront quand on ne les attendra pas. D’ici une semaine maximum, ils auront capturé de Gaulle. Ils le colleront contre le mur... Douze balles dans la peau, et bon débarras !

Le contingent en a assez de cette guerre. Il ne voit pas pourquoi il soutiendrait des généraux qui veulent la prolonger et la durcir. De Gaulle fait un grand discours dans

¹ Alors que les généraux sont des militaires professionnels, le contingent est formé par les jeunes Français qui accomplissent leur service obligatoire.

lequel il parle sur un ton condescendant d'un "quarteron de généraux". Les journaux signalent qu'il a choisi un mauvais mot pour désigner les quatre mutins, car un quarteron c'est vingt-cinq.

Pas d'avenir dans le dessin

Puisque mes professeurs et les autorités supérieures qui dirigent le lycée Louis-le-Grand me font l'honneur de prévoir mon admission en classe de Maths Sup l'an prochain, je n'ai pas à me creuser la tête pour me demander quelle faculté choisir. Je reste sur les rails. Mon avenir est tout tracé, c'est facile : si je continue sur ma lancée, je suis sûr d'entrer dans une des nombreuses grandes écoles scientifiques. Je ne sais quand même pas trop ce que je vais faire de ma vie. J'ai du mal à m'imaginer, dans dix ans, exerçant un métier.

Grétry se demande aussi où il va.

– Mes notes de philo ne sont pas trop mauvaises, donc ils me prennent en hypokhâgne.

– Si tu es reçu à Normale Sup, tu fais quoi après ? Prof de philo ?

– Ce n'est pas joué d'avance. Il n'y a que trente places. À Polytechnique, vous en avez trois cents, plus trente à Normale du côté sciences, et en plus Centrale et toutes les autres écoles.

– Mettons que tu échoues. Tu vas en fac et tu deviens journaliste.

– Ou prof de français dans un lycée de province. Ça ne me tente pas trop. J'ai pris rendez-vous avec le prof de dessin pour lui demander son avis. Tu peux venir avec moi, si tu veux.

– Ah oui, c'est une bonne idée... Tu sais où tu pourrais aller ? À l'école des Arts Déco, rue d'Ulm. Je passais devant tous les matins quand j'habitais boulevard Saint-Marcel. Ça a l'air pas mal.

Je le connais, ce professeur de dessin, c'est aussi le mien. Il ne nous force pas à dessiner toujours le même buste d'Auguste, comme ses collègues. Il nous montre comment équilibrer les masses dans des compositions géométriques, comment travailler au fusain, comment reproduire un dessin à l'aide d'un quadrillage, etc. J'apprends des choses. Je veux dire, des choses utiles, que je n'oublierai jamais. Au contraire, les maths et la physique que l'on nous fourre dans le crâne ne servent qu'à nous sélectionner, et nous savons très bien que nous oublierons tout au soir du dernier concours. Le système scolaire français est un vaste mécanisme dont le but réel est de produire chaque année – par un enchaînement ingénieux de sélections étalé sur quinze ans – une promotion de trois cents élèves pour l'École Polytechnique.

Grétry demande donc au professeur s'il y a de l'avenir dans le dessin. Je dessine plutôt bien (surtout les voitures et les avions), mais je n'arrive pas à la cheville de Grétry. Lui, c'est un véritable artiste. Non seulement ses dessins ne sont jamais maladroits, mais son trait acéré, incisif, sardonique, n'appartient qu'à lui. Il pourrait travailler au Canard Enchaîné, illustrer des livres, créer des bandes dessinées.

Seulement, la société¹ veut des ingénieurs, pas des artistes. C'est ce que le professeur de dessin explique à Grétry.

– Vivre de son pinceau, c'est à peu près impossible. J'ai essayé et regardez ou j'en suis ! Si vous devez finir dans un lycée, il vaut mieux être prof de philo que de dessin.

Et moi, est-ce que je pourrais devenir artiste ? Ne plaisantons pas ! Je sais bien que mes parents, mes professeurs, la société toute entière, veulent que je continue tout droit jusqu'à Polytechnique. Une fois que j'y serai, je pourrai dessiner tant que je voudrai... Comme mes parents ne parlent pas beaucoup du passé, j'ignore que le père de ma mère était un artiste raté qui gagnait sa vie en enseignant le dessin.

Mes parents et mes professeurs devinent que je m'interroge et que j'hésite et que je me tâte. Ces sages adultes savent qu'un adolescent promis à un avenir brillant s'écarte parfois du droit chemin, par exemple pour les beaux yeux d'une demoiselle... On me dit clairement : *le concours d'abord, le reste après*. Mon père, soit qu'il me sente troublé, soit qu'il se souvienne d'avoir été troublé lui-même quand il avait mon âge, vient me rendre visite dans ma chambre. Il hésite un peu sur le seuil. Maintenant que je suis plus grand que lui (pas assez à mon goût), il me traite avec une sorte de respect timide. Tel un explorateur visitant la case d'un sauvage d'Afrique, il examine les livres de ma bibliothèque et les dessins que j'ai punaisés au mur. Il se compose un visage grave, comme le jour où il m'a mis en garde contre certaines maladies.

– Est-ce que tu es satisfait de tes études ? Est-ce que tu es content d'aller en Maths Sup ?

– Je ne sais pas. Je ne me sens pas spécialement attiré par la profession d'ingénieur. Je ne vois pas bien ce que je vais faire de ma vie. D'ailleurs je me demande parfois à quoi sert la vie en général.

– Moi non plus, je ne sais pas à quoi sert la vie. J'ai beaucoup vécu, j'ai même survécu à une période difficile. J'ai beaucoup réfléchi. Je peux quand même te dire une chose : on ne peut pas placer un métier au-dessus d'un autre, un médecin au-dessus d'un ouvrier... Le choix d'un métier n'est pas important ; ce qui est important, c'est de l'exercer le mieux possible.

J'ai déjà entendu ça quelque part. Ouais, ben c'est une blague. Il aimerait mieux avoir un fils polytechnicien que chaudronnier, cordonnier, charretier ou cantonnier. D'autre part, dans sa version du code de la route, les médecins ont priorité sur les livreurs de tomates.

Comme je vais forcément réussir mon deuxième bac avec mention et faire honneur à ma famille une fois de plus, je peux déjà penser à mon cadeau. Je demande un voyage en Amérique. Mon père a des cousins qui peuvent m'héberger, donc il faut juste payer le passage en bateau.

Je pars dès la fin des épreuves écrites. Si je n'ai pas ma moyenne, ils me convoqueront pour un oral de rattrapage et je serai bien embêté. Je ne pourrai pas

¹ En 1961.

revenir illico en avion, car ça coûte beaucoup trop cher. Oui, mais j'ai changé depuis l'an dernier. Si je dis toujours : "Je pense que ça ira", cette fois j'y crois. Je suis sûr que j'ai résolu les problèmes et que j'aurai des bonnes notes. Je n'ai plus peur.

Je séjourne d'abord quelques jours à New York chez la belle-sœur d'une amie de ma mère. Peu après mon arrivée, je reçois un télégramme : "Bac réussi mention assez bien. Bonnes vacances quand même." Elle n'est pas contente. Elle espérait une nouvelle mention très bien, puisque je réagissais exactement comme l'an dernier. Elle a peut-être déjà vendu la peau de l'ours à Wanda et Jeannette entre deux bouchées de clafoutis à la pâtisserie danoise. Moi, je rends pas mon cadeau.

Je dois passer la première partie de mes vacances à Minneapolis chez le cousin Max, la seconde chez la cousine Sylvie dans le New Hampshire.

Au bout de trois jours chez le cousin Max, je commence à me sentir mal. Je n'imaginais pas que l'on pouvait mourir d'ennui en Amérique. C'est parce que je ne connaissais pas la banlieue de Minneapolis. Le cousin Max va envoyer un télégramme : *Sad news Stop Jean-Jacques dead Stop Unknown cause Stop*. Mourir à seize ans, c'est trop bête. Surtout que pour m'ennuyer, j'aurais pu aller en Allemagne comme il y a deux ans. Max et sa femme téléphonent à Gerta, une cousine de Sylvie qui habite à San Francisco. Elle m'invite chez elle, ce qui me permet de vérifier que je préfère la Californie au Middle-West.

– Est-ce que tu vas à Pittsburgh ensuite ? me demande Gerta.

– Pourquoi irais-je à Pittsburgh ?

– Chez tes cousins.

– J'ai des cousins à Pittsburgh ?

– Mais oui. Des cousins germains de ton père. Deux frères et une sœur. Ils ont tous je ne sais pas combien d'enfants.

– La moitié des habitants de Pittsburgh sont mes cousins et mon père ne m'en a jamais parlé !

Je passe quinze jours chez ces cousins inconnus, qui sont très étonnés que mon père les ait oubliés. J'interroge mon père dès mon retour à Paris.

– Tu savais que tu avais des cousins à Pittsburgh ? Je suis allé chez eux. Ils sont très sympathiques.

– Ah oui... Bah, je ne les ai jamais vus. Sauf le cousin Leo, il y a très longtemps. Les Américains ne sont pas bien intéressants. Je ne vois pas pourquoi je devrais m'occuper de ceux-là plus que d'autres. De toute façon, je n'avais pas leur adresse.

Ce sont des sales capitalistes, donc il préfère ignorer leur existence. Eux, évidemment, ils détestent les communistes. Je ne pouvais pas dire que mes parents sont au parti. Ils vont à la synagogue le samedi. Ils ont des fêtes dont je n'ai jamais entendu parler : Yomkipour où il faut jeûner toute la journée, Ranouca à la place de Noël. Au lieu d'aller camper avec les ouvriers communistes comme mon père, ils prennent l'air dans un *country club* juif.

Ma mère, qui a organisé mon voyage, n'avait jamais entendu parler de ces cousins. Elle écrit de temps en temps à Max et à Sylvie parce qu'elle les connaît. Ils habitaient à Paris avant de partir en Amérique. Mon père n'écrit jamais à personne.

J'ai découvert à Pittsburgh des cousines charmantes, dont je suis tombé aussitôt amoureux. C'est-à-dire que je suis tombé amoureux de toutes les demoiselles américaines, parmi lesquelles mes chères cousines. Quand j'aurai fini mes études, je m'installerai aux États-Unis et j'épouserai une *pretty girl*.

1962

Mathématiques supérieures

La classe de Maths Sup compte une soixantaine d'élèves. Je suis assis au premier rang, à côté de Margerin. Ce n'est pas un ami intime, mais je le connais depuis longtemps. Je l'envie parce qu'il habite toujours boulevard Saint-Marcel. Lui, il préfère ses Pyrénées natales, où il passe toutes ses vacances. Il parle avec un accent du sud-ouest, chantant et rocailleux.

– Tu pourras dire à ton père que tout le quartier le regrette. Le Docteur Lestrat est beaucoup moins sympa.

– Eh bien moi, je regrette le quartier.

– Tu te rappelles quand nous allions jouer au train électrique chez Isorez, au-dessus de la boulangerie ?

– Qu'est-ce qu'il devient, ce brave Isorez ?

– Il était au collègue Lavoisier, comme moi, et maintenant il étudie le dessin industriel. Tu te souviens de sa sœur ?

– Ouais. C'était la reine de la marelle.

– Elle s'est mariée l'année dernière.

– Attends... Hier elle jouait à la marelle, aujourd'hui elle est déjà mariée ?

– Elle s'est mariée à seize ans. Avec le fils du garagiste de la rue de l'Essai. Ils ont un bébé, une fille. C'était le garagiste de ton père, non ?

– Oui, bien sûr.

– Je me souviens que ton père aimait les belles voitures. Qu'est-ce qu'il a, maintenant ?

– Il vient de s'acheter une DS 19.

– Ça ne m'étonne pas... Il avait la seule voiture du quartier.

– C'était pour les visites de nuit et tout ça.

– Les gens n'avaient pas le téléphone, alors quand ils avaient besoin de lui ils allaient au 68 boulevard Saint-Marcel. Pour savoir s'il était à la maison, on regardait si la voiture était garée devant la porte.

– C'était le bon temps. Aujourd'hui, il doit tourner autour du pâté de maisons pour trouver une place. Pourtant, il se gare n'importe où avec son caducée de médecin.

On m'avait prévenu : Maths Sup, c'est dur. J'aurais mieux fait d'aller au-delà du programme l'an dernier, de prendre de l'avance, d'écourter mes vacances pour préparer la rentrée. Je vois bien que presque tous les élèves ont déjà plongé leur nez dans les bouquins. J'ai raisonné autrement : je me suis dit qu'avant de me sacrifier sur l'autel des mathématiques pendant plusieurs années, je devais m'amuser le plus possible. Je ne regrette pas les trois mois passés en Amérique.

Ouh, ça va très vite et j'ai du mal à suivre. Notre prof de maths est un jeune homme très brillant, M. Bérard. Il aime explorer les chemins de traverse pour y dénicher des théories rares, des questions irrésolues, des équations baroques. Nous le voyons tous les jours, parfois quatre heures de suite. Les leçons défilent. Il nous inflige une composition tous les quinze jours. Une par trimestre, ça me suffirait. Nous sommes notés et classés tout de suite.

Artigas, le prof de physique, ressemble à un vieux poisson fatigué. On dit qu'il a un œil de verre. On ne peut pas deviner si c'est le droit ou le gauche, tellement son regard est vitreux. La physique l'ennuie. Il se moque de savoir si elle peut nous intéresser. Tous les élèves le détestent.

La situation est grave mais pas désespérée. J'arrive à me maintenir à peu près dans le groupe prestigieux des dix premiers. Cela veut dire que de nombreux élèves souffrent beaucoup plus que moi. Il y a tous ces pauvres gosses qui étaient considérés comme des génies dans leur province lointaine et qui se demandent s'ils ne feraient pas mieux d'y retourner. Non seulement ils ne comprennent rien aux explications fulgurantes de Bérard, mais ils ont quitté leur famille pour la première fois de leur vie et découvrent la rude existence des pensionnaires du lycée : dortoirs, cantine, douche, salle d'études collective. Ils ont peur des boulevards bruyants de Paris et des souterrains mystérieux du métro. Leurs yeux s'enfoncent et se cernent, leur peau devient triste. On dit qu'un élève s'est suicidé l'an dernier en se jetant dans la cour depuis le dernier étage.

Parmi les malheureux qui découvrent l'humiliation des mauvaises notes, il y a mon cher camarade Epirotakis. Il était encore assez bon élève l'an dernier pour être pris en Maths Sup, mais son obsession politique l'empêche de suivre le cours. Il a choisi le fond de la classe. Il compose des tracts et dessine des fleurs de lys et des croix celtiques, ou même gammées, au lieu de noter les démonstrations des théorèmes. Je le sais, parce que je redeviens parfois son voisin quand nous changeons de salle pour suivre un autre cours que les mathématiques.

Margerin navigue entre deux eaux. Tantôt dans la bonne moitié du classement, tantôt dans la mauvaise.

– Depuis l'école communale, j'ai toujours été premier et cette année je suis trente-deuxième. C'est difficile à accepter.

– Il n'y a qu'un seul premier, c'est forcé.

– Oui, mais avant, quand une chose me paraissait difficile, je décidais de m'y mettre à fond jusqu'à ce que ça rentre. Là, j'ai beau potasser le livre de géométrie descriptive autant que je veux, je n'y comprends toujours rien.

– Moi non plus, je ne comprends rien à la géométrie descriptive. Remarque, je regarde pas dans le bouquin. Comme ça, je peux encore espérer que si je l'ouvrais ça irait mieux.

Les anciens du lycée Louis-le-Grand se demandent avec une certaine inquiétude si l'un de ces provinciaux à l'accent rustique arrivera à battre Vidal-Madjar, notre

champion, mais le suspense ne dure que deux ou trois semaines – Vidal-Madjar s’installe solidement à la première place.

Je découvre ce que mon frère Noël sait depuis toujours : être bon élève sans être premier, c’est une situation confortable. Je n’ai plus peur de perdre une place ou deux, je ne crains pas que les autres me méprisent ou me détestent.

À vrai dire, personne ne peut mépriser ou détester Vidal-Madjar, car sa supériorité est évidente et naturelle. D’ailleurs nous ne le considérons pas comme un rival : il ne veut pas aller à Polytechnique. Comme Lamontagne (qui se trouve dans la classe voisine), il entrera à l’École Normale Supérieure afin de consacrer toute sa vie aux mathématiques ou à la physique.

Il vient d’Égypte et ressemble à Ramsès II. Il est juif. Ce qui me sidère, c’est qu’il s’en vante. Il dit : “Nous les juifs...” Il raconte la blague suivante : Dans une soirée, la maîtresse de maison demande quel est l’homme qui a joué le rôle le plus important depuis l’origine du monde. L’un répond Moïse, qui a fondé le monothéisme ; l’autre dit Jésus ; un communiste dit Marx ; quelqu’un propose Einstein, qui a changé notre vision de l’univers ; un autre dit Freud, qui a changé notre vision de nous-mêmes. “Mais je ne vous ai pas demandé de choisir obligatoirement un juif !” remarque la maîtresse de maison.

Ou bien, quand un professeur lui donne une mauvaise note, Vidal-Madjar plaisante.

– Encore un antisémite !

Dans les classes précédentes, j’étais toujours le seul juif. Cette année, il y a non seulement Vidal-Madjar, mais aussi Berliner et Rosinski, qui viennent du lycée Voltaire. Je sais bien que mes parents et leurs amis ne sont pas les seuls juifs de Paris. Parfois, quand nous rentrions le dimanche soir après avoir passé la journée avec les A. N., ma mère demandait à mon père de passer rue des Rosiers¹, où les boulangeries sont ouvertes ce jour-là. Elle achetait du pain noir ou du pain au cumin polonais – d’ailleurs je me demande comment elle pouvait se contenter de l’insipide baguette le reste du temps. Cette rue *juive* me dérangeait. Voir des juifs barbus, vêtus d’un long caftan noir, me mettait mal à l’aise. Si j’avais été moins timide, j’aurais baissé la vitre de la voiture : “Eh, les barbus... Vous allez attirer l’attention des antisémites, avec votre déguisement ! Ensuite, ils vont finir par me trouver aussi. À cause de vous, tout le mal que je me donne pour me cacher ne sert à rien.”

Je sais qu’au-delà de la rue des Rosiers, il y a aussi des juifs du côté du onzième arrondissement. Je me souviens de la vieille Mme Ziegler, la marieuse, qui habitait près de la République. Ces juifs du onzième, qui sont sans doute tous tailleurs ou maroquiniers, envoient leurs enfants au lycée Voltaire. Si j’avais été élève là-bas, je n’aurais pas été le seul juif de ma classe.

Polly

¹ Beaucoup de juifs vivaient à proximité de cette rue du quatrième arrondissement.

Je n'ai pas encore compris que je dois travailler d'arrache-pied, que je serai bien obligé de m'y mettre, que je ferais mieux de commencer tout de suite. J'espère avancer sans me donner trop de mal, comme l'an dernier. Je veux m'amuser. J'ai dix-sept ans.

Le samedi soir, je vais au cinéma avec Polly Black, une étudiante américaine que j'ai rencontrée sur le bateau. Elle a passé quelques semaines à Aix en Provence, car elle écrit un devoir de maîtrise *or something* sur le compositeur Darius Milhaud. Maintenant elle habite chez une dame près de l'École Militaire, à un quart d'heure de chez moi. Nous parlons anglais. J'ai l'impression de prolonger mes vacances.

Ma mère m'incite à participer à un jeu télévisé. Elle veut quand même me voir sur le petit écran, en fin de compte.

– Ça s'appelle *Le grand voyage*. Ils ont dit que les jeunes qui aiment voyager peuvent leur écrire. Attends, j'ai tout noté quelque part : il faut que tu choisisses un pays où aller et que tu expliques pourquoi ; s'ils retiennent ta candidature, tu affronteras d'autres candidats qui ont choisi le même pays. Un voyageur expérimenté comme toi, tu gagneras facilement !

– Je ne suis pas un voyageur expérimenté.

– Bien sûr que si. Tu es allé en Amérique et tu as traversé tout le pays tout seul à seize ans !

Au lieu de réviser les nombres complexes, je passe beaucoup de temps à étudier le Mexique. J'aurais préféré le Japon, pays qui m'intrigue depuis que j'ai vu une série de films de Mizoguchi avec Polly, mais j'ai pensé que la concurrence serait moins vive sur le Mexique.

Je mets mon beau costume bleu marine, coupé par le tailleur de la rue d'Amsterdam, pour me présenter à mon avantage devant les caméras. La dernière fois que je suis passé à la télévision, j'ai gagné une bouteille d'encre. Cette fois-ci, je gagne un billet d'avion Paris-Lisbonne aller-retour. En progrès – peut mieux faire.

Il m'arrive, le plus rarement possible, de passer le week-end dans la maison de campagne que mes parents viennent d'acheter. Elle se trouve au bord de la Seine, à quatre-vingts kilomètres en aval de Paris, dans un village qui porte un nom curieux : Clachaloze.

– Ça ressemble à cachalot, remarque Olivier. Toi qui sais tout, Jean-Jacques, qu'est-ce que tu en penses ?

– Peut-être qu'un cachalot a remonté la Seine par erreur et s'est échoué là en 1743.

– À toi, Noël. Tu avances ton hypothèse et moi je vous départagerai.

– Le village a été fondé par des pêcheurs qui ont fait fortune en chassant le cachalot dans les mers du sud.

– Ben moi je pense que vous avez tort tous les deux. Si vous regardez la falaise qui se dresse derrière le village, vous voyez bien qu'elle a une forme de baleine !

Mon père gagne un peu plus d'argent depuis qu'il est neuropsychiatre boulevard Saint-Germain et expert pour l'ambassade d'Allemagne et le Centre de Réforme,

mais ce n'est pas encore Rothschild. Il a payé seulement trois mille cinq cents francs – pour une maison normande à colombages, une grange que l'on peut transformer en garage¹, deux cours et un jardin.

Ah, le dimanche chez les A. N., c'est bien fini. Quand on habite boulevard Saint-Germain, c'est normal de posséder une maison de campagne. Tous les correspondants de mon père, pour lesquels ma mère organise fréquemment de grands dîners, en ont une.

Depuis le temps, ma mère a appris à préparer la blanquette de veau, le canard à l'orange et tout ça. Bien obligée si elle veut convaincre les correspondants que mon père est un bon neuropsychiatre.

J'offenserais mes parents si je n'allais jamais respirer le bon air de Normandie avec eux. Heureusement, mes études me donnent une bonne excuse pour rester à Paris.

– Je dois réviser ma chimie. Nous avons une composition vendredi.

– Bien sûr. Voyons... Il y a du poulet froid dans le Frigidaire. J'ai laissé le cahier de rendez-vous près du téléphone, si des clients appellent.

Je ne leur manque pas, car ils accueillent de nombreux invités. Les Kassar, les Warner, les Berger et les autres amis de ma mère viennent voir à quoi ça ressemble, une maison de campagne. De l'autre côté d'un chemin boueux, il y a une ferme qui sent bon le fumier. Plus loin, un petit café dans lequel des paysans en bottes de caoutchouc boivent du calvados. Nous pourrions acheter une maison comme les Greif, se disent les Kassar et les autres dans la voiture sur le chemin du retour.

Un samedi où je suis seul, mes frères ayant suivi mes parents à la campagne, j'invite Polly à venir voir ma chambre bleu layette après le cinéma. Ma vie serait plus simple si je la présentais au reste de ma famille, mais j'ai peur que mon père me dise : "Maintenant que tu as une petite amie, il faut faire attention", etc., alors que je suis toujours aussi innocent que l'agneau qui vient de naître.

Je lui montre mes livres et mes dessins. Nous écoutons de la musique. Je la raccompagne chez elle vers une heure du matin.

Pour revenir à la maison, je passe devant les Invalides et je prends la rue de Grenelle. Deux policiers m'arrêtent.

– Contrôle d'identité. Pouvez-vous nous montrer vos papiers, jeune homme ?

– Mes papiers ? Euh... Attendez... Je m'aperçois que je n'ai pas pris ma veste. Ils sont dans la poche de ma veste.

– Vous vous promenez à deux heures du matin sans papiers ?

– C'est-à-dire que j'ai passé la soirée avec une amie. Je viens de la raccompagner chez elle. Comme ce n'est pas loin, juste derrière les Invalides, je n'ai pas mis ma veste.

¹ En changeant deux lettres.

– Savez-vous qu’un attentat vient d’avoir lieu à l’ambassade de Pologne, rue Talleyrand ? Vous voyez, c’est la petite rue là-bas à droite. Alors votre histoire de petite amie... Nous ne sommes pas forcés de vous croire.

– Je ne savais même pas que l’ambassade de Pologne se trouvait dans le quartier.

On entend souvent des explosions dans mon quartier, qui est celui des ministères et des ambassades. “Nouvel attentat de l’OAS”, écrivent les journaux. OAS cela signifie “Organisation de l’Armée Secrète”, mais l’armée n’est pas secrète pour moi. C’est mon copain Epirotakis qui pose toutes les bombes ! En tout cas, il arrive en retard en classe après chaque attentat, pour bien montrer qu’il a passé la nuit dehors. “Ah, la nuit dernière, ça a bien sauté, dit-il, et nous n’avons pas fini. Ils vont voir ! Les traîtres qui donnent l’Algérie aux bougnoules n’ont pas encore gagné la partie. Vive l’Algérie française !”

Je ne dis pas aux policiers que je connais le poseur de bombes, car ils pourraient m’accuser de complicité.

– Où habitez-vous ? me demandent-ils.

– 229 boulevard Saint-Germain. Vous voyez l’église, juste là ? Je passe derrière pour rejoindre la rue Saint-Dominique et je suis chez moi.

– C’est ce que vous dites, mais nous ne pouvons pas le vérifier puisque vous n’avez pas de papiers. Vous habitez chez vos parents ?

– Oui.

– Que fait votre père ?

– Il est médecin.

– Et vous ?

– Je suis étudiant.

– Bien sûr. Les fils de bourgeois peuvent se payer des études. Ils ne se fatiguent pas trop. Ils sortent le soir. Ils trouvent tout naturel de se promener au milieu de la nuit sans papiers. Moi, jeune homme, je suis brigadier de police et je gagne mille quatre cents francs par mois. J’ai un fils de votre âge. Il est en apprentissage. Il se lève tous les matins à cinq heures pour aller à l’usine. Le samedi soir, il est bien trop fatigué pour rentrer après minuit.

Je devrais répondre qu’un apprenti vaut bien un étudiant, du moment qu’il travaille le mieux possible, mais je n’ai pas envie de prolonger la conversation. Ils la prolongent quand même. Tout ce qu’ils me demandent, c’est d’être bon public. Ils ne me soupçonnent pas vraiment. Ils s’ennuient. Ma présence les aide à passer le temps.

Je me couche vers trois heures. À neuf heures du matin, on sonne à la porte.

– Polly... *What a pleasant surprise... Good morning !*

– Il fait beau, alors je me suis levée tôt. Je t’apporte des croissants frais.

Comme c’est la première fois qu’une demoiselle m’offre des croissants, je suis très ému. Hé hé, le fils du brigadier n’a pas cette chance, je parie. Petit déjeuner de l’étudiant : croissants moelleux et baisers sucrés...

Je n’ai jamais rencontré une personne aussi gentille que Polly. Elle devine ce qui peut me toucher, elle devance mes désirs. Les Américaines dont je suis tombé

amoureux l'été dernier étaient joyeuses, énergiques et superficielles. Elles parlaient trop fort. Elles avaient des dents de cheval et d'ailleurs, quand elles comprenaient une plaisanterie, elles hennissaient au lieu de rire. Comme dit Pif le chien : "Elles comprennent vite quand on leur explique longtemps." Polly a l'esprit vif. Pas besoin de lui faire un dessin. Elle sourit discrètement et répond du tac au tac. Tout ça, c'est parce qu'elle habite à Boston – où les Américains sont moins bêtes qu'ailleurs, dit-on.

Elle est très cultivée. Elle ne se contente pas d'étudier le français à la Sorbonne, mais prend des cours de piano avec Pierre Sancan, un des professeurs du Conservatoire de Paris. Elle me joue un grand morceau difficile de Chopin sur le piano à queue du salon.

– *I have to play it tomorrow for Mr. Sancan. What do you think ?*

– *You play really well. I am amazed.*

Elle joue toutes les notes, pourtant la musique ne s'épanouit pas comme elle devrait le faire. Je sens qu'elle a beaucoup travaillé, qu'elle respecte les indications du compositeur et de son professeur. Ah, elle ne s'est pas approprié le morceau. Olivier travaille pendant des heures, lui aussi, mais cela ne s'entend pas. Il ne se contente pas de jouer les notes dans le bon ordre. Il interprète chaque morceau comme s'il l'avait composé lui-même. Cela paraît toujours facile. Et je ne parle pas de Lonek, qui ne travaille plus jamais mais peut jouer tout Chopin les yeux fermés.

Une fugue à cinq voix

Mon frère est mon pianiste particulier.

– Dis donc, Olivier, tu étudies la fugue ?

– Il y a une classe de fugue, mais j'y entrerais seulement quand j'étudierai la composition. Je joue des fugues, évidemment.

– La fugue, c'est une sorte de canon ?

– Les voix sont plus libres les unes par rapport aux autres que dans le canon. Je vais te jouer des fugues de Bach, si tu veux.

Il me joue les quarante-huit préludes et fugues du *Clavier bien tempéré* à raison d'un ou deux chaque soir. J'essaie de suivre la progression et la transformation des différentes voix.

– Cette fugue était à quatre voix. Maintenant, je vais te jouer une fugue à cinq voix.

– De plus en plus fort.

– Le but du jeu n'est pas d'avoir plus de voix, comme aux élections. Ensuite je te jouerai une fugue à trois voix seulement, qui est une des plus complexes de tout le recueil.

Il m'explique les sujets et contre-sujets, les renversements, les diminutions et augmentations. Tout cela a de quoi fasciner un amateur de mathématiques. C'est pourtant moins la géométrie du contrepoint qui me plaît que son caractère romanesque.

– C’est comme si trois, quatre ou cinq personnages conversaient. Ils se ressemblent, ils sont frères ou cousins. Ils paraissent au premier abord dire la même chose, mais en vérité ils s’amusent à s’écarter du droit chemin pour cueillir des fleurs ou des framboises. L’un d’eux se met à avancer deux fois plus lentement, ou à marcher sur la tête. Cette première famille en croise parfois une autre, ce qui produit des conversations enchevêtrées difficiles à suivre.

Je réussis à convaincre mes parents d’acheter trois coffrets de disques contenant l’intégrale des quatuors de Beethoven. Comment Olivier pourrait-il devenir compositeur s’il n’écoute pas les quatuors de Beethoven ? Je les écoute d’autant plus facilement moi-même que j’ai installé le meuble Telefunken dans ma chambre. Lonek n’a pas le temps d’écouter de la musique, Malvina n’a pas d’oreille.

Olivier possède un magnétophone pour pouvoir enregistrer et écouter ses interprétations. Nous créons de la musique concrète avec un pipeau, un sifflet, une râpe à fromage et quelques autres accessoires.

– Je t’ai parlé de cette pièce de théâtre grotesque que je suis allé voir avec Grétry, *La Reine Verte*. Il connaît quelqu’un dans la troupe de Béjart, qui lui a donné des places gratuites. La musique est de Pierre Henry. Si on la remplaçait par celle que nous venons de fabriquer en une demi-heure, je suis sûr que personne ne remarquerait la différence.

– Quelqu’un comme Varèse a ajouté des percussions et des bruits pour enrichir la musique, pour aller plus loin. Ces gens qui font de la musique concrète ont juste gardé les bruits et enlevé la musique.

Olivier est entré en classe préparatoire de piano chez Lucette Descaves.

– Je vais vous chanter des mélodies que j’ai écrites. Demain, je vais les chanter à la classe.

*La grande sœur que j’aimais tant
Est passée devant ma porte
A jeté un regard distant
Et puis après est tombée morte*

*Je suis parti quand l’aube s’éveille
Quand le vent souffle si fort
Que le galop du cheval
Arrive moins vite que la mort*

*Le soir maman vient me border
Pour me défendre des sorcières qui s’agitent autour du lit
En grouillant comme des fourmis
Le soir maman vient m’embrasser
Pour me protéger des rats des squelettes et des vampires*

*Qui ne pensent qu'à me tuer
Mais quand maman va mourir
Qui viendra pour m'enlacer
Me rassurer et me dire
Que je ne suis pas mangé ?*

- Je me demande si Minou Drouet écrit des poèmes aussi morbides.
- Maman a failli mourir, non ? C'est la vie.

Musique moderne

Étant toujours abonné à l'Odéon, je prends l'habitude d'assister aux concerts du *Domaine Musical*, qui s'y tiennent. Je rencontre souvent Vidal-Madjar.

- Tu ne trouves pas que Pierre Boulez ressemble à Bérard ? me demande-t-il.
- Physiquement, un peu. Mais je dirais qu'il est tendu, tandis que Bérard est nerveux...
- C'était beau, ce morceau de Schönberg. Les gens croient que Boulez ne joue que de l'avant-garde, mais c'est déjà de la musique ancienne : ça date de 1910.
- Mon père a passé un an à Vienne en 1915, mais au lieu d'aller écouter Schönberg il jouait des valse de Strauss avec sa sœur. Il n'avait que dix ans, remarque.

Je raconte les concerts à Olivier.

– Il joue toujours au moins un morceau de Schönberg, Berg ou Webern. C'est un peu cruel pour les compositeurs contemporains qu'il joue ensuite. Les trois Viennois exploraient des chemins nouveaux, allaient dans une direction qu'ils avaient choisie, mais n'oubliaient pas d'où ils venaient. Certains des compositeurs vivants semblent avancer au hasard dans la nuit la plus noire. J'oublie leurs œuvres aussitôt après les avoir entendues, alors que je me souviens très bien du *Pierrot Lunaire*. Berio, un Italien, s'élève un peu au-dessus du lot.

Je vais à l'opéra avec mon frère pour voir et entendre *Wozzeck*, mis en scène par Jean-Louis Barrault et dirigé par Boulez. C'est-à-dire qu'Olivier voit et entend, tandis que je dois me contenter d'entendre.

– J'ai passé la soirée debout là-haut, à me tordre le cou et à risquer ma vie en me penchant sur la rambarde pour tenter de voir quelque chose, alors que tu te prélassais tout seul dans la loge du Conservatoire.

– *Dura lex, sed lex* : la loge est réservée aux élèves du Conservatoire. Il est vrai qu'en dehors de la classe de Messiaen, les amateurs de musique moderne sont plutôt rares. Quand Maria Callas vient chanter *La Tosca*, la loge est pleine !

– Je me demande combien de temps le moderne reste moderne. *Wozzeck* a déjà bien quarante ans, quand même.

– Les braves bourgeois qui allaient au concert à Paris ou à Vienne en 1862 trouvaient sans doute trop modernes les derniers quatuors de Beethoven, composés quarante ans plus tôt.

– N’empêche que Schönberg et ses copains étaient bien obligés d’inventer un langage nouveau pour exprimer la violence du texte de Büchner et de leur propre époque.

Polenta

Je donne toujours des leçons de mathématiques à Mireille, mon élève de la rue Pierre Nicole – sans être bien convaincu de faire œuvre utile. Des amis des Warner m’ont aussi demandé d’aider leur fils.

Je gagne assez d’argent comme pédagogue amateur pour payer mes places de cinéma et pour participer enfin aux frais de mes vacances de neige. Me passant des services de ma mère, je m’adresse moi-même à un club d’étudiants. À Noël je vais à Courmayeur, à Pâques à Cervinia. J’aime bien le dépaysement du ski en Italie – la langue chantante, la polenta dans les restaurants d’altitude, le panettone que l’on trempe dans le chocolat chaud.

Epirotakis s’inscrit avec moi : nous allons ensemble à Courmayeur. Un camarade reste un camarade, mais il est évident que notre belle amitié touche à sa fin. Je suis sûr que sa mère l’a forcé à me suivre aux sports d’hiver. D’habitude, il profite de ses vacances pour participer à d’étranges “stages d’entraînement” où il apprend une variante brutale du judo appelée close-combat. Il me laisse entendre qu’il sait utiliser certaines armes.

À Courmayeur, je rencontre sur les pistes tout un groupe d’Italiens qui me plaisent beaucoup. Ce sont des lycéens et des étudiants de Rome et de Milan qui habitent ensemble dans un grand chalet. Ils passent leur temps à se quereller de manière exubérante comme les personnages d’un opéra de Rossini. Moi, je ne lis toujours pas les articles politiques dans les journaux. Si Epirotakis m’énerve, ce n’est pas parce qu’il fait de la politique, mais parce qu’il dessine des croix gammées. Ces jeunes Italiens font aussi de la politique : ils sont tous communistes. Le communisme de mes parents m’a toujours paru plutôt ennuyeux et monolithique ; je découvre maintenant qu’il existe toutes sortes de communistes. Ces adolescents, qui appartiennent aux milieux les plus raffinés de la Péninsule, se disputent pour savoir qui comprend le mieux le prolétariat.

- Tu sais ce que tu es ? Un sale déviationniste !
- Et toi une révisionniste !
- Titiste !
- Trotskiste !
- Fasciste !
- Bourgeoise !!

Ils tentent de m’expliquer en français l’enjeu de leur conflit, mais je n’y comprends rien.

Je passe toutes mes soirées avec eux. Ils boivent du vin chaud (et moi de la citronnade chaude) devant la cheminée. Ils récitent des passages de la *Divine Comédie* pour me montrer combien la langue italienne est *bella*. Je rentre tard à

l'hôtel où séjourne mon groupe, en prenant garde de ne pas glisser sur le chemin verglacé. Quand je me couche, mes camarades grognent dans leur sommeil.

– Dis donc, t'exagères d'allumer la lumière.

– C'est pour ne pas me cogner dans le noir. Je ne veux pas faire du bruit et vous réveiller...

Epirotakis est épuisé parce qu'il n'a pas l'habitude du ski. En plus, il est grand et gros et se fatigue dans les montées. Je cède au bout de plusieurs soirs et me dirige vers mon lit à tâtons. Comme je n'ai pas compris tout de suite que je dérangeais, Epirotakis m'a préparé une surprise. Je n'arrive pas à mettre ma veste de pyjama. Que se passe-t-il ? J'essaie d'enfiler la manche, mais je ne trouve pas l'entrée. J'explore dans le noir avec mon bras replié derrière mon dos. Je commence à avoir froid. J'examine la veste de plus près – je sens sous mes doigts des bouts de fil qui n'y étaient pas hier. Les manches sont cousues !

C'est plutôt gentil, comme farce, de la part de quelqu'un qui pratique le close-combat et voue les juifs au four crématoire. Je pense qu'il me considère encore comme son ami.

Pendant qu'Epirotakis rêve de se battre contre les fellaghas, Grétry et moi sommes terrorisés à l'idée que la guerre d'Algérie puisse se prolonger jusqu'au jour où nous partirons au service militaire. Grétry trouve une combine.

– Mon cousin m'a parlé d'une préparation militaire pour devenir mécanicien.

– Les mécaniciens ne se font pas tuer ?

– Bien sûr que non. Ils réparent les jeeps dans des garages à l'arrière.

– Je vois une lueur dans ton regard. Tu envisages de saboter la jeep du général ?

– Oh, très fort, très fort. Tu devances ma pensée !

– Ouais... En quoi ça consiste, ta préparation militaire, exactement ?

– Faut juste suivre des cours le mardi soir à la porte d'Italie.

Des adjudants nous enseignent les pistons, les bielles, le vilebrequin, les paliers, et des tas d'autres trucs bien plus difficiles que le calcul intégral. Bof. Je suis toujours capable de reconnaître toutes les voitures du monde au dessin de leur pare-chocs, mais je ne vois pas l'intérêt de leur ouvrir le ventre.

C'est complètement idiot, cette histoire, vu que nous pouvons bénéficier de cinq ou six années de sursis comme étudiants et que la guerre ne va pas se prolonger tant que ça. Tiens, elle s'arrête en mars 1962, et nous ne prenons pas la peine d'assister à la fin de notre préparation militaire.

Je continue de déjeuner très souvent avec Grétry à la cantine. Ensuite, nous nous promenons autour de la cour. Il m'arrive aussi de jouer au volley-ball, sport que j'ai appris chez les A. N., avec les autres amateurs de ballon. Nous ne sommes pas nombreux : presque tous les élèves passent l'heure du déjeuner plongés dans les équations. Moi, quatre heures de mathématiques, ça me suffit. J'ai besoin de bouger un peu.

Margerin se change les idées autrement : il lit un livre.

- Qu'est-ce que tu lis ?
- *À l'ombre des jeunes filles en fleur.*
- Ce n'est pas très barbant, Marcel Proust ?
- Au contraire. Il n'y a pas plus passionnant.
- Je me demande pourquoi je ne l'ai jamais lu...

En y réfléchissant, je trouve pourquoi : c'est parce que Lemoine a oublié de mentionner Proust. Pourtant il a cité des centaines de livres. De quoi me constituer un programme de lecture pour dix ans... Je vais intercaler Proust dans mon programme, ça ne coûte rien.

Polly a une amie violoncelliste, une rousse flamboyante nommée Helen.

– C'est dommage, elle s'ennuie toute seule. Elle est sortie avec un Français au début de l'année, mais il était très bête et elle ne l'a jamais revu. Tu n'aurais pas quelqu'un à lui présenter dans ta classe ?

– Je vais en parler à mon copain Grétry.

Nous allons tous les quatre voir *Mère Courage*, de Brecht, au théâtre Sarah Bernhardt. Carramba, encore raté : Grétry regarde à peine la rouquine. Bien qu'il lise *Mad Magazine*, il n'aime pas l'Amérique. Moi, je prendrais bien la belle Helen comme seconde petite amie si la bigamie était autorisée. Lui, il a passé ses vacances en Allemagne de l'Est. À l'entendre, c'est le paradis terrestre. Ses profs de philo l'ont convaincu que Marx est le plus grand penseur qui ait jamais vécu sur notre petite planète. Il aime bien Brecht, qui vivait justement en Allemagne de l'Est.

Pendant l'entr'acte, au lieu de parler à Helen, il se tourne vers moi.

– J'ai des souvenirs très vagues de la guerre de Trente ans¹. Je la confonds avec la guerre de Sept ans.

– Moi je m'en souviens très bien : “En 1648, 'spa, les traités de Westphalie ont mis fin à la guerre de Trente ans, 'spa. La France se fit reconnaître la possession des Trois Évêchés : Metz, Toul et Verdun.”

– Tristan Bernard avait une pièce qui ne marchait pas du tout. Quelqu'un lui demande : “Dans quel théâtre la donne-t-on ?” Il répond : “Au Sahara Bernhardt !”

– Mon père cite toujours un mot de Tristan Bernard. Pendant la guerre, la police vient l'arrêter parce qu'il est juif. Ses amis s'inquiètent. Il est déjà très vieux. Il leur dit : “Je vivais dans la crainte, maintenant je vais vivre dans l'espoir.”

Un élève sur deux seulement est admis en classe de Maths Spé. Les mieux classés des recalés restent au lycée Louis-le-Grand. Margerin, par exemple, va dans une classe de préparation à l'école Centrale. Les autres changent de filière. Ils partent étudier le commerce ou les travaux publics. Douillé-tout-mouillé, qui s'accroche à moi comme une sangsue depuis la neuvième, est bon dernier de la classe. Il décide

¹ Mère Courage raconte l'histoire d'une cantinière pendant la guerre de Trente ans.

d'entreprendre des études de médecine. Ça, c'est vraiment un truc pour les cancre. Il pourra devenir urologue et soigner l'énurésie.

Epirotakis sort de ma vie. Renonçant aux études scientifiques, il s'inscrit à Sciences Po¹, où il devient vite le chef d'un groupuscule d'étudiants nationalistes. Pour paraître plus français, il modifie son prénom : adieu Janis, bonjour Jean-Denis.

Je passe un examen en faculté. Simple précaution, au cas où je ne réussirais pas à entrer dans une grande école l'année prochaine. Dans la maison des examens, je rencontre Katia Wittgenstein, qui fait la même chose. Elle est élève de Maths Spé au lycée Janson de Sailly, mais sa situation est plus risquée que la mienne, puisque l'École Polytechnique est réservée aux garçons. Je l'invite au concert. Son père lui a offert une Floride Renault. Quand nous sortons du concert, nous constatons qu'un pneu est crevé.

- Donne-moi le cric. Je vais changer la roue.
- Tu sais faire ça ?
- Au moins en théorie ! J'ai suivi une préparation militaire pour devenir mécanicien. Je peux aussi régler le carburateur, si tu veux.

Col de velours

Mon amie Polly Black est repartie en Amérique et je n'ai plus de nouvelles. Je lui ai écrit, elle n'a pas répondu. Je suppose qu'elle a rencontré un séduisant jeune homme sur le bateau. Le roulis et le tangage favorisent l'amour, croyez-en ma vieille expérience.

De toute façon, je ne pensais pas me marier avec elle. Elle a quatre ans de plus que moi. Je me disais : "Il faut que j'attende encore quatre ou cinq ans avant d'émigrer en Amérique, puisque je dois aller à Polytechnique et tout ça, mais à ce moment-là elle sera déjà très vieille." En plus, il y avait une chose terriblement gênante, c'est qu'elle portait un manteau ridicule, une sorte de longue redingote à col de velours qu'elle tenait sans doute de son arrière-grand-mère. Quand je me promenais avec elle, j'avais toujours peur de rencontrer un copain de classe.

Quelques jours avant de s'en aller, elle m'a parlé de son père :

- Il est parti de chez nous juste après ma naissance. Il s'appelait Schwarz. Ma mère était fâchée, alors elle a changé son nom en Black.
- C'est un nom allemand.
- Juif.
- Tu es juive ?
- Bien sûr. Je ne te l'ai jamais dit ? C'est pour cela que j'ai choisi Darius Milhaud² comme sujet de thèse.

¹ En 1962, les études étaient beaucoup plus faciles à l'Institut d'Études Politiques que dans les classes préparatoires aux grandes écoles.

² Ce compositeur français (1892-1974) appartenait à une ancienne famille juive provençale.

Ainsi, les Américains juifs ne le sont pas tous aussi ouvertement que ceux que j'ai connus à Pittsburgh et ailleurs. Je suis très content de savoir qu'elle est juive comme moi. Ce qui m'étonne, c'est justement cela : combien cette révélation me plaît.

Je décide de parfaire ma culture en visitant l'Italie et la Grèce. Je passe dix jours à Rome, dix jours à Athènes. Ensuite, je prends le bateau au Pirée pour aller voir à quoi ressemble Israël. Je trouve du travail dans un kibboutz où séjourne déjà un groupe de jeunes Français appartenant à une organisation juive. L'un d'eux me demande si je suis juif. Pour la première fois de ma vie, je réponds oui sans hésiter.

Je suis juif à ma façon. Je ne ressemble pas à ces étudiants. Ils se réunissent plusieurs fois par semaine à Paris pour apprendre l'hébreu et danser la ronde comme des gosses. Pourquoi pas jouer à chat perché ?

Je sors du kibboutz pour faire un peu de tourisme. Je trouve la ville de Tel Aviv trop bruyante et poussiéreuse. J'aime encore moins Jérusalem, avec ses barbus qui vous jettent des pierres si vous vous promenez en short. Ce pays est plein de soldats. Je n'aime pas les militaires. Qu'ils soient juifs ne me les rend pas plus sympathiques, au contraire. Alors que les juifs ont admiré des générations de savants talmudistes, puis Einstein et Freud, les Israéliens veulent des héros guerriers, comme tout le monde. Ils glorifient le général Moshé Dayan, qui a vaincu les Égyptiens en 1956. Les intellectuels sont devenus paysans et soldats. Ils en sont tout fiers, mais moi je dis : Quelle déchéance ! En plus, il fait bien trop chaud dans leur pays.

1963

Taupin

Je ne sais pas si les Polytechniciens sont tous des génies. En tout cas, les officiers qui sortent de l'école appartiennent à l'arme du génie¹, qui s'occupe de poser des ponts, de bâtir des fortifications, etc. À l'époque de Louis XIV, les soldats du génie creusaient des galeries pour miner les remparts ennemis. Pour se moquer d'eux, leurs collègues qui restaient en surface les qualifiaient de "taupins". Aujourd'hui, on utilise encore ce mot pour désigner les élèves de Maths Spé – et pour la classe, on dit taupe.

Il existe deux sortes de taupins. On appelle "trois-demis" les petits nouveaux qui découvrent la classe, "cinq-demis" les redoublants qui ont échoué au concours de Polytechnique et vont retenter leur chance. Les cinq-demis les plus forts connaissent déjà le programme, donc ils obtiennent facilement de bonnes notes. Du coup, alors que j'étais à peu près dixième l'an dernier, je suis maintenant vingtième. Le meilleur élève est un trois-demis : Texier, qui était premier en HX3². Vidal-Madjar est parti dans la taupe d'à-côté.

Notre professeur de mathématiques, M. Coutard, vient d'arriver au lycée Louis-le-Grand après une longue carrière au Prytanée militaire de La Flèche. Il ressemble d'ailleurs à un général en retraite : brusque et sévère, ne souriant jamais. Nous découvrons peu à peu qu'il est sévère par timidité, et que c'est un très brave homme. Il expose le cours avec une rigueur et une simplicité qui me conviennent mieux que le style frétilant de Bérard. Le prof de physique, Ravaille, a l'air d'aimer son métier, ce qui nous change d'Artigas aux yeux de verre.

Seulement, j'ai travaillé trop peu l'an dernier. Si je ne consacre pas toute mon énergie aux mathématiques et à la physique, je vais perdre pied et je dégringolerai dans le classement. Par moments, j'arrive à imaginer l'angoisse terrible que l'on ressent quand on cesse de comprendre le cours. Au secours ! SOS ! Les commandes ne répondent plus ! L'avion est en chute libre !

Je prends une décision sans précédent : je vais passer mes vacances de Noël à Paris au lieu d'aller aux sports d'hiver.

Mes parents partent à la montagne. Ma mère me suggère d'aller travailler dans la maison de Clachaloze, qu'elle a prêtée aux Kassar et aux Rosen, afin de ne pas me morfondre dans le grand appartement vide pendant les fêtes. C'est vrai que depuis le

¹ Le mot "génie" dans son sens militaire vient du mot "ingénieur", lui-même dérivé du mot "engin". L'École Polytechnique est une école militaire, fondée par Napoléon pour former des officiers du génie, des artilleurs capables de calculer une trajectoire d'obus, etc. On porte l'uniforme, le grand uniforme, le képi, le bicorne.

² Maths Sup 3.

départ de Polly je n'ai plus d'amie. Je vois un peu Katia Wittgenstein, mais elle a quitté Paris avec son père.

Que suis-je venu faire dans cette maison de campagne que je déteste ? C'est à croire que les maths m'ont rendu fou. Je ne supporte pas l'odeur de moisi, les meubles rustiques, les bergères qui se promènent sur les murs des chambres avec leur ombrelle et leur chien. Encore pire que les chiens sur le papier peint : Hérisson, le sale roquet rouquin des Rosen. Ses jappements continuels me tourneboulent l'oreille interne. Ce qui est vraiment pénible, c'est que je dois résister à une terrible envie de lui flanquer des coups de pied.

Tounia Kassar me donne des nouvelles de sa sœur, que j'ai rencontrée l'autre été à Brooklyn.

– Elle dit que les Américains sont effondrés à cause de l'assassinat du président Kennedy¹. Ils pensent que cet Oswald était communiste. Heureusement qu'il n'était pas juif !

Je couche dans la même chambre que les Kassar. Armand ronfle si bruyamment que je ne peux pas fermer l'œil. Je saute dans le premier train pour rentrer à Paris.

Comme j'ai dix-huit ans, je prends des leçons de conduite. Le moniteur est un bonhomme rougeaud qui sent le vin. Je ne m'habituerai jamais à ce qu'un imbécile puisse me donner des ordres. Je déteste d'avance le service militaire et l'armée. Encore pire : mon père me donne une leçon et je manque jeter sa DS 19 sur une autre voiture au coin d'une rue.

Le moniteur invite un de ses collègues à nous accompagner pendant une leçon. Ils discutent de leur dur métier.

- Le dos, ça va mieux ?
- Je vais chez un kiné qui me fait des massages.
- C'est un sale boulot. Toujours assis dans la voiture, à respirer des gaz d'échappement.
- Pour un salaire de misère.
- Heureusement qu'il y a les compléments.
- Pas toujours.
- Ah oui, quand ils oublient, c'est dur.
- On a du mal à boucler les fins de mois.
- Toi, tu en as qui ne donnent rien ?
- Ben ouais. Je ne sais pas comment leur faire comprendre...

Je scrute le boulevard, prêt à freiner si une voiture débouche de la droite sans prévenir, mais cela ne m'empêche pas d'entendre la conversation des moniteurs. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de compléments ? C'est un guet-apens. Il a invité son copain pour me réclamer un pourboire sans me le dire en face. Oui, mais combien ? Ces leçons sont déjà assez chères, je trouve. Vais-je obéir à ce sale type ?

¹ Le 22 novembre 1963.

Comme je ne verse pas de pourboire, il devient de plus en plus désagréable.

Je croyais avoir appris à maîtriser ma peur des examens entre les deux parties du bac. Le jour de l'examen du permis de conduire, je découvre que je ne maîtrise rien du tout. L'épreuve commence par un démarrage en côte. Je suis tellement ému que je passe la marche arrière au lieu de la première. C'est la faute des ingénieurs qui ont mis ces deux vitesses l'une à côté de l'autre dans la Simca 1000. Au lieu d'avancer, je recule. Je crois que je n'accélère pas assez, mais quand j'accélère c'est encore pire.

– Bon, ça suffit, déclare sèchement l'examineur.

Je suis recalé sans même avoir quitté la place où la voiture était garée. Je crois deviner un sourire surnois sur le visage de mon moniteur. "Je vais pouvoir le torturer encore un peu" se dit-il.

J'ai peur de mon père, du moniteur, de l'examineur. Au lycée, nous avons plusieurs fois par semaine des interrogations orales appelées "colles". Je crains tellement les colleurs, qui ne sont pourtant pas bien méchants (ce sont des Normaliens ou de jeunes professeurs), que je rate souvent les exercices les plus simples.

Une histoire de père

Bien entendu, je m'applique à égaler et à dépasser ce père qui me terrorise.

Chez les A. N., il jouait au volley-ball. L'an dernier, je suis devenu très fort au volley-ball.

Il jouait aux échecs. Parmi les campeurs, il était invincible. Il m'a enseigné l'ouverture italienne et plusieurs coups simples. Il me battait sans difficulté. Au lycée, j'ai appris à réfléchir. Je m'entraîne à l'heure du déjeuner avec Rinaldi, le copain de Texier, qui étudie les ouvertures dans les livres et sait préparer ses gambits et ses clouages plusieurs coups à l'avance. Un dimanche à la campagne, j'affronte mon père sur le champ d'honneur symbolique des soixante-quatre cases. En vérité, je ne joue plus au même jeu que lui. Je le démolis, je l'écrase, je l'aplatis.

Sauf que je sais bien qu'il a vaincu les nazis et que ça, je n'y arriverai jamais.

Alors voici une petite histoire de père. Mireille, mon élève de la rue Pierre Nicole, qui continue de prendre des petits cours de mathématiques parce qu'elle s'approche du baccalauréat et redoute le zéro éliminatoire, m'invite à une soirée. Elle me présente à ses amies.

– Nicole Vaugelade, Elizabeth Ramis...

– Vous avez un rapport avec M. Ramis, qui est prof de maths spé au lycée Louis-le-Grand ?

– C'est mon père.

– Ah oui ? Moi je suis dans la classe d'à-côté, mais j'ai des copains dans sa classe.

Je danse avec Mlle Ramis, je lui murmure de belles paroles, je l'invite à venir se promener au Luxembourg le lundi suivant. Mon élève n'est pas contente : j'ai dansé une seule fois avec elle et tout le reste du temps avec Mlle Ramis. De toute façon, je

ne pouvais pas danser avec Mireille. Je me souviens d'une certaine jupe trop relevée. On danse un slow, on se rapproche, on se serre et on ne sait pas comment ça finit.

Des élèves de la classe de Ramis, j'en connais une bonne douzaine, puisque mes camarades de l'an dernier ont été répartis dans les trois taupes. Celui que je connais le mieux, c'est Berliner. Je lui dis que je serai à cinq heures près de la fontaine Médicis avec la fille de Ramis.

– Tu n'as qu'à te promener par là et me rencontrer par hasard. Ensuite, ce sera à toi de jouer.

– J'ai du mal à imaginer que le vieux puisse avoir une fille ! À quoi elle ressemble ?

– Elle n'est pas très grande, plutôt brune.

– Je me demande si elle est aussi vache que lui.

– Si elle l'est, ça ne se voit pas. De toute façon, je te connais, je suis sûr que tu aimes l'amour vache !

Je suis donc assis sur un banc avec Mlle Ramis et je continue notre conversation de l'autre soir. Berliner passe par là. Il examine les bourgeons des arbres comme un botaniste. Il a l'air très étonné de me voir.

– Tiens, Greif ! Quelle surprise !

Je le présente.

– Justement, un élève de votre père.

Ce qui n'était pas prévu, c'est que Fayolle passe aussi par là.

– Tiens, Greif ! Tiens, Berliner ! En galante compagnie ?

Berliner n'a pas su tenir sa langue et s'est vanté de son rendez-vous. Fayolle l'a suivi... Mlle Ramis comprend très bien ce qui arrive. Elle n'est pas contente du tout, me dit que je la déçois beaucoup et s'en va.

Fayolle est un de ces obsédés des mathématiques qui préparent l'École Normale Supérieure. À la différence de Vidal-Madjar, qui possède une vaste culture (je le sais parce que je le fréquente en dehors du lycée), Fayolle est un savant idiot, comme Lamontagne. Au fait, que devient-il, ce brave Lamontagne ? Au milieu de l'année de Maths Sup, il est monté en Maths Spé et il a déjà réussi le concours d'entrée de l'École Normale.

Aux yeux des autres étudiants, les taupins sont des espèces de monstres. Nous nous trouvons parfaitement normaux, mais Lamontagne et ses semblables nous paraissent à peine humains. Arrivés d'une autre planète et bons pour l'asile de fous.

Je regrette quand même d'avoir perdu l'amitié de Mlle Ramis. Je me suis conduit comme un goujat, et d'ailleurs je continue puisque je ne lui envoie aucune lettre d'excuse.

Communion de la Vierge

Les années précédentes, je rencontrais des belles filles aux sports d'hiver. Cette année je suis resté à Paris, donc c'est la disette. Noël et moi, nous regardons de près les demoiselles qui sourient sur la photo de classe d'Olivier.

- Eh, Olivier, tu pourrais nous présenter tes copines.
- Sûrement pas. Vous les détourneriez de leurs exercices. Elles ne travailleraient plus leurs huit heures par jour et Mme Descaves dirait que c'est de ma faute.
- Dis, comment ça se fait qu'elles soient toutes si grandes ?
- Vous voyez bien que je suis assis au piano, tandis qu'elles sont debout.
- Ils t'ont mis au piano parce que tu es le plus petit ?
- Évidemment. J'ai treize ans, et ensuite Francine a quinze ans et les autres dix-huit ou vingt.
- Celle qui a les cheveux longs, là, elle a l'air pas mal.
- Annie ? Oh, elle ne te plairait pas du tout, Jean-Jacques. Il suffirait que tu l'entendes jouer...
- Moi je la prends, dans ce cas. Ça ne me dérange pas qu'elle joue mal.
- Elle ne te plairait pas non plus, Noël. Ce que je voulais dire, c'est qu'elle est bête comme ses pieds. Il suffit de l'entendre jouer Mozart pour s'en apercevoir. Ou alors tu considères que tu es plus bête que Jean-Jacques et qu'il te faut des amies stupides.
- Euh non. Peut-être celle qui a le chignon, à gauche...
- Ah, c'est un meilleur choix, mais elle est déjà fiancée.
- Je ne sais pas si nous devons te croire. Tu pourrais au moins les inviter, de temps en temps. Nous pourrions juger nous-mêmes.
- Il y en a trois qui sont venues l'autre jour, mais vous étiez au lycée.
- Ah, c'est malin !
- Il étudie l'harmonie, l'accompagnement, la musique de chambre. Il rencontre Olivier Messiaen.
- Je suis allé le voir dans sa classe pour lui jouer un de ses morceaux, *Première communion de la Vierge*. Il m'a félicité. Il est très poli, mais ce n'était pas juste pour me faire plaisir.
- La communion, c'est un truc qu'ils ont inventé des siècles après la mort de Jésus, non ?
- Elle a peut-être partagé le pain avec son fils.
- S'il était déjà né, elle n'était plus vierge.
- Elle est restée vierge toute sa vie et elle est montée droit au ciel.
- Elle a eu des tas d'autres enfants que Jésus. Elle a tout de même fini par coucher avec ce pauvre Joseph, ou alors ce serait trop triste.

Quatre cents mètres

Dans toute la France, on sélectionne les meilleurs élèves pour les envoyer au lycée Louis-le-Grand comme pensionnaires. Il reste sans doute un ou deux bons élèves dans les provinces lointaines, mais pas plus... En étant vingtième d'une des trois taupes du lycée Louis-le-Grand j'appartiens au cercle des trois cents meilleurs élèves du pays, c'est sûr et certain. Je devrais donc réussir le concours de Polytechnique – si tout se passe bien.

Tout ne se passe pas bien. J'obtiens de bonnes notes à l'écrit, je suis admissible à l'oral, jusque-là ça va, mais je perds tous mes moyens face à un examinateur en chair et en os. Son pouvoir immense me paralyse. Il peut décider de mon avenir, m'écraser comme un ver de terre, m'anéantir. J'essaie de l'imaginer tout nu, grassouillet, rouge comme un homard après s'être exposé trop longtemps au soleil, mais ça ne marche pas.

J'aurais dû prendre une énorme avance à l'écrit pour compenser ce handicap. En plus, si je me repère assez bien dans l'univers abstrait des mathématiques, je manque d'assurance quand je dois résoudre des problèmes de physique et de chimie. Je n'aime pas ces matières où il faut mettre les mains, voire les salir.

En fin de compte, j'échoue de justesse. Je ne réussis pas à courir huit cents mètres le jour de l'épreuve sportive du concours de Polytechnique. Au bout d'un tour de piste, je suis à bout de souffle et j'abandonne. Triple idiot ! Sapajou ! Moule à gaufres ! J'aurais dû imaginer que j'étais à Auschwitz et qu'un kapo me poursuivait pour m'abattre. Si j'avais bandé ma volonté et tenu jusqu'au bout du deuxième tour, j'aurais obtenu les quelques points qui me manquent pour être admis.

Je me retrouve dans la frange des candidats qui ne savent même pas s'ils sont reçus ou non. Cela se décidera en septembre, quand les élèves admis à la fois à l'École Normale et à Polytechnique feront leur choix. Le tailleur et le chapelier de l'école prennent mes mesures. Que feront-ils de mes uniformes, de mon képi et de mon bicorne si je suis recalé ? Ils pourraient les donner aux pauvres, sauf que je n'ai jamais vu un pauvre en grand uniforme de Polytechnicien.

Vidal-Madjar est reçu premier à l'École Normale. Par mépris de l'armée, il ne s'est même pas présenté au concours de Polytechnique. Nous avons dans notre classe un matheux maladroit qui a tenté – et réussi – le même pari. Il était incapable de contrôler le tire-lignes utilisé pour le dessin de machines, de sorte que ses devoirs ressemblaient à des œuvres tachistes. Au concours de Polytechnique, c'était le zéro éliminatoire à coup sûr.

Texier, le premier de ma taupe, choisit Polytechnique plutôt que Normale. Encore une histoire de père, peut-être : le sien, professeur de mathématiques spéciales au lycée Chaptal, lui a déconseillé de suivre ses traces.

Katia Wittgenstein, qui était cinq-demis au lycée Janson-de-Sailly, entre à l'École Normale de Cachan, ce qui est moins bien que l'École Normale Supérieure mais pas forcément moins bien que Polytechnique. Les élèves du lycée Louis-le-Grand méprisent ceux des autres lycées, mais le premier de la classe de Katia Wittgenstein est un élève très fort nommé Jacques Attali. Comme Texier, il choisit Polytechnique.

Je n'ai pas encore utilisé le billet d'avion Paris-Lisbonne-Paris que j'ai gagné en participant à un jeu télévisé. La remise des prix a eu lieu l'été dernier alors que j'étais déjà parti en Italie. Je vais voir Air France.

– Regardez, j’ai gagné ce billet, mais je n’ai pas spécialement envie d’aller à Lisbonne. Je me suis demandé si vous pouviez le transformer en aller simple.

– Où voulez-vous aller ?

– Qu’est-ce que vous me proposez ?

– En gros, un aller simple vous permet de partir deux fois plus loin. Voyons... Moscou... Istanbul...

– Istanbul, ça me va. C’est un lieu de villégiature idéal pour un étudiant qui bosse fort.

Une fois que je suis à Istanbul, j’ai envie d’aller voir à quoi ressemble le reste de la Turquie, et puis l’Iran... Me prenant pour Alexandre le Grand, je vais en autostop jusqu’en Inde. À Bombay, je trouve un paquebot italien qui me ramène à Gênes.

La jeune fille et la mort

Vers la fin de l’année dernière, je suis entré dans une librairie rue du Vieux Colombier pour acheter des cartes de vœux. La libraire s’est trompée en me rendant la monnaie. J’y gagnais, mais j’ai renoncé à voler il y a bientôt dix ans donc je lui ai signalé son erreur. Elle m’a remercié. Nous avons bavardé un peu. Comme je passe devant la librairie tous les jours en allant au lycée et en revenant, j’entre lui dire un petit bonjour quand je vois qu’elle est seule. En fin de compte, elle m’a invité à dîner chez elle. Elle m’a fait écouter des musiques extraordinaires. J’ai acheté des disques, que j’offre à Olivier à Noël.

– C’est dommage de déchirer un si bel emballage. Schubert ?

– Il y a un quatuor, *La jeune fille et la mort*, un quintette avec deux violoncelles, deux trios, et trois sonates pour piano.

Nous écoutons les disques. Les œuvres l’impressionnent autant que moi, je crois. La musique exprime l’une après l’autre, ou parfois en même temps, une mélancolie très tendre et une souffrance poignante. Un chant résigné, d’une beauté à couper le souffle, se transforme brusquement en un hurlement de protestation terrifiant. Je me souviens de la chevauchée morbide du *Roi des aulnes*. Olivier n’a jamais rien entendu de tel.

– Quand une élève de ma classe donne un *Moment musical* de Schubert dans une audition, elle le joue bien sagement, comme si c’était de la musique française, disons du Déodat de Séverac ou du Jacques Ibert. Tu te souviens du film que nous avons vu à la télévision, *La belle meunière*, avec Tino Rossi ? Je suis des cours d’histoire de la musique au Conservatoire. Ils ne parlent jamais de Schubert.

– Moi, j’allais à des concerts pour enfants avec Noël, les *Musigrains*. Les animaux font le carnaval et Pierre attrape le loup par la queue. Beethoven aime la campagne. Écoutez bien, les enfants, vous allez entendre l’orage ! Schubert avait composé une seule œuvre, apparemment, et ne l’avait même pas achevée.

Olivier emprunte les sonates à la bibliothèque du Conservatoire. Notre récital Bach quotidien devient un récital Schubert.

1964

Noël me rattrape.

Je me présente de nouveau à l'examen du permis de conduire. Je démarre bien comme il faut, je tourne à droite et à gauche, je ralentis au carrefour, je m'arrête au feu rouge, je me gare quand nous revenons à notre point de départ... Verdict de l'examineur.

– Vous êtes garé trop loin du trottoir.

Même pas vrai. On devrait pouvoir faire appel... Cette décision inique déshonore l'administration de notre pays, messieurs les juges ! J'énergique protestement !

J'ai fini par me résoudre à donner un petit pourboire au moniteur à la fin des leçons, mais cela ne l'a pas rendu plus aimable. Je suis sûr qu'il a adressé des signaux secrets à l'examineur pour qu'il me recale.

Trois semaines après mon échec, Noël passe son permis du premier coup. Il n'a pas du tout peur du moniteur et de l'examineur.

– Quand papa me donnait des leçons, là j'avais peur ! L'examineur, c'était beaucoup plus facile.

Noël m'a suivi sans se presser. Le lycée Montaigne, le lycée Louis-le-Grand, le premier bac et le second, et puis la classe de HX3. En fin de Maths Sup, il a été admis dans la taupe de M. Coutard, de sorte qu'en Octobre 1963 nous rentrons dans la même classe. Lui trois-demis, moi cinq-demis.

Quand j'avais quatre ans et lui trois, j'étais beaucoup plus vieux que lui. Maintenant, la différence s'est estompée et je ne me sens pas trop humilié de le voir me rattraper. D'ailleurs je reste devant, puisque je suis de nouveau le premier de la classe. De tous les cinq-demis, je suis celui qui avait le meilleur rang l'an dernier. Le trois-demis le plus fort, un élève qui prépare le concours de l'École Normale, est premier ex-aequo.

Le programme me paraît beaucoup plus facile la deuxième fois. Auparavant, je l'abordais comme on découvre une ville sans posséder de plan : pas à pas.

– Excusez-moi, mademoiselle, je cherche la gare.

– La gare ? Vous allez d'abord tout droit jusqu'à une grande droguerie. Ensuite, ce sera la première à droite et la deuxième à gauche.

Cette année, je commence à prendre de l'altitude, à voir le dessin des avenues principales. Par exemple, je comprends de mieux en mieux comment les professeurs composent les problèmes, ce qui me permet de deviner le genre de résultat à rechercher. Il m'arrive même de trouver qu'une démonstration est belle. Je devrais peut-être m'intéresser à l'histoire des mathématiques, comme on le fait pour une ville que l'on veut vraiment connaître. En vérité, j'ai de bonnes chances d'être reçu au

concours de l'École Normale Supérieure. Dans ce cas, je dirai non à Polytechnique et à son régime militaire. Comme Vidal-Madjar et Lamontagne, je passerai toute ma vie à étudier et enseigner les mathématiques. Je ne suis pas amoureux des maths, comme eux. Ce serait plutôt un mariage de raison, faute de mieux.

Cette perspective me tente et m'effraie à la fois. J'ai peur de devenir malgré moi un savant fou, obsédé par les théories et les théorèmes, prisonnier de l'univers douillet des nombres. Déjà, chaque matin, aussitôt que je me réveille, je pense aux mathématiques et à la physique. Il est six heures dix-neuf, annonce la radio. Ah, dix-neuf... Un nombre premier. Vingt-neuf aussi, mais pas trente-neuf. C'est normal : toutes les trois dizaines, on tombe sur un multiple de trois. Quarante-neuf n'est pas premier non plus. Ça, c'est toutes les sept dizaines, donc le suivant est cent dix-neuf. Sept fois dix-sept. Tiens, c'est curieux, les cornflakes... Le niveau du lait descend quand ils se ramollissent. J'aurais cru qu'il monterait. Ça dépend de la proportion de corn flakes par rapport au lait, j'ai l'impression. Il faudrait les compter. Non, les peser, ça suffirait.

Le soir, je referme mes livres et mes cahiers, mais mon esprit veut continuer. Il ressemble à un moulin à café qui ne peut pas s'arrêter de tourner. Il faut absolument que je lui donne du grain à moudre, sinon il va s'emballer. Je jongle mentalement avec des nombres entiers, des triangles, des équations. À peine me suis-je endormi que des figures géométriques incertaines et des abstractions impossibles se bousculent sur l'écran de mes rêves. Je suis devenu je ne sais comment une fonction continue dérivable, je dois me transformer en ma propre primitive. Je ne trouve pas la solution. Je n'arrive pas à me représenter sous forme graphique. J'erre sur la surface bleutée d'une feuille de papier millimétré. L'effort mental m'épuise. Je me réveille en sueur. La sensation d'angoisse qui m'envahit me rappelle celle que j'éprouvais jadis, boulevard Saint-Marcel, quand j'avais l'impression que l'air opaque de la nuit devenait métallique et menaçant.

Je maîtrise les mathématiques au lieu de me laisser dominer, pourtant les cauchemars me tourmentent autant que l'an dernier.

Je m'autorise à aller un peu plus souvent au cinéma, au théâtre, au concert. Je retourne aux sports d'hiver à Noël et à Pâques. Dans l'ensemble, les cinq-demis se donnent du bon temps. En hiver, nous fréquentons les cafés de la rue Soufflot, en été le jardin du Luxembourg. Je profite enfin du quartier latin comme les autres étudiants. Rinaldi, qui est champion de billard, nous donne des leçons dans un grand café du boulevard Saint-Michel. Rinaldi, Rosinski, Portal et moi, nous jouons au bridge tous les jours après le déjeuner – pendant que les studieux trois-demis révisent leur algèbre. Nous plaçons les sommes jouées dans une cagnotte qui nous permettra de nous offrir un repas au restaurant à la fin de l'année.

– Qui a mis l'as ? demande Portal.

– Salivaire¹, glisse Rinaldi avant que quelqu'un d'autre ait le temps de répondre.

¹ L'amylase salivaire est une enzyme qui facilite la digestion.

Rinaldi, c'est le roi du calembour. Il est aussi fort que Pif le chien. Il dit "Liliane est au lycée" pour "L'Iliade et l'Odyssée". En classe, je suis assis à côté de lui. C'est mon copain, comme Grétry ou Epirotakis. Il est peut-être un peu moins méchant qu'eux, mais beaucoup plus que ce brave Margerin. Ce qui nourrit sa méchanceté, c'est qu'il vient de la banlieue. Il est pauvre. Son père est chaudronnier ! Sur les soixante élèves de la classe, il y a trente fils de polytechniciens (parce que la recette pour entrer à Polytechnique se transmet de père en fils), vingt-sept fils de profs de maths, et puis Rinaldi, Noël et moi.

En dehors des heures de classe, nous fréquentons les fils à papa qui habitent dans de beaux immeubles de la place du Panthéon ou de la rue de Grenelle. C'est parce qu'ils ont des sœurs. Béret, que je connais depuis le lycée Montaigne, en a trois à lui tout seul. Portal n'a pas de sœur, mais une jolie voisine qui vient jouer au poker avec nous. Le grand-père de Portal est médecin et sénateur. Mon père dit qu'il a été appelé auprès d'Hitler, pendant la guerre, pour examiner sa gorge. Situation évoquée par La Fontaine :

"Votre salaire ? dit le loup ;
 Vous riez, ma bonne commère !
 Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
 Allez, vous êtes une ingrate :
 Ne tombez jamais sous ma patte."

Je vois toujours Grétry, qui s'est présenté au concours de Normale Sup lettres et a été recalé pour son premier essai, comme moi. Il a de nouveau passé ses vacances en Allemagne de l'Est. Il y a peut-être une petite gretchen derrière tout ça, ou alors il est vraiment toqué de Marx.

Je vais de temps en temps chez Katia Wittgenstein. Elle vit avec son père près du parc Monceau, dans cet appartement qui stupéfiait ma mère par son absence de rideaux. Moi, je suis plutôt étonné par l'absence de la mère de Katia : elle habite à Montmartre, bien que le Dr Wittgenstein et elle n'aient pas divorcé et se voient souvent. Des gens pas ordinaires. Elle est artiste, lui amateur d'art et ami de nombreux peintres – et par ailleurs journaliste dans un journal yiddish de Paris. Il me semble qu'il a réussi à échapper au vilain piège de la vie bourgeoise, dans lequel sont tombés mes parents. Les rideaux, les double-rideaux, le style Louis XV... Le fils à Polytechnique !

En classe de taupe, nous n'étudions pas seulement les mathématiques et la physique. Nous apprenons l'anglais, par exemple, et d'ailleurs pour la première fois de ma vie je sèche des cours pour aller au cinéma avec mes copains (voir des films américains en version originale, quand même). Nous suivons des cours de philosophie

avec François Châtelet et des cours de français avec M. Lemoine, mon professeur de première.

Je l'admirais tellement, M. Lemoine, il y a quatre ans, que j'ai lu *La Cité de Dieu*, de Saint Augustin. Eh bien maintenant, je le trouve ennuyeux. Pourtant *L'Otage*, de son auteur préféré Paul Claudel, est justement au programme du concours de Polytechnique, cette année, avec *Guerre et Paix* de Tolstoï. Ses exposés ne me fascinent plus. On dirait que ses idées se sont émoussées, qu'il a renoncé aux plus audacieuses. Comme j'ai toujours eu l'habitude de dialoguer avec les professeurs, je le lui fais remarquer.

– Mais Monsieur, il y a quatre ans, vous disiez que...

– Ah oui, je me souviens de cette classe. J'étais obligé d'adopter ce point de vue, 'spa, pour déjouer les raisonnements superficiels et, 'spa, talmudiques de certains élèves... Comment s'appelait-il ? Roux !

Roux est parti en khâgne avec Grétry. Il n'était pas juif, Roux ; il allait au catéchisme avec les autres. En fait, M. Lemoine parle de moi. J'étais son interlocuteur en première et il me reprochait à l'époque mes raisonnements "paradoxaux". La manière froide et méprisante dont il dit "talmudiques", en détachant le mot dans la phrase, me glace le sang.

Je me souviens parfaitement du jour où, assis sous la table chez les Berger, j'ai entendu mon père raconter comment les Assassins accueillaient les mères et les enfants à Ochevitse. Ce jour-là, il a installé dans un recoin de mon cerveau des barbelés électrifiés, des chambres à gaz déguisées en cabine de douche et des fours crématoires qui n'en sortiront jamais. Je n'y pense pas tous les jours, mais je ne risque pas d'oublier leur présence. Lorsque M. Lemoine prononce le mot "talmudique", je sens que quelque chose rougeoie dans ma tête. Ce sont les hautes cheminées des fours qui se mettent à cracher des flammes et des volutes de fumée noire. Ce jésuite est en train de me dire *sale juif*, mine de rien, devant cinquante-neuf témoins qui pourront jurer que pas du tout. Je comprends pourquoi M. Lemoine citait tous les auteurs du monde, sauf Proust et Kafka. Il les trouve trop talmudiques.

C'est la première fois que j'entends un professeur tenir des propos antisémites. Je ne suis pas très content de moi, parce que j'ai côtoyé quelqu'un qui ne m'aimait pas sans m'en apercevoir. Il faut que je sois plus vigilant, sinon je ne verrai pas le danger se rapprocher, le jour venu.

Vertiges

Au Pakistan, j'ai souffert d'une vilaine dysenterie pendant une bonne semaine. Et maintenant, bien que je sois revenu dans un pays civilisé, ça recommence ! Je suis même obligé de lever la main pendant le cours de mathématiques pour sortir de la classe. En quinze années d'école, j'ai réussi à ne jamais aller aux toilettes. Le jour de la visite médicale, j'ai toujours emprunté l'urine d'un camarade. Lever la main et sortir, tous les regards braqués sur moi... Je me souviens parfaitement du cours et des exercices de l'an dernier, mais quand même. Je rate de précieuses minutes. Je me sens

tout faible, en plus. Mon père m'adresse à son collègue Rosen, qui exerce la médecine générale tout près de chez nous.

Les analyses révèlent que des sales bêtes appelées "lamblia" ont envahi mon intestin. À propos de sale bête, le toutou Hérisson m'accueille en aboyant. Oh, oh, je n'arrive pas à contrôler ma jambe. Elle veut lui donner un coup de pied ! Je glisse sur le tapis, je me rétablis de justesse... Un peu plus et je me retrouvais les quatre fers en l'air.

Après avoir étudié le compte-rendu du laboratoire, le Dr Rosen prend son gros stylo pour rédiger une ordonnance.

– Dans ces pays-là, il faut faire bouillir l'eau et éviter de manger des fruits et des légumes, sinon on attrape des parasites.

– Je ferai plus attention la prochaine fois.

– Je te prescris de la quinine, de l'iode et du charbon. C'est un traitement efficace contre les amibes. Dans trois mois, tu referas des analyses et tu reviendras me voir.

Est-ce que je sais, moi ? J'avale des dizaines de pilules matin et soir, en patient obéissant. Les crises de dysenterie s'atténuent, mais ne s'en vont pas. La maladie, ou la quinine, me tourne la tête. Je deviens très sensible aux odeurs. Si quelqu'un fume de l'autre côté de la pièce où je me trouve, j'étouffe. Je sens enfin le parfum rance du métro, auquel ma mère tente d'échapper en voyageant en première. Je trouve qu'elle-même se parfume comme une cocotte, alors qu'auparavant je prêtais aussi peu d'attention à son parfum qu'à son accent. La puanteur des gaz d'échappement me donne la nausée. Je suis pris de vertiges dans la rue et je dois m'asseoir sur un banc pour ne pas tomber. Heureusement que je vis à Paris, où il y a des bancs dans la rue, plutôt qu'à New York, où il n'y en a pas.

Je recommence des analyses. Non seulement les lamblia sont toujours là, mais la chimie de mon système digestif est complètement dérégulée. L'attitude de mon père face à la maladie, c'est de considérer d'abord que ce n'est sans doute pas grand-chose. Si les symptômes persistent, il sera temps d'aviser. Comme c'est justement le cas, il se souvient qu'il connaît un spécialiste des maladies tropicales. Ce médecin-là me dit que les lamblia n'ont rien à voir avec les amibes.

– Vous avez suivi un traitement inutile et sans doute pénible. Quel est donc le crétin qui vous a prescrit tout ça ?

– C'est un ami de mon père qui est généraliste.

– Ça ne m'étonne pas. Les généralistes croient qu'ils peuvent tout faire. Je vais vous donner un médicament américain très efficace.

Bon, au bout de quinze jours je suis débarrassé des petits monstres, mais j'ai l'impression que mon système digestif ne revient pas à son état antérieur. Moi qui avais un estomac d'autruche, je ne peux plus manger les bonnes frites luisantes du lycée Louis-le-Grand, ou alors mon ventre gonfle comme un ballon de basket. La famille Greif, c'est la famille mal-au-ventre. Mon père dit qu'à Auschwitz les gens avaient l'intestin aussi fin que du papier à cigarettes. Le sien ne s'en est jamais remis. Il souffre de "colite", ce n'est pas pareil que coliques mais ne me demandez pas la

différence. Ma mère, c'est encore pire, puisqu'elle doit se débrouiller pour digérer avec un gros intestin tout raccourci.

Je ne sais pas si je dois me réjouir ou me lamenter. Le Dr Rosen m'a fait douter de l'infailibilité médicale. Les médecins peuvent donc se tromper. Les pères aussi, peut-être. Est-ce qu'il exerce son métier le mieux possible, le Dr Rosen ?

Moi, en tout cas, je ne sais toujours pas quel métier j'exercerai le mieux possible.

Une autre histoire de père

Pendant les vacances de Noël, j'ai rencontré dans un chalet de vacances pour étudiants de Mégève une jeune fille nommée Marie. Elle est brune et tendre. Comme Polly l'était aussi, j'en déduis que j'aime les femmes brunes et tendres. Le contraire de ma mère, qui est blonde et aussi dure qu'un diamant. Ce n'est peut-être pas une déduction très scientifique. Je devrais attendre un peu avant de tirer des conclusions définitives sur mes goûts.

Je revois Marie à Paris. Je l'invite au cinéma le samedi soir. Comme je crains toujours que mon père ne me fasse des remarques stupides à propos des demoiselles que je fréquente, je m'abtiens de mentionner son existence à la maison. Elle étudie la musicologie. Nous allons parfois au concert ensemble.

– L'orchestre Jean-François Paillard joue les Brandebourgeois samedi soir à Gaveau. Tu n'aurais pas envie d'y aller à la place du cinéma ?

– Oui, si tu veux.

– Tu pourrais passer me prendre chez moi. C'est juste en face.

– Je le sais bien. Je t'ai raccompagnée l'autre jour.

– Cette fois, tu pourras monter. Je te présenterai à mes parents.

– Beuh, je ne suis pas un grand amateur de parents.

– Je leur ai parlé de toi. Je leur ai dit que tu étais un génie des mathématiques et tout et tout. Ils ont envie de te rencontrer.

– Ils ne me trouveront peut-être pas si génial que ça. En plus, je suis très timide.

– Ils ne vont pas te manger !

– Je pourrais peut-être venir avec mon petit frère. Le concert l'intéressera beaucoup.

– Celui qui est au Conservatoire ?

– Il a bientôt fini la classe de piano. Il étudie déjà l'harmonie, la musique de chambre et la composition.

– Bon, amène-le. Comme ça, je connaîtrai au moins une personne de ta famille. Il a quel âge ?

– Quatorze ans. Il est trop jeune pour la classe de composition, mais ils lui ont donné une dispense.

Olivier et moi, nous sonnons chez elle. C'est alors que je découvre une chose affreuse : son père arbore une épaisse moustache de Français moyen, comme j'en ai peut-être vu il y a très longtemps chez les A. N., mais jamais depuis. Marie est si fine, et cet homme si grossier ! Je ne remarque pas tout de suite la présence de la mère de

Marie. Elle n'est pas absolument transparente, mais disons translucide. Si je voulais la dessiner, il me faudrait un crayon très léger et une gomme à estomper. Elle nous invite à nous asseoir et nous apporte des petits gâteaux. Je n'ai rien à dire au moustachu, donc je ne dis rien. Pour briser la glace, il se met à parler de sport. Je ne vais pas parler de sport, tout de même, c'est ridicule. Je ne parle jamais de sport. Il nous raconte qu'il a été champion de judo. Olivier comprend mon embarras et vole à mon secours.

- C'est dangereux, le judo ? demande-t-il.
- Pas plus qu'un autre sport, mais il faut prendre certaines précautions. En vingt ans, je n'ai jamais rien eu de plus grave qu'une entorse à la cheville.
- Les Japonais sont les plus forts, non ?
- Ils ont inventé le judo, donc ils ont eu le temps de prendre de l'avance.
- Vous croyez que nous les battons un jour ?
- Pourquoi pas ? Peu à peu, nous progressons. L'écart se réduit chaque année.
- Les petits peuvent vraiment faire tomber les gros ?
- Bien sûr. Le principe du judo, c'est d'utiliser la force de l'adversaire...
- Dans ce cas, pourquoi ont-ils créé des catégories de poids comme en boxe ?
- Ça, c'est juste pour les champions. À compétence égale, les plus lourds étaient favorisés.

Quel génie, cet Olivier ! Où trouve-t-il son inspiration ? Ce qui est sûr, c'est qu'il ne pratique aucun sport. Comme il ne va pas à l'école, il ne connaît pas les supplices de la corde à nœuds et de la corde lisse. Il n'a jamais appris à faire des ciseaux de jambes pour muscler ses abdominaux, à sauter par-dessus un cheval d'arçon, à shooter dans un ballon. Je suppose que sa mémoire, affûtée par l'apprentissage des morceaux de musique, retient des bribes d'information entendues à la télévision ou lues dans le journal. Ensuite, il improvise comme s'il était à son piano. S'il le fallait, il pourrait disserter sur le hockey sur glace ou le water-polo.

Je ne dis pas un mot. Gros Judoka n'avait qu'à parler de Melville et de Conrad.

La pauvre Marie est un peu dépitée, tiens. Ses parents vont me prendre pour un mufler. Elle me pardonne parce qu'elle sait que j'ai du mal à dialoguer avec mon propre père, un homme enfermé dans sa carapace laiteuse à Auschwitz.

Le corps à corps

Marie et moi, nous décidons de passer nos vacances de Pâques ensemble. Je ne peux pas m'adresser à un club d'étudiants comme d'habitude. Ils nous mettent dans des chambres par quatre, un étage pour les garçons et un pour les filles. Ce que nous aimerions, c'est une chambre à deux – pour essayer ce truc dont nous avons vaguement entendu parler, que font un garçon et une fille ensemble.

Comment trouver un hôtel pas trop cher à la montagne ? Il y a peut-être un office du tourisme de Savoie quelque part à Paris. J'irais chercher des brochures, je les examinerais soigneusement, j'écritrais à une demi-douzaine d'hôtels, je comparerais leurs offres... Parmi les gens que je connais, personne ne s'y prend de cette façon.

Comment font-ils ? Ils demandent à ma mère, évidemment. Il m'est d'autant plus difficile de rejeter cette méthode simple et efficace que je dois réviser des milliers de pages de mathématiques et de physique avant le concours de Polytechnique.

Ma mère est contente de pouvoir me rendre service.

– Mme de la Mésange vient justement de me recommander un petit hôtel à Méribel.

Je trouve la situation un peu gênante, quand même. Ma mère a certainement compris ce que je voulais, enfin j'espère. Marie me fait confiance et moi je fais confiance à ma mère. Elle réserve une chambre, achète les billets de train, loue les skis et les chaussures.

Pour le train, les skis et les chaussures, tout va bien. Pour l'hôtel, aïe... Comme à Mégève : des chambres de quatre, ici les filles là les garçons. L'hôtelier s'étonne.

– La dame qui m'a téléphoné m'a dit "pour deux", je croyais qu'elle voulait dire deux garçons. Elle ne m'a pas parlé d'une fille. Je vous ai mis dans une chambre à quatre avec deux autres garçons. Les chambres de filles sont pleines.

Ma mère ne se trompe jamais, sauf quand elle le fait exprès. Lui ai-je dit clairement que je parlais avec Marie ? Je ne me souviens pas d'avoir prononcé le mot "Marie". Cela n'aurait pas eu de sens, puisqu'elle ne la connaît pas. J'ai sans doute dit "une amie". Elle a entendu "un ami". C'est comme Noël à Brighton : elle ne m' imagine pas en compagnie d'une fille. Elle croit que j'ai toujours cinq ans... Non, elle n'est pas si bête. Elle a entendu et compris, mais elle veut me punir parce que je ne lui ai pas présenté Marie. J'aurais dû m'occuper de cette affaire moi-même.

Marie trouve la situation piquante. Dormir avec trois garçons ! Moi, je ne me plains pas trop. Je redoutais le tête à tête, c'est-à-dire le corps à corps. Je me demandais comment m'y prendre. Le destin vient à mon secours en repoussant l'instant fatidique. Ouf.

Oui, mais le dernier soir, les autres s'en vont. Ils reprennent le train, tandis que Marie et moi nous attendons mon frère Noël et son copain Gilles, qui skient aussi dans la région. Ils doivent passer demain matin pour nous ramener en voiture.

J'ai avoué à Marie que je n'avais jamais goûté aux joies de l'amour charnel. Elle m'a dit la même chose. Au moins, je ne crains pas les horribles maladies que l'on attrape avec les femmes de mauvaise vie. Ce qui est très embêtant, c'est que j'ignore deux choses : premièrement, comment on fait les enfants ; deuxièmement, comment on évite de les faire.

Ils m'ont éduqué en dépit du bon sens. Je sais des tas de trucs qui ne servent à rien. Par exemple, comment on distingue la courbe appelée épicycloïde de sa cousine l'hypocycloïde : la première commence par "e", donc elle roule à l'Extérieur du cercle. La seconde commence par "i", donc elle est à l'Intérieur. Je sais aussi que les spermatozoïdes se battent à coups de fouet et que le plus fort pénètre dans l'ovule, mais ça m'avance à quoi je vous demande un peu. J'ai vu le film *À bout de souffle*, dans lequel Jean-Paul Belmondo et Jean Seberg partagent un lit. Sauf que Jean-Luc Godard les a recouverts d'un grand drap. Ça remue, ça fait des grosses bosses, ça rit

sous le drap et dans la salle. Peut-être bien qu'ils jouent à la bête à deux dos, là-dessous, mais on ne voit rien du tout. Ce que j'aimerais comprendre, c'est comment les organes mâle et femelle, euh... Il y a de l'intérieur et de l'extérieur dans cette histoire, comme pour les cycloïdes... Si je devais résoudre des problèmes de géométrie du sexe, j'aurais de très mauvaises notes. Le correcteur irait chercher son stylo rouge pour inscrire des remarques caustiques dans la marge : Démonstration fantaisiste ! Dessin absurde !! Vous n'avez rien compris !!! Faux, archi-faux !!!!

Une chose nous paraît évidente : nous n'avons pas du tout envie de faire un bébé. Ce serait une terrible catastrophe. Nous devrions nous marier. Certains romans mentionnent des "faiseuses d'anges", mais j'ignore si elles existent en réalité et où on les trouve. Marié à dix-neuf ans ! Je n'aurais plus qu'à faire une croix sur Polytechnique. Et le judoka, hein, le judoka... Mes cheveux se dressent sur ma tête quand je pense à sa moustache. Et puis même si j'étais plus vieux je ne pourrais pas épouser Marie, parce qu'elle porte un manteau encore plus moche que celui de Polly Black. En laine marron, avec un col de fourrure. Qui porte des manteaux avec des cols de fourrure ? Les dames du bridge, tiens. J'espère que j'épouserai un jour une jeune fille toute simple. Ma hantise, c'est qu'elle se transforme en dame bourgeoise au lendemain de la nuit de noces. On commence par un col de fourrure, ensuite c'est le maquillage qui cache le visage, la permanente blonde, le salon Louis XV, la bonne qui vient de la campagne et ne sait pas répondre au téléphone...

Après mûre réflexion, nous trouvons une solution satisfaisante à notre problème : je me glisse dans son lit, mais nous restons tous les deux en pyjama.

Je me garde bien de montrer notre chambre à Noël le lendemain matin. Il n'a qu'à imaginer une chambre pour deux avec un grand lit. Au fait, je ne sais rien de sa vie privée. Il a peut-être passé son permis avant moi dans ce domaine-là aussi.

C'est Gilles qui conduit, parce que la voiture appartient à son père. Je m'assois derrière avec Marie.

– Je me suis toujours demandé qui achetait des Panhard. Maintenant je sais. Il fait quoi, ton père ?

– Il est ingénieur. Il dit que c'est la meilleure voiture du monde. Châssis monobloc ultraléger. Moteur à deux cylindres. Ça ne consomme presque rien, comme essence. Ah oui, à propos d'essence, il faut que j'en achète. Il y a une pompe quelque part ?

– J'en ai pas vu, mais nous n'avons passé que quinze jours à Méribel. Gare-toi là, je vais demander à l'épicière...

– Alors ?

– Elle dit qu'il faut descendre dans la vallée.

– C'est embêtant.

– Il te reste bien trois gouttes pour aller jusqu'en bas. Elle ne consomme presque rien !

– Non, l’aiguille est complètement dans le rouge. D’ailleurs le moteur commence à tousser. Je vais l’arrêter. Puisque ça descend, nous n’avons pas besoin de moteur. Au lieu de l’énergie du pétrole, nous allons utiliser celle de la pesanteur.

Gilles est le meilleur physicien de tout le lycée Louis-le-Grand. Il s’apprête à entrer à Normale Sup pour devenir chercheur.

– L’énergie de la pesanteur, elle va t’envoyer dans le fossé ! Moi je ne suis pas champion de physique comme toi, mais j’ai suivi des cours pour devenir mécanicien.

– Vraiment ?

– Avant la fin de la guerre d’Algérie, avec mon copain Grétry. Tu t’en souviens, Noël ?

– Absolument pas. Tu viens de l’inventer !

– Nous ne voulions pas aller tirer sur des pauvres Arabes qui ne nous avaient rien fait. En tout cas, ils nous ont bien dit que dans une descente, on doit utiliser le frein moteur, sinon les garnitures de frein s’échauffent.

– Si elles s’échauffent, elles se dilatent, donc ça devrait freiner encore mieux.

– Et moi, j’ai la rate qui se dilate ! Elles vont fondre, tes garnitures, et d’un seul coup d’un seul t’auras plus de freins. Tu appuies sur la pédale, plus rien. À la prochaine épingle à cheveux, tu vas tout droit.

J’ai fait peur à ce brave Gilles. Prudent, il s’arrête tous les deux ou trois virages pour laisser refroidir les garnitures de frein. Nous descendons très lentement.

Marie est encore plus effrayée que Gilles, je le devine à la pâleur de son visage. D’un côté, il y a le gouffre féroce qui ouvre sa gueule pour avaler notre Panhard. De l’autre, il y a la menace invisible des spermatozoïdes. Ils sont petits mais très malins. Ils se faufilent partout. Rien ne les arrête. Certes, nous n’en avons pas vu. Qu’est-ce que ça prouve ? On ne voit pas non plus les microbes, pourtant on attrape bien la grippe.

Dès mon retour à Paris, x , y , z , π et H_2O m’occupent si bien l’esprit que j’oublie ma nuit en pyjama dans le lit de Marie. J’oublie jusqu’à l’existence de l’autre sexe. Polytechnique d’abord. Oui, mais Marie se souvient de moi. Je lui ai expliqué qu’elle ne devait pas me déranger au moment où j’abordais la dernière ligne droite avant les concours, pourtant elle m’écrit une longue lettre. Elle est très malheureuse parce qu’elle a toujours caché à tout le monde que sa mère, la femme translucide, était juive. Elle s’est enfin décidée à le dire à sa meilleure amie, et voici maintenant que sa meilleure amie tient des propos désagréables et même insultants sur ce sujet. Elle a l’impression que toutes les élèves l’évitent. Que faire ? Elle ne sait pas ce que c’est, que d’être juive, ou même à moitié juive. Étant donné que je suis le seul juif qu’elle connaît, elle me demande conseil. Est-ce que je peux l’aider ?

Je n’ai certainement pas besoin, à la veille des épreuves, d’aller me mêler d’une histoire embrouillée de demi-juive qui voit des antisémites partout. J’ai l’impression que Marie veut surtout renouer avec moi. Pour les jeunes filles romantiques, l’amour passe avant les examens, tandis que pour les adolescents ambitieux, c’est le contraire.

D'ailleurs, même si je n'étais pas en train de réviser mes mathématiques, je serais bien incapable de donner des conseils en tant que juif, et je trouve plutôt effrayant que l'on s'adresse à cette partie cachée de moi-même. J'essaie de me souvenir du moment où nous nous sommes rencontrés à Mégève... Est-ce moi qui l'ai abordée ou a-t-elle fait les premiers pas ? Si ça se trouve, elle s'est jetée à mon cou parce qu'elle voulait voir de près à quoi ressemble un juif. Moi qui croyais que mon intelligence et mes yeux bleus l'avaient éblouie... Mais qu'est-ce que je raconte ? Elle ne pouvait pas deviner. Ça ne se voit pas, non, ça ne se voit pas du tout. Je parle français sans accent, j'en suis sûr. Je lui ai dit que j'étais juif... voyons... Nous avons vu je ne sais plus quel film de guerre. Je lui ai raconté mes parents polonais, mon père à Auschwitz. Cela ne me gêne pas d'en parler.

Je lui envoie une réponse bien propre, sans la moindre faute d'orthographe, mais je ne propose pas de la revoir.

Pommes de terre

Dix jours avant le concours de Polytechnique, je pars dans la maison de campagne de mes parents avec Rinaldi, Portal et Béret pour les ultimes révisions. Oh, nous sommes fin prêts. Une heure de travail par jour suffit largement. Le reste du temps, nous jouons au bridge et nous nous promenons sur les falaises crayeuses qui surplombent la Seine. Je cours un peu, car je ne veux surtout pas abandonner au milieu du huit cents mètres comme l'an dernier.

L'écrit a lieu dans une caserne du bois de Vincennes. Nous sommes rangés par ordre alphabétique, comme pour le baccalauréat, donc je suis assis à côté de Noël. Le regard vigilant de gardes républicains féroces m'empêche de lui souffler quoi que ce soit pendant les épreuves de mathématiques et de physique, mais nous pouvons parler à voix basse pendant l'épreuve de français, qui compte pour du beurre.

– Eh, Jean-Jacques, t'as vu ? Ils se moquent de nous... *L'Otage* ? Tout le monde disait que ce serait *Guerre et Paix* !

– T'as de la chance. J'avais déjà vu l'Otage à l'Odéon, mais je suis retourné le voir exprès au Vieux Colombier le mois dernier. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

– Ben, de quoi ça parle.

– C'est compliqué. Le vicomte de Coûfontaine a délivré le pape Pie VII, que Napoléon tenait prisonnier...

– Le pape Pissette ? T'es sûr ? C'est une pièce comique ?

– Il était pape entre Pie VI et Pie VIII, j'y peux rien. En plus, son vrai nom c'était Pio Sette. Le vicomte cache le pape chez sa cousine Sygne, attention ça s'écrit comme cygne mais avec un s. Le méchant baron Toussaint Turelure veut forcer Sygne à l'épouser, sinon il la dénonce et rend le pape à Napoléon.

– Ils ont tous des noms bizarres. Comment ça se finit ?

– Elle se sacrifie d'abord pour le pape.

– Elle se marie avec Turlututu ?

– Turelure. Ensuite, elle se sacrifie pour lui. Elle le déteste, mais elle se jette devant lui quand le vicomte lui tire dessus et elle meurt.

– Elle est un peu bête, non ?

– Tu ne comprends rien : c’est une sainte. Elle ne peut pas s’empêcher de se sacrifier. Elle va tout droit au paradis, donc ça se termine bien.

Le concours dure quatre jours. Je déjeune chez les Berger, qui habitent porte de Vincennes. Je me détends en écoutant des sonates pour piano et violon de Mozart. C’est le meilleur moment de la journée. Au fond, j’aime mieux la musique que les mathématiques. Ce concours est une mascarade. Je ne veux même pas penser à cette école grotesque, avec son bicornes, son épée et son régime militaire. Seul le dialogue entre le piano et le violon dans les sonates de Mozart est vrai.

Jeannette Berger s’ennuie chez elle. Ma visite la distrait.

– Après la guerre, j’ai beaucoup travaillé. Maintenant que Gillou est grand, je crois que je vais m’y remettre.

– Qu’est-ce que tu faisais ?

– Je m’occupais des maisons pour les orphelins d’Auschwitz.

– Leurs parents sont morts à Auschwitz ?

– Quand j’étais dans la résistance à Grenoble, j’allais voir les juifs avec Wanda. Nous leur disions : “Les Boches vont vous arrêter, mais nous pouvons au moins sauver vos gosses. Nous les cachons chez des paysans dans la montagne.” C’est le réseau qui organisait tout ça, tu comprends.

– Elles existent encore, ces maisons ?

– Oh, nous les avons fermées depuis longtemps. Je vais chercher une autre sorte de travail. On m’a parlé des assurances. Tu penses bien que les enfants ont grandi. Ils sont presque tous partis en Israël. Ta mère nous aidait, mon chou. Elle nous donnait vos vêtements trop petits, et aussi les jouets dont vous ne vouliez plus.

– Vraiment ? Elle nous disait qu’elle les donnait aux pauvres. Elle ne nous demandait pas notre avis. Nous étions furieux quand les jouets disparaissaient. Elle aurait mieux fait de nous dire que c’était pour les orphelins d’Auschwitz.

Je résous tous les problèmes sans me tromper, de sorte que je peux aborder l’oral sans crainte. Mes camarades parient que je serai reçu major. Hélas, je perds de précieux points à l’oral de physique. L’examineur est pourtant jeune et aimable. Il ne ressemble pas au père de Marie, dont la moustache me rendait muet. Ce qui ne va pas, c’est qu’il me propose un exercice sur la “transition de phase”. Je suis plus faible en physique qu’en maths, donc j’ai étudié le programme à fond pour éviter les mauvaises surprises. Enfin, je croyais avoir tout révisé. Comment la transition de phase a-t-elle réussi à m’échapper ? Hmm, je tenterai de répondre à cette question-là une autre fois.

L’examineur, voyant mon trouble, veut m’aider.

– Ce n’est pas compliqué, c’est ce qui se passe quand on fait cuire des pommes de terre.

– Des pommes de terre ?

Peut-être que s’il n’avait rien dit, j’aurais réussi à rassembler quelques vieux souvenirs sur la transition de phase, mais avec ses pommes de terre il me déboussole et m’affole si bien que je réussis tout juste à obtenir un dix sur vingt. Qu’est-ce qu’il raconte ? Qu’est-ce que des pommes de terre viennent faire dans un oral de physique au concours de Polytechnique ?

C’est forcé. D’une part, j’ai étudié la physique pendant six ans sans comprendre qu’elle avait un rapport avec la réalité ; d’autre part, à dix-neuf ans, je n’ai jamais fait cuire des pommes de terre. Je ressemble donc sans doute à mes ancêtres qui commentaient le Talmud jour et nuit sans trop se préoccuper du monde réel et des tubercules qui y poussent.

Je ne crains pas d’être recalé, comme à l’époque où je passais mon premier bac. Mes camarades Rinaldi, Portal, Béret sont sûrs d’être reçus aussi. Entre la fin des oraux et la publication des résultats, pendant que le jury délibère, le ciel de Paris reste obstinément bleu. Ah, que les nuits étoilées de juillet sont douces ! Nous jouons aux cartes chez les uns et les autres en compagnie des sœurs et des voisines. Elles amènent des amies. Nous ne jouons pas au bridge, mais à des jeux infantiles appelés “menteur” ou “mistigri”. Les sœurs et les voisines n’ont pas envie d’exercer leur intelligence, mais de s’amuser. Elles changent la règle du jeu, elles trichent, elles inventent toutes sortes de méthodes pour déclencher de grands éclats de rire.

– Qui a mis l’as ?

– Salivaire !

Nous dansons. Nous allons voir tous les westerns qui se donnent à Paris. Nous passons des heures à flâner dans le jardin du Luxembourg.

Le soir du 13 juillet, nous essayons les bals de quartier tous ensemble : place de la Contrescarpe, place Saint-Sulpice, rue de Poissy dans la caserne des pompiers. Je danse un slow avec l’une, un rock avec l’autre. J’aime bien plaisanter avec ces jeunes femmes blondes qui appartiennent à la meilleure société parisienne, mais je n’ai jamais de conversation sérieuse avec elles. C’est curieux : elles ne m’attirent pas, et même elles me font peur. Aujourd’hui elles sont bien gentilles, demain elles me reprocheront mes raisonnements talmudiques.

Je vais souvent chez Katia Wittgenstein. Nous échangeons des livres. Elle possède un beau piano à queue Pleyel, mais elle est trop timide pour jouer en ma présence. Tant mieux. Je ne veux pas être tenté de la comparer à Olivier. Si je suis trop exigeant, je ne pourrai jamais me marier. Ce qui me plaît, c’est qu’elle prépare l’agrégation de mathématiques. Les autres filles m’énervent quand elles disent : “Je n’ai jamais rien compris aux maths” en riant ah ah ah comme si c’était drôle. Katia porte des manteaux très élégants, que sa mère lui rapporte de New York ou de Los Angeles.

Elle passe un mois chaque été, depuis des années, dans une famille anglaise près de Manchester. C’est là qu’elle a appris comment faire le thé.

– Tu ne peux pas faire du vrai thé avec des sachets. Ça n’a aucun goût. Il faut prendre du thé en vrac. Le mieux, c’est le thé de Ceylan. Regarde, je ne fais pas bouillir l’eau dans une casserole, mais dans une bouilloire.

– Ça fait une différence ?

– Tu n’as qu’à essayer. Tu verras, le thé est bien meilleur avec une bouilloire. Attention, tu dois d’abord ébouillanter la théière pour qu’elle soit bien chaude. Ensuite, tu mets quatre cuillerées de thé et tu verses l’eau. Voilà, maintenant j’enveloppe la théière dans un petit manteau pour l’empêcher d’attraper froid et j’attends que le thé infuse. Cinq minutes c’est bien, ou même plus. Il faut le boire avec un peu de lait.

– Jamais avec une rondelle de citron ?

– Le citron masque le goût, tandis que le lait le met en valeur. Surtout pas de sucre !

– Ça masque le goût, comme le citron ?

– Ça tue le goût ! Il n’y a rien de pire que le sucre.

Plus je vais chez Katia, plus j’apprécie le thé préparé à sa façon. Pour la première fois, je n’ai pas peur qu’une jeune femme se transforme en dame du bridge en vieillissant. Quand ma mère reçoit les dames du bridge, elle leur sert du thé en sachets, avec une rondelle de citron et du sucre. Un sucre ou deux, Marie-Cécile ?

Tout irait bien si nos caractères n’étaient pas radicalement incompatibles. Je suis toujours en avance, Katia toujours en retard.

Le grand jour arrive enfin. On affiche les résultats du concours rue du Cardinal Lemoine, derrière l’École Polytechnique. Mon père m’accompagne, ce qui prouve qu’il attache vraiment de l’importance à cette affaire. La dernière fois qu’il m’a accompagné quelque part, c’est le jour où il m’a confié à un maître-nageur de la piscine de Pontoise qui prétendait m’enseigner à appuyer sur l’eau.

Il retrouve son ancien quartier. La première rue après la rue du Cardinal Lemoine, en allant vers les Gobelins, c’est la rue Rollin ; il a habité là avant-guerre, me dit-il.

Les candidats se précipitent vers les affiches. Après avoir joué des coudes, je trouve mon nom assez facilement au début de la liste : je suis vingt-deuxième. Je reviens l’annoncer à mon père, qui est resté en arrière.

– Et Noël ? me demande-t-il.

Malgré ses cinquante-huit ans, il est bien assez vigoureux pour fendre la foule, mais cela le gêne de se mêler aux adolescents énervés. Noël n’est pas venu avec nous – il passe l’oral d’un autre concours. Je pénètre une deuxième fois dans la cohue. C’est beaucoup plus long, car je dois examiner plus de deux cents noms avant d’arriver à celui de mon frère. Je sens bien que mon père s’impatiente. Je me retourne. Il ne m’a pas quitté des yeux. Je fais signe que oui de la tête.

Je ne l’ai jamais vu sourire de manière aussi franche. J’ai souvent lu sur son visage la colère et le mépris, mais jamais la joie. Ses deux fils à Polytechnique ! Que

pouvait-on souhaiter de mieux ? Quelle réussite ! Quelle satisfaction ! Quelle revanche sur le destin !

Je devine qu'il pense à son neveu Dolek, qui serait venu préparer le concours à Paris s'il n'avait pas été gazé à seize ans. Noël et moi, nous dressons un pont par-dessus l'abîme, nous réparons ce que les Assassins ont brisé.

Nous avons accompli notre programme. Nous sommes enfin libres.